LES BATAVES

A LA

NOUVELLE ZEMBLE

POÈME EN DEUX CHANTS,

Traduit de Tollens,

PAR

AUGUSTE CLAVAREAU,

SUIVI DE

POÉSIES DIVERSES DE TOLLENS, DE BILDERDYK ET DU TRADUCTEUR.



BRUXELLES,

CHEZ H. TARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 306.

1828.

LES BATAVES

A LA

NOUVELLE-ZEMBLE,

POÈME EN DEUX CHANTS.

MAESTRICHT,

IMPRIMERIE DE LA VEUVE LEFEBVRE-RENARD.

LES BATAVES

A LA

NOUVELLE-ZEMBLE,

POÈME EN DEUX CHANTS,

Traduit de Tollens,

PAR

AUGUSTE CLAVAREAU,

SUIVI

DE POÉSIES DIVERSES DE TOLLENS, DE BILDERDYK

ET DU TRADUCTEUR.



BRUXELLES,

CHEZ H. TARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

RUE DE LA MONTAGNE, N° 306.

1828.

INTRODUCTION.

Un vrai citoyen doit saisir avec transport tout ce qui peut élever la gloire de sa patrie. Est-il rien de plus beau, de plus digne d'envie que d'appartenir à une nation dont les annales commandent l'estime et l'admiration des hommes? Il n'y a que des insensés, ou des cœurs corrompus, qui cherchent à ravaler leur pays; que des êtres dénaturés, indignes du nom de fils, qui oublient lâchement le sein qui leur donna le jour.

C'est dans ces nobles sentimens pour

sa patrie que Tollens composa son poème des *Bataves à la Nouvelle-Zemble*. Le grand projet de ces héros, leur constance, leur courage, leurs travaux, les maux inouïs qu'ils ont soufferts, tout tient du prodige dans ce célèbre voyage.

L'action du poème se passe en 1596-97; l'exposition rappelle rapidement notre situation politique à cette époque. Ouvrons l'histoire : depuis 1579, les Flamands avaient résolu de secouer à jamais le joug de l'Espagne; et les Provinces-Unies s'étaient érigées en république : elles n'avaient pu supporter la tyrannie et les cruautés de Philippe II; et l'abus du pouvoir avait affaibli le pouvoir même. Nos provinces avaient été ruinées, saccagées, mises à feu et à sang; les plus nobles têtes étaient tombées sous la hache des bourreaux; d'Egmont, de Hoorn et tant d'autres avaient payé de leur vie leur amour pour leur pays. Philippe avait proscrit Guillaume de Nassau, prince

d'Orange, auteur de la liberté belgique, et avait osé promettre à celui qui le tuerait, vingt cinq mille écus et la noblesse, parole de roi et comme serviteur de Dieu. La noblesse pour un assassinat! un assassinat ordonné en qualité de serviteur de Dieu! Tout cela, dit Montesquieu, renverse également les idées de l'honneur, de la morale et de la religion!....

Guillaume, supérieur à Philippe, dédaigna d'employer cette vengeance des lâches, et n'attendit sa sûreté que de son épée. Mais lorsqu'il préparait ses grands travaux, il fut assassiné par Balthazar Gérard. Quoiqu'on ait chargé Philippe de ce crime, il paraît cependant que le fanatisme seul arma la main de ce régicide.

Philippe s'efforça en vain de faire rentrer sous sa puissance quelques provinces des Pays-Bas. Maurice, prince d'Orange, stadhouder, capitaine et amiral de Hollande, battait l'ennemi de tous côtés; et préparait cette fameuse victoire rempor-

tée à Nieuport, par ses troupes, sur celles du duc Albert, en l'an 1600, trois ans après l'expédition de la Nouvelle-Zemble.

Admirons ces Bataves, au milieu des malheurs qui désolaient leur patrie, concevant le grand et audacieux projet de lier le Nord avec le Levant, de se frayer un chemin à travers les glaces du pôle, pour arriver triomphans aux sources du jour! Le poète a parfaitement mis le lecteur au fait des temps et des lieux; il entre en matière d'une manière grande et pittoresque. Les Bataves ne luttaient pas seulement contre leurs ennemis; ils avaient encore à soutenir de longs combats contre les flots et les tempêtes : la Hollande sortait des eaux, et promettait déjà à l'Europe d'étonner un jour l'univers. Houtman avait vogué sur les traces de Gama; et Van Noord avait fait le tour du monde, du couchant à l'aurore : le passage du pôle boréal devait tenter d'autres braves.

Enthousiasmé par tant d'héroïsme, et frappé des beautés que renferme l'ouvrage de Tollens, j'ai essayé de les faire connaître à ceux qui n'entendent pas le poète hollandais. Les littérateurs versés dans les deux langues, conviendront qu'il eût été impossible de rendre littéralement tout le poème : premièrement, parce que le génie de la langue hollandaise laisse au poète la faculté d'employer des mots techniques que la poésie française a rejeté jusqu'à présent ; et, en second lieu, parce que la richesse de ses expressions peut faire pardonner quelquefois des descriptions un peu longues.

L'original n'a qu'un chant : j'ai cru pouvoir le diviser en deux, sans inconvénient ; d'autant plus que le repos du premier chant s'offrait tout naturellement au lecteur. Le poème de Tollens a été couronné par la société des Beaux-Arts et des Sciences à La Haye: il passe,

à juste titre, pour un ouvrage classique, où le génie étincelle à chaque page. La description de l'aurore boréale présente un des plus beaux tableaux que je connaisse. Puisse ma Muse avoir été assez heureusement inspirée, pour recueillir quelques fleurons de la couronne immortelle dont les Beaux-Arts ont orné le front du poète Batave!

A la suite de ce poème, on trouvera la traduction d'un choix de poésies du même auteur, et du poète le plus universel que la Hollande ait vu naître : de Bilderdyk. Possesseur des richesses de sa langue, il connaît à fond les langues anciennes et comprend toutes les langues européennes. Bilderdyk a publié des poèmes, des tragédies, des traductions, des poésies légères en tous genres, des ouvrages en prose hollandaise et latine, etc. etc. etc., en tout, plus de trente volumes. C'estsurtout dans ses contes que Bilderdyk est inimitable : ses tableaux sont

toujours pleins de vie ; ses peintures énergiques, brillantes ; ses narrations vives et pressées. Tollens est peut-être moins riche, moins animé ; mais il parle toujours au cœur ; et l'on relit sans cesse les productions de ce poète aimable qui a su embellir toutes ses compositions de la sensibilité la plus exquise et des charmes de la plus touchante poésie.

J'ai réuni quelques fruits de ma Muse à ce volume : une partie de ces pièces fugitives a vu le jour il y a quelques années ; mais elles sont disséminées, et presque toutes ont subi de nombreuses corrections, d'après les lumières de mon expérience et les conseils de la critique.

Je ne terminerai pas cette introduction sans dire quelques mots des motifs qui m'ont fait entreprendre cette publication, au profit des colonies de Frederiks-oord et de Wortel. C'est la cause sacrée de l'indigence malheureuse qu'a épousée un prince généreux, en voulant que son nom

fût attaché à cette SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE qui a produit de si heureux résultats dans notre patrie. Nos immenses bruyères offraient un vaste champ au développement des vues de la Société : c'est du sein de la terre, c'est de ses entrailles qui recèlent tant de trésors, qu'est sorti le bonheur de milliers d'individus qui se traînaient sous le poids de la misère, et, trop souvent, livrés à tous les vices de l'oisiveté. Des landes arides ont été transformées en campagnes fertiles; des déserts sont habités par de nombreuses familles que l'hydre des besoins aurait étouffées; une république d'hommes utiles et laborieux a été créée comme par enchantement; la Société enfin a vu se réaliser ses sublimes espérances, et ses enfans adoptifs ont donné un grand exemple aux gouvernemens de l'Europe!

De pareils établissemens ont dû se procurer de grandes ressources pour atteindre leur but et pour étendre leurs succès.

La bienfaisante sollicitude de S. A. R. le prince Frédéric, qui s'en est déclaré le protecteur et le président, et l'empressement qu'une grande partie de la classe aisée des citoyens a mis à seconder des vues aussi philantropiques, ont contribué puissamment à la prospérité de l'entreprise.

C'est pour ajouter quelques secours aux revenus de ces intéressantes colonies, que je me suis décidé à publier les fruits de nouveaux loisirs. Je ne cultive la littérature que par délassement de travaux sérieux, et je m'estime trop heureux lorsque, pour prix de mon faible talent, je puis m'associer à un acte de bienfaisance.

LES BATAVES

A LA

NOUVELLE-ZEMBLE,

POÈME EN DEUX CHANTS.

LES BATAVES

A LA

NOUVELLE-ZEMBLE.



CHANT PREMIER.



L'ODIEUX Despotisme, au bras ensanglanté,
Osait lutter encor contre la liberté;
L'Espagnol, altéré de meurtre et de carnage,
De nos aïeux encor ravageait l'héritage;
La guerre sur la Flandre agitait ses flambeaux,
Et le dieu de l'Amstel gémissait de nos maux.
Cependant le Batave, au char de la victoire,
Attachait sa fortune et se couvrait de gloire.
Maurice triomphait : les Castillans vaincus,
A l'aspect du héros reculaient éperdus.
Nos pavillons chargés des trésors des deux-mondes,
Voguaient en conquérans sur l'empire des ondes;
Et l'Europe admirait, au bruit de leur valeur,

Des enfans de Batton la naissante grandeur !
Houtman, nouveau Gama, dans son heureuse audace,
Du hardi portugais avait suivi la trace ;
De la riche Bantam qui leur ouvrait ses ports,
Ses mâts victorieux avaient touché les bords,
Et Van Noord, achevant sa course triomphale,
Venait de saluer la rive orientale.

Mais d'un plus grand projet Heemskerk est occupé:
Dans ses pensers profonds sans cesse enveloppé,
Il veut, perçant les flots que la nuit voile encore,
Unir le char de l'Ourse au berceau de l'Aurore.
Ses avides regards interrogent les mers :
De la Nouvelle-Zemble il parcourt les déserts ;
Il vole vers la Chine ; il découvre le Sinde,
Dont l'urne va s'épandre au sein des mers de l'Inde,
Et, dans ces champs couverts de glaçons éternels,
S'il existe un passage accessible aux mortels,
Il veut, accomplissant sa haute destinée,
L'apprendre le premier à l'Europe étonnée.
Le magnanime Ryp, jaloux de tant d'honneur,
Réclame des périls dignes de sa valeur.
Deux vaisseaux ont reçu l'élite de nos braves.
Tout est prêt ; et Barendz, la gloire des Bataves,

Calme dans le danger, cher au dieu du trident,
Intrépide au combat, inébranlable, ardent,
Jeune encor de vigueur et vieux d'expérience,
Alliant la sagesse aux fruits de la science,
Barendz veut partager un si noble travail,
Et du vaisseau d'Heemskerk saisit le gouvernail.
Il compte les instans ; son audace inspirée
N'attend plus désormais que l'heure désirée :
Elle sonne ! La mer, dans son bruyant reflux,
Soulève du Texel les flots irrésolus ;
Déjà, de toutes parts, on arrive, on s'empresse ;
La plage retentit des accens d'allégresse ;
Tout se meut ; mille esquifs voltigent sur les eaux,
Au bruit des longs adieux, aux cris des matelots.
Vers le ciel protecteur la Patrie orgueilleuse
Adresse, pour ses fils, sa prière pieuse,
Et voit, avec transport, ces valeureux guerriers,
A sa noble couronne ajouter des lauriers.
O mémorable jour ! ce grand projet commence :
Impatient du port, le navire balance ;
On lève l'ancre, on part ; dans ses replis mouvans,
La voile frémissante emprisonne les vents,
Et le bronze enflammé, fier rival du tonnerre,
De son bruit formidable a salué la terre.

O Muse ! inspire-moi ; viens chanter ces héros.
Suis nos lions de mer sur l'abîme des flots ;
Raconte dignement ce célèbre voyage ;
Redis à l'univers leur immortel courage :
Que nos derniers neveux touchés de leurs malheurs,
Pour prix de tes accens leur accordent des pleurs.

Comme si la nature, à leur dessein contraire,
Eût voulu leur donner un avis salutaire,
Le vent, vers leur patrie, a repoussé leurs mâts.
Ce présage fatal ne les alarme pas :
Dès long-temps, dédaigneux d'un stérile murmure,
Le Batave imposa des lois à la nature.
Ils choisissent l'instant où le flux orageux
A soulevé des mers les gouffres écumeux,
Et, d'un bras indompté, s'ouvrent le flot qui gronde.
O succès imprévu ! l'audace les seconde.
On s'approche, on se serre ; et, d'un commun effort,
On vogue vers Hitland, on suit l'astre du Nord.
Tels qu'un rapide trait élancé dans l'espace,
Leurs vaisseaux emportés ne laissent point de trace.
Hélas ! où courez-vous ? imprudens ! retournez,
Retournez vers les bords que vous abandonnez.
C'est là que vous attend une tombe paisible !

Ah! cessez de braver le destin inflexible.
Voyez ce pavillon déployé dans les airs :
Il vous montre les lieux, à vos grands cœurs si chers,
Les lieux où vos amis, vos parens vous appellent.
Comme des monts roulans les vagues s'amoncèlent.
Malheureux! évitez un combat inégal.
Le Nord impétueux a donné le signal :
Tous les vents contre vous mugissent et conspirent;
Vos mâts sont ébranlés; vos voiles se déchirent;
Le gouvernail échappe aux mains des matelots,
Et l'onde furieuse assiége vos vaisseaux!
Insensés! retournez aux rives maternelles.
Voyez l'affreuse mort, sur ses funèbres ailes,
Comme un spectre hideux planer autour de vous!
Elle entr'ouvre la tombe où vous périrez tous.....
Inutiles conseils : leur sublime courage
Des élémens rivaux a maîtrisé la rage :
Malgré les vents, les flots, ils avancent vainqueurs.
Mais soudain l'ouragan redouble ses fureurs:
Il entoure, il attaque, il saisit ses victimes,
Entraîne leurs vaisseaux dans de vastes abîmes,
Les fouette, les relève, et, pour comble de maux,
Les disperse, égarés sur les gouffres des eaux!....
Où sont-ils? Où voguer dans cette nuit profonde?

Infortunés ! vos cris sont étouffés dans l'onde.
Courez les mers, tremblez pour vos amis perdus ;
Tant de soins, de travaux, hélas ! sont superflus,
Et votre œil n'aperçoit, à travers ces ravages,
Que l'écume des flots et le vol des nuages.

Pour la première fois, Ryp, saisi de terreur,
S'écrie : « Ah ! c'en est fait : ô destin ! ô douleur !
Heemskerk n'est plus ! tu perds tes braves, ô Patrie !
Ils ne descendront plus sur ta rive chérie.
Que leur dernier adieu te coûte de regrets !
Tes superbes lauriers se changent en cyprès.
Compagnons de malheur, là bas, sur ce rivage,
Réparons, s'il se peut, les pertes du naufrage.
Dans ce commun désastre, amis, n'exposons pas
Les fils de la patrie échappés au trépas. »
Il dit ; et de ses yeux sentant couler des larmes,
Renferme dans son cœur ses mortelles alarmes.
Heemskerk, pâle d'effroi, d'un œil épouvanté,
Des gouffres de Thétis parcourt l'immensité,
Et, des siens entouré, rompt ainsi le silence :
« Malheureux compagnons, il n'est plus d'espérance ;
Nos frères sont perdus...... Nul mât, nul pavillon
Ne s'offre à mes regards ; un épais tourbillon

Nous les a dérobés, et la mer courroucée
Engloutit sans retour leur poupe fracassée.
Pleurez ; n'étouffez pas vos douloureux sanglots :
Pleurez ; ces nobles pleurs sont dignes d'un héros.
Mais au sein du malheur, au fort de la tempête,
Sachons braver le sort et relever la tête.
Voyez où nous jeta l'ouragan furieux !
Déjà le cap du Nord se découvre à nos yeux.
Des glaçons arrachés à ces Alpes flottantes ,
Entrechoquent déjà les vagues mugissantes.
Voyez ! nous sommes près de sentiers inconnus.
Avançons à travers ces rochers suspendus ;
Léguons à l'avenir notre immortel voyage ;
La victoire est à nous : braves amis, courage ! »

Son intrépide voix enflamme tous les cœurs.
De ces terribles lieux ils bravent les horreurs.
Sur la vergue allongée on déroule les voiles.
L'abîme s'obscurcit ; le ciel est sans étoiles ;
Des globules glacés viennent fondre sur eux ;
La neige tourbillonne en flocons nébuleux ;
Un immense brouillard a voilé l'atmosphère.
Rien ne peut ébranler leur mâle caractère.
Le givre, le verglas roidit leurs vêtemens,

S'attache, sur le pont, à leurs pieds chancelans;
Le gouvernail s'arrête; et la glace immobile
A fixé des agrès le rouage indocile.
Ils voguent en luttant. En butte à mille morts,
Ces habiles nochers rivalisent d'efforts;
Tantôt, des flots glacés ils atteignent la cime,
Tantôt, précipités, retombent dans l'abîme.

Comme un voile de plomb le ciel pèse sur eux.
Tout est désert, muet, inanimé, hideux.
La nature est en deuil; ses vêtemens funèbres
Des noirs gouffres de l'onde accroissent les ténèbres.
Un seul oiseau de mer, avec des cris perçans,
Dans son vol affamé rase les flots grondans.
Sur l'aride sommet d'une roche noircie,
S'élève un vieux sapin sans feuillage et sans vie.
Tout-à-coup, une masse, à travers les glaçons,
S'avance, l'onde s'enfle, agite ses bouillons,
Et sur le vaisseau même, avec force élancée,
Dans ses bonds écumans retombe courroucée.
Un formidable bruit prolongé sur les eaux,
A frappé quatre fois les sinistres échos.
Le monstre redouté montre son corps difforme;
Un double rang d'ivoire arme sa gueule énorme.

De surprise et d'effroi l'équipage frémit.
Il s'approche en brisant la vague qui mugit :
Au sein tumultueux des ondes menaçantes,
On entend vaciller ses écailles bruyantes.
Dans les flots épaissis il trace des sillons,
Et creuse, en se mouvant, d'immenses tourbillons.
Tous, comme s'ils touchaient à leur heure dernière,
Déjà font à genoux leur tremblante prière :
Sur les flancs du navire il roule avec fracas,
De la quille ébranlée arrache des éclats,
Précipite son cours dans la sombre étendue,
Et, couvert de brouillards, disparaît à la vue.

Cependant les glaçons, avec un bruit affreux,
Dans leurs chocs opposés s'élancent jusqu'aux cieux.
Sous l'écorce des eaux le vaisseau s'embarrasse ;
Sa poupe s'engloutit dans des gouffres de glace ;
Il se brise, s'entr'ouvre, et ses flancs éclatés
Autour des matelots tombent de tous côtés.
On saisit au hasard les cordages rebelles ;
On se sépare, on fuit ; la peur donne des ailes.
Sur un cristal neigeux, que nuls pas n'ont foulé,
Sans dessein, sans espoir, chacun vole isolé :
Ils ignorent les lieux où la frayeur les chasse.

D'un trépas assuré lorsque tout les menace,
Quel aspect tout-à-coup vient changer leur destin?
O secours ! ô bonheur ! dans le vague lointain,
Apparaît un asile..... . Une langue de terre
Offre à ces malheureux sa rive solitaire.
Échappés de la mort qui s'attache à leurs pas,
Ils courent à travers la neige, les frimas,
Et poussent vers le ciel d'éclatans cris de joie.
Le long des rocs glissans ils s'ouvrent une voie,
Gravissent, éperdus, leurs glaçons éternels,
Et la Nouvelle-Zemble a porté des mortels!

C'est ici que l'Hiver, sur son trône de neige,
Rassemble autour de lui son orageux cortége.
Ici, point de printemps ; et quand le Dieu du jour,
De ses pâles rayons effleure ce séjour,
A peine, sans chaleur, une avare lumière
Vient-elle de ces lieux colorer l'atmosphère.
Nul mortel n'y peut vivre ; aucun peuple du nord
N'est jamais descendu sur ce funeste bord.
Un sol de glace, ici, s'oppose à la culture ;
Tout y languit, y meurt ; nulle part la nature
Ne refusa ses dons avec tant de rigueur.
Toujours l'Hiver, toujours le trépas destructeur!

Partout d'affreux tableaux, d'épouvantables masses
De neiges, de frimas, d'inaccessibles glaces,
Des antres de la mort que les flots ont creusés,
Et des rochers épars que les vents ont brisés!
Voilà donc ce désert, cette stérile plage
Dont l'intrépide Heemskerk a foulé le rivage,
La terre infréquentée où, les mains vers le ciel,
Il bénit, à genoux, les lois de l'Éternel!
Il prie, il se relève, il embrasse ses frères,
Promène un long regard sur ces bords de misères,
Et garde le silence!...... A l'aspect de ces lieux,
Tout frémit d'épouvante. Un crèpe ténébreux
Descend du haut des airs; déjà la nuit plus sombre
Enveloppe les cieux et rembrunit son ombre.
Ils cherchent un abri; mais, ô soin superflu!
Pas un tronc dépouillé! Le sol aride et nu,
Que dessèche le vent, qu'un froid mortel resserre,
A leurs corps épuisés n'offre qu'un lit de pierre!

L'obscurité redouble et la peur les poursuit.
Sous ses voiles épais, une profonde nuit
Dérobe les objets à leur vue inquiète.
Où se refugier? Dans leur terreur muette,
Leurs genoux défaillans se dérobent sous eux;

Ils tombent; le sommeil, douce faveur des cieux,
Les délivre à la fin d'une longue insomnie :
Ils dorment étendus sous la neige épaissie.

Mais, ô fatal repos! dans l'espoir du butin,
L'ours a fui sa tanière; et, poussé par la faim,
Il s'approche; il aspire, il découvre sa proie,
La saisit endormie, et, rugissant de joie,
L'emporte au sein de l'ombre!... Effroyable réveil!
Qui vient les arracher au néant du sommeil?
Ciel! d'où partent ces cris, ce soupir lamentable?
Phébé ne règne plus: dans l'ombre impénétrable,
Ils quittent, en sursaut, leur couche de verglas.
On s'assemble : à l'appel un d'eux ne répond pas!
Debout, sur les glaçons, ils veillent en silence.
Que le jour va tarder à leur impatience!
Immobile de crainte et de froid engourdi,
Comme un marbre glacé tout leur corps s'est roidi.
O supplice cruel! sur ces bords sans ressource,
Le temps semble pour eux interrompre sa course.
Mais les premiers rayons, précurseurs du matin,
Ont jeté sur les flots un éclat incertain;
De reflets lumineux l'horizon se colore,
L'ombre décroît, s'efface, et le jour vient d'éclore.

Sur la neige rougie, une trace de sang
A frappé leurs regards!... Leur compagnon absent;
Le sol ensanglanté!..... Quel sinistre présage!
L'épouvante les presse; ils gagnent le rivage,
Demandant à la mer leur navire en éclats.
Ah! comment échapper aux horreurs du trépas?
Comment fuir? d'un côté, les flots innavigables;
De l'autre, des glaçons, des rocs inabordables!
Le sombre désespoir peut seul finir leurs maux.
Mais Barendz reste calme et leur parle en ces mots:

»Oui, braves compagnons, notre sort est horrible.
Plus de retour! ici, la fuite est impossible.
Chaque instant qui s'envole accroît notre malheur.
Déjà le noir hiver redouble de rigueur;
L'aquilon, plus fougueux, escorté des tempêtes,
Dans ces déserts glacés va fondre sur nos têtes.
Mais l'œil de l'Éternel veille encore sur nous.
Les momens sont comptés; amis, qu'attendez-vous?
Venez tous; rassemblons, dans ce triste ravage,
Nos restes d'alimens échappés au naufrage:
Fasse le juste ciel que ce faible secours
A des maux plus affreux puisse arracher nos jours!
Retirons notre esquif des gouffres de Neptune,

Notre esquif! seul espoir, après tant d'infortune!
Nos armes, le salpêtre, en ces pressans besoins,
Tout appelle vos bras, tout réclame vos soins.
Amis, n'hésitons plus; sauvez tout! De nos voiles,
Détachez sans retard les précieuses toiles,
Et du vaisseau brisé, notre libérateur,
Hâtons-nous de construire un abri protecteur.
Votre vie en dépend: compagnons, à l'ouvrage!»

La neige, dans les airs, comme un épais nuage,
Mêle au givre piquant ses mouvans tourbillons.
Percés de froid, couverts de frimas, de glaçons,
Ils affrontent des vents les bruyantes haleines.
Souvent le désespoir vient aggraver leurs peines.
Mais leur cœur a parlé: leur femme, leurs enfans
Raniment tout-à-coup leurs efforts languissans.
Après un court repos, d'une ardeur sans égale,
Leur courage héroïque à l'envi se signale.
Les vivres, les agrès, les restes du vaisseau,
Tout est sauvé. Les uns, lancés sur un traîneau,
Vont au loin recueillir, épars sur le rivage,
Des troncs, des mâts rompus, des débris de naufrage!
Les autres, sur les lieux témoins de leurs revers,
A d'utiles apprêts donnent des soins divers.

Mais la nuit importune interrompt leur ouvrage.
Inquiets, tour à tour, ils veillent sur la plage ;
Et quand les premiers feux de l'orient vermeil,
A leur impatience annoncent le soleil,
On ressaisit la hache, on travaille, on s'empresse ;
On dispute de zèle et de force et d'adresse.
Ainsi dans les travaux s'écoule chaque jour !
Tout est prêt : d'un asile on décrit le contour :
Les pieux sont apportés ; on les dresse, on les place,
Et d'énormes moutons les plongent dans la glace.
De leurs coups redoublés la rive retentit ;
Le chêne cède au coin ; l'acier coupe et frémit ;
Et l'habile ciseau, sous leurs mains diligentes,
Assortit, avec art, les solives pesantes.
Le Nord a redoublé ses âpres sifflemens :
Le fracas des marteaux se mêle au bruit des vents.
Du vaisseau démembré le pont sert de toiture ;
La gomme du sapin, repoussant la froidure,
Couvre de leur abri les solides parois.
Tous les bras occupés se meuvent à la fois.
La vapeur du foyer, en épaisse colonne,
Par un tonneau sans fonds s'échappe et tourbillonne ;
Des débris de la voile on tapisse les ais.
De si rudes labeurs sont payés de succès :

Leur asile achevé domine au loin la plage,
Et le vaisseau n'est plus qu'une hutte sauvage.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

CHANT SECOND.

Mais à peine la nuit a vu pâlir ses feux,
Qu'un horrible spectacle épouvante leurs yeux :
Autour de leur abri, respirant le carnage,
Un nombreux troupeau d'ours rode écumant de rage.
D'affreux rugissemens, par l'écho redoublés,
Retentissent au loin dans les airs ébranlés.
Un sentiment d'horreur pénètre dans leur ame.
Mais le vaillant Barendz que ce danger enflamme,
Assemble, d'un coup-d'œil, ses braves interdits :
» Quel effroi, leur dit-il, a glacé vos esprits ?
Devez-vous écouter ces honteuses alarmes ?
Il nous reste du plomb, du salpêtre, des armes ;
Suivez-moi. » Sur ses pas, comme un trait élancés,
Au sommet de l'asile ils sont déjà placés.

Par les ais séparés, plus rapide qu'Éole,
De leurs tubes tonnans le coup part, le plomb vole.
Des monstres renversés le sang coule à grands flots :
La balle meurtrière a fracassé leurs os.
Ceux qu'épargna le plomb, au bruit de ce tonnerre,
Regagnent effrayés leur ténébrenx repaire.
Les vainqueurs rassurés saisissent leur butin ;
De ces vils alimens composent leur festin,
Revêtent en triomphe une épaisse fourrure,
Et vont braver du Nord la cuisante froidure.

Mais la nuit est plus lente ; et le jour qui pâlit,
A leurs yeux inquiets par degrés s'affaiblit.
Hélas ! souvent la nuit ajoutant à leur peine,
Enveloppe leurs pas dans sa marche soudaine.
Guidés par le hasard, incertains, chancelans,
Dans l'ombre solitaire ils s'avancent tremblans ;
Heureux, quand la lueur d'un fanal qui vacille,
Après tant de dangers les rend à leur asile !
Tantôt, l'ours affamé, sur leurs traces conduit,
Chemine à la faveur des ombres de la nuit,
S'élance sur sa proie, et sa griffe tranchante
A déjà déchiré sa victime sanglante.
Tantôt, comme une mer, un immense brouillard,

Sous l'horizon obscur s'étend de toute part.
Assaillis par les vents, las, et courbant leurs têtes,
Ils marchent, égarés, au fracas des tempêtes.
Leur haleine se glace; et, dans leur corps transi,
Dépourvu de chaleur, le sang s'est épaissi.
Tantôt, comme échappés de la nuit éternelle,
Dans leur hutte enfumée où la faim les rappelle,
Ils arrivent, hélas! engourdis, oppressés,
Et près d'un feu mourant s'étendent harassés.
Mais aux rigueurs de l'air, mais à l'âpre froidure,
Ils opposent en vain des amas de fourrure;
En vain de leur foyer réveillant la chaleur,
Ils repoussent du Nord le souffle destructeur:
Le sombre Hiver, armé de frimas qu'il amasse,
Jusques sous leur abri les assiége et les glace.

Le froid redouble encore; encor plus lentement
La nuit, l'épaisse nuit prolonge leur tourment.
Chaque fois plus tardive, une pâle lumière
Ne semble qu'à regret éclairer leur chaumière.
Elle descend; la nuit est déjà de retour.
L'heure se passe: en vain ils attendent le jour;
Le jour ne revient plus! Dieu! quel morne silence!
Tout est nuit! et la mort est leur seule espérance!

Ne respirant qu'à peine, interdits, consternés,
Un long saisissement les retient enchaînés.
C'en est fait: tout est nuit! Par la lampe altérée,
Pour la seconde fois la mèche est dévorée;
Le jour ne revient plus!..... On dirait que le Temps,
Dans son vol ravageur, las du fardeau des ans,
Du globe qui s'écroule ouvrant le noir cratère,
Plonge ces malheureux dans le sein de la terre,
Et rendant la nature aux horreurs du chaos,
Les engloutit vivans dans d'immenses tombeaux!

Cependant de Phébé la consolante image
Dissipe les vapeurs et perce le nuage.
Elle règne immobile; et, versant tous ses feux,
Brille d'un doux éclat sur ces funestes lieux.
Nul matin désormais n'interrompt sa carrière;
Nul midi ne vient plus éclipser sa lumière.
Son sceptre, dispersant les nuages épars,
La maintient sur son trône au milieu des brouillards;
Et le flambeau du jour, dans sa marche obscurcie,
Demeure enseveli sans lumière et sans vie.
Mais Barendz étouffant un soupir douloureux:
« Amis, depuis long-temps j'ai craint ce coup affreux;
Je l'ai prévu: long-temps ces profondes ténèbres

Doivent régner encor sur ces rives funèbres ;
Le pôle est près de nous. Dieu sait quand le soleil
Arrachera ces bords à leur fatal sommeil,
Et que de longs instans et que d'heures traînantes
Vont redoubler ici nos angoisses cuisantes !
Malheureux compagnons, Dieu sait si nul de nous
Reverra la lumière ! Hommes, résignez-vous ;
Et ne maudissez point, par un lâche murmure,
L'Être grand, infini, père de la nature !
Remettez-lui le soin de finir vos douleurs.
Voyez : l'astre des nuits, sensible à vos malheurs,
Atteste son amour au milieu de vos peines.
Ces clartés qui des cieux percent les vastes plaines,
Vont apaiser le trouble où s'égarent vos sens,
Et prêter à vos pas leurs rayons bienfaisans,
Jusqu'à l'heure où, levé sur les bornes du monde,
Sorti victorieux de cette nuit profonde,
Le Dieu du jour rendra, par ses feux créateurs,
La lumière à ces bords et l'espoir à vos cœurs. »

Il finit ; tout se tait. Dans leur ame éperdue,
Rien ne peut réveiller leur audace abattue.
Assis près du foyer, mornes, silencieux,
Et dévorant des pleurs qui roulent dans leurs yeux,

Ils sondent l'avenir qu'ils tremblent de connaître.
Un invincible effroi s'empare de leur être :
Sous mille aspects hideux, le spectre de la mort
Vient accroître l'horreur de leur funeste sort.
Cependant le besoin, tyran impitoyable,
De ses vifs aiguillons les presse, les accable.
On s'assemble, on calcule, et, d'une avare main,
Tout ce qui peut servir à repousser la faim,
Avec des poids égaux se pèse, se partage.
Les débris du sapin, recueillis sur la plage,
Sont comptés chaque jour sur un âtre fumant;
Et d'un pâle flambeau l'onctueux aliment
N'entretient qu'à demi sa lueur solitaire.
Ainsi leurs longs travaux, leur prudence sévère,
Dans ce fatal exil réveillant tous leurs soins,
Ont prévu, pour un temps, d'impérieux besoins.
Accablés de misère, unis par l'infortune,
Ils font taire en leur ame une plainte importune.
D'un accord fraternel ils resserrent les nœuds;
L'ordre, la discipline habite au milieu d'eux,
Et la sobriété, richesse des Bataves,
Règne avec le malheur dans le cœur de ces braves.
Quelquefois, aux saints jours, ils préparent la chair
Que le sel préserva des outrages de l'air,

Et dévorant des yeux le vase qui bouillonne.
Attendent un repas que la faim assaisonne.
Mais avant de toucher à leur frugal festin,
Ils bénissent en chœur l'arbitre du destin;
Pieux observateurs des coutumes antiques,
Ils entonnent de Dieu les sublimes cantiques,
Et l'écho des rochers, long-temps silencieux,
Répète de David les chants religieux!

Cependant, vers le soir, un rayon d'allégresse
Allége leurs douleurs et charme leur tristesse.
Dégagé de frimas, dans un vase brûlant,
Circule de Bacchus le nectar consolant.
L'un boit à son épouse, et l'autre à sa patrie.
Un amer souvenir, à leur ame attendrie,
Vient alors rappeler des objets douloureux,
Et des pleurs de regrets s'échappent de leurs yeux.
L'un d'eux (dans ses regards quelle allégresse brille!)
Se transporte, en idée, au sein de sa famille,
Redit à ses amis le nom de ses enfans,
L'amour de sa compagne et ses soins si touchans.
Oublieux de son sort, dans l'excès de sa joie,
Il savoure l'ivresse où son ame se noie;
Il songe à ce départ, il songe à ces momens

Où son cœur s'échappait à leurs embrassemens,
Où son fils, d'une ardeur qui devançait son âge,
Brûlait de partager les périls du voyage,
Tandis que son épouse, en proie à ses douleurs,
Mêlait, en l'écoutant, un sourire à ses pleurs.
Il croit revoir encor cette rive chérie,
Où se leva pour lui l'aurore de la vie,
Cette rive, témoin de ses derniers adieux.
Trop chère illusion! momens délicieux!
Sa femme, ses enfans, objets de ses tendresses,
Lui prodiguent encor leurs dernières caresses;
Il entend leurs soupirs, redit leurs derniers mots;
Mais sa tremblante voix se perd dans les sanglots.

Un autre, moins sensible, et méprisant les larmes,
De ses frères émus gourmande les alarmes.
Il saisit ces cartons et ces dés hasardeux
Qu'agite la fortune en ses aveugles jeux:
A l'appât séduisant d'une chance inutile,
Sous leurs rapides mains circule un or stérile.
Pour des temps plus heureux, l'un ourdit ces réseaux
Que le pêcheur étend sous la voûte des flots.
Il pense à son voyage..... aux douceurs de la vie!
Celui-là, de son cœur chassant la rêverie,

A l'Arbitre suprême a remis son destin,
Et de son chant natal entonne le refrain.
Du belliqueux Maurice il chante la vaillance,
Et l'intrépide audace et la rare prudence.
Ainsi passent les soirs ; ainsi de nombreux jours
S'écoulent lentement...... la nuit règne toujours!
Que souvent, le matin, leur avide paupière
Cherche vers l'orient un rayon de lumière!
Vain désir! faux espoir! plus de matin pour eux :
Toujours la même nuit enveloppe les cieux!

Quelquefois, ô surprise! un brillant phénomène
Reflète sur la neige une clarté lointaine.
L'air s'embrase ; et soudain, en faisceaux radieux,
L'aurore boréale apparaît à leurs yeux.
Sur le penchant des rocs, dans le creux des vallées,
Jaillissent, par torrens, ses flammes redoublées :
Ils regardent muets. Prodige éblouissant,
La lumière s'élance et monte en grandissant,
Inonde l'horizon des feux qu'elle déploie,
Et dans leur cœur troublé fait rentrer quelque joie.
Tantôt, majestueuse, en arc aux sept couleurs,
On la voit nuancer ses magiques lueurs ;
Tantôt, de son foyer, mille rayons superbes

Serpentent en éclairs, ou s'élèvent en gerbes;
Tantôt, riche d'éclat, comme une masse d'or,
Elle brille, s'efface, et resplendit encor;
Mer de saphir, d'azur, de pourpre étincelante,
Elle roule, à grand bruit, son écume flottante,
Ou, telle que la foudre, assemblage orageux,
S'allume, se disperse en débris sulfureux,
Remonte en sillonnant les voûtes éternelles,
Reprend sa force, éclate et tombe en étincelles.
Tous alors, à genoux, dans un trouble pieux,
Adorent, en tremblant, le souverain des cieux.

Curieux d'observer ces sublimes merveilles,
Au milieu des soucis et des pénibles veilles,
De leur triste séjour ils franchissent le seuil,
Et, sondant les horreurs de ce vaste cercueil,
Aux clartés de la lune, égarés sur ces rives,
Reprennent leurs travaux et leurs courses craintives.
Mais le froid les saisit; du haut des cieux glacés,
Des globules pesans tombent à coups pressés.
L'éther n'est plus que glace et les vapeurs se gèlent;
Balayés par les vents, les frimas s'amoncèlent.
La frayeur, les dangers ralentissent leurs pas;
Leur courage succombe: à travers le verglas,

Et les monceaux de glace et les gouffres de neige,
Ils rentrent sous leur toit que l'aquilon assiége.
Tout se roidit : captif, le liquide métal
Déjà ne se meut plus dans son étroit cristal,
Et l'airain qui du temps compte les pas agiles,
A cessé d'obéir aux ressorts immobiles.
Par les soins de Barendz habilement construit,
Un sablier plus lent a divisé la nuit,
Et renversé deux fois, dans leur triste demeure,
A leur regard trompé deux fois a marqué l'heure.
Mais la lampe s'épuise ; et ses mourans reflets
S'éteignent, par degré, sur leurs livides traits;
Elle meurt!.... Qui peindra les troubles de leur ame?
Assis à la lueur d'un chêne qui s'enflamme,
Rassemblés en silence, ils écoutent les vents
Qui livrent leur asile à d'affreux tremblemens.
Nul d'entre eux n'ose plus affronter la trempête;
A ses coups meurtriers ils dérobent leur tête,
Et, d'un air corrompu respirant le poison,
Ferment de tous côtés leur obscure prison.

Mais l'ours reste caché dans son profond repaire.
Le renard vagabond, dans l'ombre solitaire,
Avec des cris aigus, rode et vient, en fureur,

Déchirer de ses dents leur abri protecteur.
Des piéges sont tendus : une amorce perfide
Par les ais entr'ouverts prend l'animal avide,
Dont les fumans débris aussitôt dépecés,
Pour assouvir leur faim sur le feu sont placés ;
Et, dans ce grand besoin, leur sage économie
Craint encor d'attiser une flamme endormie.

Un soir que du foyer les nouveaux alimens
Avaient bravé du Nord les fougueux sifflemens ;
Une douce chaleur échauffait leur asile,
Et semblait leur promettre une nuit plus tranquille.
Au sommet des parois leurs hamacs suspendus
Balançaient mollement leurs membres étendus.
Mais l'air devient plus rare ; et leur brûlante haleine
De leur sein oppressé ne sort plus qu'avec peine ;
Leur cerveau s'embarrasse ; un nuage confus
Se répand sur leurs yeux et leur pouls ne bat plus.
Le râle de la mort s'exhale de leur bouche.
Un d'entre eux, ô bonheur ! s'élance de sa couche,
D'une main empressée ouvre les abat-vents,
Et rend l'air et la vie à ses frères mourans.
Le froid rentre ; soudain leur haleine plus libre,
Du fluide vital a repris l'équilibre.

Sur le hamac fatal où, d'un pesant sommeil,
Ils allaient tous, hélas! s'endormir sans réveil,
Déjà l'éther glacé pénètre leur fourrure :
Arrachés aux tourmens d'une horrible torture,
Ils se lèvent; sans force, agités, haletans,
Ils traînent, effrayés, leurs membres languissans.
Sur le seuil du tombeau, leur ame encor tremblante
A reconnu de Dieu la main toute-puissante,
Qui, par un soin visible, en ce péril affreux,
Vient, avec tant d'amour, de s'étendre sur eux,
Et, par ce même froid dont l'atteinte est mortelle,
Sut de leurs faibles jours rallumer l'étincelle.

Mais à peine échappés à la faux de la mort,
Déjà fondent sur eux de nouveaux coups du sort.
Le courageux Barendz, leur appui tutélaire,
Languit et sent venir la fin de sa carrière.
Son heure va sonner..... Il demande l'écrit
Où de tant de malheurs il traça le récit,
Fait approcher Heemskerk, baigne sa main de larmes
Et d'un dernier adieu veut savourer les charmes :
« Ami, dit-il, voilà cet écrit précieux
Que tu dois attacher en ces funestes lieux.
Peut-être, quelque jour, d'autres cœurs intrépides

Descendront après nous sur ces bords homicides ;
Moins malheureux peut-être, après de longs travaux,
Vainqueurs des ouragans, de l'hiver et des flots,
Fuyant épouvantés cette plage ignorée,
Ils reverront encor la rive désirée!
Que nos fils étonnés apprennent nos revers,
Et les maux inouis que nous avons soufferts!
Et vous, mes compagnons, qu'à regret je délaisse,
Jurez-moi d'obéir aux vœux de ma tendresse:
Si vous foulez encor le sol de nos aïeux,
Où votre œil s'est ouvert à la clarté des cieux,
Embrassez mes enfans, consolez mon épouse;
Ah! dites-leur combien la fortune jalouse,
En m'arrachant, hélas! à leurs embrassemens,
M'a ravi de bonheur à mes derniers momens....»
Il soupire; et tourné vers sa chère patrie,
Exhale, sur leur sein, le souffle de la vie.

Leur malheur est au comble: abattus, éplorés,
Ils regardent long-temps ces yeux décolorés,
Que la mort a couverts de son crêpe d'ébène;
Ces lèvres qui naguère adoucissaient leur peine,
Tout humides encor de ses derniers sanglots,
Et qui ne s'ouvrent plus pour consoler leurs maux!

Plus d'ami ! plus d'espoir ! La hideuse misère
Dévore lentement leur existence amère.
On épargne, on oublie un indigent repas.
Le foyer languissant ne se rallume pas ;
Et la nuit règne encore ! et chaque instant redouble
Le besoin qui les presse et l'effroi qui les trouble !
Déjà du désespoir les farouches accès
Ont égaré leurs sens, ont altéré leurs traits.
La misère, le froid s'unissent pour détruire ;
Sur le corps de Barendz déjà plus d'un expire ;
Et l'heure n'est pas loin, effroyable destin !
Où le dernier, luttant contre une longue faim,
Tombé sur ces débris avec des dents avides,
Essaîra de ronger ces cadavres livides !
Les bras levés au ciel, ils appellent la mort.
Sur un projet horrible ils sont déjà d'accord.
Un d'eux, (ô dévoûment dont frémit la nature !)
A ces cœurs affamés doit servir de pâture.
Déjà les dés sont prêts. Mais grand Dieu ! quel rayon
Semble dans le lointain colorer l'horizon ?
O ciel ! est-il possible ? oui ! des jets de lumière
Frappent vers l'orient leur débile paupière.
O joie inattendue ! ô délire !....... Soudain,
Tout annonce à leurs yeux le retour du matin.

Ils regardent : la nuit détend ses voiles sombres ;
Les rochers, par degré, sortent du sein des ombres;
Le Nord ne lance plus ses traits impétueux ;
L'air s'épure ; les vents soufflent moins furieux.
L'astre des nuits s'efface ; et, vainqueur des nuages,
Le soleil, de ses feux, inonde ces rivages.
Tous, d'un bruyant essor, vers l'issue ont volé,
Et la porte, en criant, sur ses gonds a roulé.

Mais quel nouveau malheur sur le seuil les arrête?
De leur hutte, la neige a surpassé le faîte!
A l'instant, pleins d'ardeur, et la bêche à la main,
Dans la glace entassée ils creusent un chemin.
Tous les bras sont armés de courage et d'audace :
On enfonce, à grands coups, cette effrayante masse;
On compte chaque pas. En vain de prompts efforts,
Après tant de douleurs, font chanceler leurs corps ;
En vain, depuis long-temps privés de nourriture,
Les besoins ont en eux épuisé la nature ;
Ils avancent. Ce jour va décider leur sort.
Ils n'ont plus d'autre choix : un passage ou la mort !
Et ces infortunés, dans leur lente agonie,
Disputent, courageux, les restes de leur vie.
Ils marchent vers l'esquif, leur unique salut.

Leur chemin y conduit; ils approchent du but.
C'en est fait : les frimas s'écroulent sous la bêche;
Leur avide regard plonge à travers la brèche,
Et découvre l'esquif dans la neige enfoncé,
Battu par la tempête, à demi fracassé.
On l'arrache au rivage; on s'empresse, on répare
La barque tutélaire. Avec un soin avare,
Quelque peu d'alimens, non sans peine amassé,
Faible et dernier secours, dans l'esquif est placé,
Et la voile, attachée à ses longues antennes,
Va recevoir des vents les propices haleines.

Mais avant de quitter ce séjour de douleurs,
Ils veulent rendre aux morts les suprêmes honneurs.
Hélas! un sol de fer, à celui qui succombe,
Sur ces funestes bords n'accorde point de tombe :
Dans le creux des rochers ils posent ces débris,
Sous un linceul de glace à jamais endormis.
Aux parois de la hutte aujourd'hui solitaire,
Ils suspendent l'écrit qu'à son heure dernière,
A leurs tremblantes mains Barendz a confié;
Et, remplis des regrets d'une tendre amitié,
Recommandant à Dieu leur nouvelle fortune,
Vont affronter encor les écueils de Neptune.

Adieu, fatal climat, abandonné du ciel !
Ton rivage hideux ne porte aucun mortel.
Reste inconnu, sauvage, et séparé du monde ;
Adieu, climat maudit, où l'aquilon qui gronde,
Sans cesse de la vie engourdit les ressorts :
Les malheurs de Barendz ont illustré tes bords.

Ils partent : les rochers, les rives disparaissent.
La misère les suit et les périls renaissent.
Égarés, incertains où la rame et les vents
Guideront leur courage et leurs destins errans,
Sur des plaines de glace ils poussent leur nacelle.
Dans ces âpres déserts où leur force chancèle,
Quel spectacle terrible enchaîne leurs regards !
Là, des pics effrayans, d'audacieux remparts,
Élancés dans les airs, échappent à la vue ;
Ici, perdus au loin dans l'immense étendue,
Brillent, en blocs d'argent, ces antiques glaçons
Dont les flancs sillonnés bravent les aquilons ;
Sur le penchant des rocs, ailleurs d'énormes glaces
Roulent en dispersant leurs formidables masses,
Se heurtent dans leur chute, et vont, avec fracas,
Dans des gouffres sans fond engloutir leurs éclats.
De frimas, de rochers quel vaste amphithéâtre !

Quel informe chaos! Ici, sombre et marâtre,
La nature se plaît aux horreurs des hivers.
Que de rocs escarpés, que d'abîmes ouverts,
De monstres dévorans, redoutables asiles!......
Là-bas, l'œil aperçoit des scènes plus tranquilles:
Des palais de cristal, édifices pompeux,
Du monarque du jour réfléchissent les feux;
Tantôt, la glace monte en riches colonnades;
Se transforme en jardins, en vergers, en cascades;
Tantôt, ce sont des tours, des fleuves, des cités.
L'imagination, à leurs sens agités,
Dérobant tout-à-coup ces sauvages contrées,
Leur trace de l'Amstel les rives adorées.
O surprise! un moment ces magiques tableaux
Trompent leur infortune et suspendent leurs maux.
Mais l'erreur se dissipe; ils marchent; et la crainte
Les frappe, à chaque pas, d'une mortelle atteinte.
Nul guide! nul abri dans cette immensité!
Partout d'un sol de fer l'aride nudité!
De la nature en deuil la sombre léthargie
N'offre à leurs yeux éteints aucun signe de vie:
Il leur semble, entourés de ces monts de frimas,
Que l'univers se borne à ces affreux climats.
Plus d'un, en murmurant le doux nom de patrie,

Exhale, sur la neige, une mourante vie,
Et, le cœur agité par d'amers souvenirs,
Mêle de longs regrets à ses derniers soupirs!

Mais la mobile mer, terrible, menaçante,
S'élève devant eux en montagne bruyante.
L'onde reçoit l'esquif. Sur les gouffres mouvans,
Ils voguent emportés par les flots et les vents.
Chaque jour qui se lève apaise leur souffrance;
Chaque jour qui finit leur ravit l'espérance.
Quelquefois, dans le creux des rochers entr'ouverts,
Leur faim va dérober aux oiseaux des déserts,
Ces germes endormis dans leur coque arrondie,
Que les feux de l'amour destinaient à la vie,
Ou recueille avec soin, par l'hiver desséchés,
D'arides végétaux sous la glace cachés.
Cependant ces héros, ballotés sur les ondes,
Déjà de l'Archangel fendent les mers profondes;
Et vainqueurs du trépas, dans leur tombeau flottant,
Des bords de Laponie approchent en luttant.

L'ombre fuit: revêtu de sa robe vermeille,
Sur les flots apaisés le matin se réveille;
L'horizon s'éclaircit; et de vives lueurs,

De la voûte céleste effacent les vapeurs.
Tandis que leur regard parcourt l'humide plaine,
Un point noir se découvre à leur vue incertaine.
» Un rivage » !....—Un rivage ! ont redit les échos.
O ciel ! est-ce une erreur ?.... Sur l'abîme des flots,
Quel objet tout-à-coup sort de l'onde aplanie ?
Un pavillon !..... Grand Dieu ! celui de la patrie !
Quelle ivresse a passé dans leurs cœurs éperdus !
Où sont-ils ? à quels bords sont-ils enfin rendus ?
Oui, voilà cette flamme et ces couleurs chéries,
Tant de fois leur signal dans leurs courses hardies !
Les voilà !... Transportés, doutant de leur bonheur,
Ils dévorent de loin le sol libérateur.
On rame à coups pressés ; on arrive.... O merveilles !
Quels accens, quelles voix ont frappé leurs oreilles ?
On s'élance ; à l'instant les sabords sont franchis,
Et Ryp contre son cœur a serré ses amis.
C'est lui-même ! c'est Ryp qui, cédant à l'orage,
Chercha, dans ses revers, l'abri de ce rivage,
Et qui, pleurant Heemskerk englouti dans les eaux,
Va conter à l'État la perte d'un héros.
L'air au loin retentit, dans leur commune ivresse,
De cris d'étonnement et de chants d'allégresse.
Jeunes et vieux long-temps se tiennent embrassés.

Leurs malheurs sont finis ; leurs maux sont effacés.
On part ; et le récit de leur mâle courage
Vient souvent abréger la longueur du voyage.

Mais déjà du Texel apparaissent les bords.
Le rivage s'approche ; on redouble d'efforts.
L'ancre plonge ; et chassé par des rames actives,
L'esquif, d'un vol rapide, enfin touche les rives.
Délicieux momens ! retour tant désiré !
Ils tombent à genoux sur le sol adoré.
La foule les reçoit : on entoure, on admire,
Ces illustres vainqueurs de l'orageux empire,
Prodiges de constance et d'intrépidité,
Et l'éternel honneur de la postérité ;
Tandis que la Patrie, avec reconnaissance,
Prépare de ses fils la noble récompense,
Applaudit leur audace, et sème devant eux,
De l'arbre triomphal les rameaux glorieux.

FIN.

POÉSIES

DE

TOLLENS.

ÉLÉGIE

SUR LES DÉSASTRES DE LEYDE,

LE 12 JANVIER 1807.

L'épouvante dans l'ame et l'effroi dans les yeux,
Oui, j'ai vu ces débris, ces ruines fumantes;
J'ai vu, j'ai vu ces murs que des siècles nombreux
N'auraient pu renverser, et qu'un coup désastreux
A lancé dans les airs en masses foudroyantes!
Grand Dieu! quels horribles tableaux!
A travers de funèbres ombres,
Mon œil pénètre encor sous ces tristes décombres
Où le sang coulait à grands flots.
Pour tracer cette scène affreuse,
Rappelons, s'il se peut, mes esprits abattus.
Dissipons la nuit ténébreuse

Qui répand sur ma vue un nuage confus.
Toi, respire, ô mon cœur; apaise tes alarmes,
Et taris un moment la source de tes larmes.
O Muse! rends le calme à mes sens éperdus.
Mais quel être assez froid, quelle ame assez farouche,
D'un pas indifférent foulerait ces débris?
Non, non: que la douleur s'exprime par ma bouche
Et redise mes chants aux échos attendris!
Frémis sans art, corde touchante!
L'art se tait où parle le cœur.
Au souvenir d'un grand malheur,
Unis tes sons plaintifs à ma voix gémissante.

O des tristes humains aveuglement fatal!
O perfide présent d'un génie infernal!
Dieu! quel choc, tout-à-coup, a déchiré la terre,
Et couvre au loin le sol de décombres épars?
Dans sa redoutable colère,
Le Tout-Puissant, à nos regards,
Fait-il éclater son tonnerre?
Non! mais le salpêtre en fureur,
Fruit d'une funeste industrie
Dont l'homme, hélas! se glorifie,
Seul a produit ici ce spectacle d'horreur!.....

On dit quand de ces murs les fondemens tremblèrent,
Quand le soufre et la flamme, en colonnes de feux,
Dans les cieux brûlans s'élevèrent
Avec les cris des malheureux,
Quand de noirs et profonds abîmes
Dévoraient sans retour des milliers de victimes,
On dit qu'on aperçut, dans les airs ébranlés,
Le cruel inventeur de ces grains homicides,
Un atroce souris sur ses lèvres livides,
Contempler ces remparts à grand bruit écroulés,
Et tomber, à son tour, dans le gouffre effroyable
Que creusa par sa main son art abominable!

O mère! de tes doigts déchirés et meurtris,
Cesse d'ouvrir le sein de la terre brûlante :
Sous cette ruine croulante,
Penses-tu retrouver ton fils?
Eh! sais-tu seulement si là fut ta demeure?
Cesse, cesse d'errer en proie au désespoir,
Et de chercher l'objet que ta tendresse pleure.....
De l'amour maternel quel est donc le pouvoir!
Rien ne peut l'arrêter, rien n'abat son courage:
La voilà, de ses mains, dispersant ces débris.
Malheureuse! elle a vu son fils;

Son fils !..... quelle effroyable image !
Tout sanglant, le crâne brisé,
Et palpitant encor sous la pierre écrasé!

Enfant, pourquoi ces cris et cette plainte amère?
Ah ! le ciel reste sourd à tes vives douleurs.
Pleure, triste orphelin, oui, c'est le temps des pleurs!
Qui pourrait aujourd'hui consoler ta misère?
Tous les cœurs sont navrés ; tout est anéanti !
Enfant, qui cherches-tu ? ton père?
Dans cet abîme il a péri.
Ta mère ? elle n'est plus ! En vain ta voix l'appelle.
Ils dorment tous les deux dans la nuit éternelle !

Où vas-tu, débile vieillard?
Que veux-tu dans ces lieux d'alarmes?
Tes yeux éteints, privés de larmes,
Laissent errer au loin un douloureux regard.
Te voilà seul dans la nature !
Quelle main fermera ta profonde blessure?
L'unique et cher appui qui soutenait tes pas,
Est brisé pour jamais ! le chêne où ta vieillesse
Naguères attachait ta mourante faiblesse,
A tes sanglots amers ne se relève pas !

Et toi, que la douleur égare,
Malheureux! entends-tu ces longs gémissemens?
Cours, vole, hâte-toi!... Stupidement barbare,
Laisseras-tu périr ta femme, tes enfans?.....
Mais quelle est cette voix que le chagrin altère?
» Au secours! au secours! tout mon or est à vous.
Qu'on me rende mon fils, qu'on me rende sa mère!
Un père au désespoir vous implore à genoux. »
On s'empresse, on creuse la terre,
Sous ces fatals débris on les trouve étendus:
L'enfant était couché sur le cœur de la mère;
Mais le cœur de la mère, hélas! ne battait plus!

Sur tes épaules défaillantes,
Infortuné! quel est ce précieux fardeau
Que tu viens d'arracher à cet affreux tombeau?
Sur toi je vois du deuil les marques déchirantes:
Vers quel lieu conduis-tu ce cadavre sanglant?
— » Et la fange et le sang le cachent à ma vue;
Je vais le reconnaître!.... » Et l'ame tout émue,
Sur le sol, à ces mots, il le pose en tremblant,
Efface de ses traits le sang et la poussière,
Inquiet, le regarde, ... et reconnaît son père!

Quels fidèles crayons, quels lugubres pinceaux
Oseraient retracer tant d'horribles tableaux?
Qu'un autre accoutume sa Lyre
A chanter ces sombres horreurs;
Sur la mienne ma voix expire;
Mes cordes se mouillent de pleurs,
Et mes chants ne sont plus qu'un long cri de délire
Arraché par l'effroi, poussé par les douleurs.

Luth impuissant, silence!..... à mon ame ulcérée,
Tes sons ne rendront pas la paix et le bonheur.
Silence! éloigne-toi. Que de gloire enivrée,
Une autre Muse aspire au chimérique honneur
De cueillir des lauriers en chantant le malheur;
Écoutez ses accens, ses accords pleins de charmes:
Tant de maux ont brisé mon cœur;
Hélas! moi, je n'ai que des larmes!

LE RUISSEAU GELÉ.

Ruisseau, toi qui m'offrais l'image de la vie,
Dans la belle saison;
Toi qui, naguère encor, le long de la prairie,
Glissais, à petit bruit, sur ta rive fleurie,
A travers le gazon;

Ruisseau, que tient captif la piquante froidure,
Emblême de la mort,
Dont l'immuable loi pèse sur la nature;
Ruisseau, qui fis cesser ton caressant murmure,
Au souffle aigu du Nord;

Immobile et glacé, serais-tu le présage
De mon sort à venir?
Tes flots n'abreuvent plus ton languissant rivage;
Ton cours s'est arrêté.... D'un semblable partage,
Voudrais-tu m'avertir?

Vois! sur tes bords roidis, comme autrefois ton onde,
Je passe encor gaîment;
L'œil fixé sur le but où mon espoir se fonde,
Je passe, et pour cesser ma course vagabonde,
Il suffit d'un moment!

Ruisseau, que ton aspect assombrit ma pensée!.....
Mais d'où naît ce rayon
Qui se joue, en tremblant, sur ton onde glacée?
Voudrais-tu, tout-à-coup, de mon ame oppressée,
Flatter l'illusion?

L'air du printemps s'approche; il reverdit la plaine;
Tout semble respirer.
Les Zéphyrs ont brisé l'écorce qui t'enchaîne;
Le cristal de tes flots se fond à leur haleine,
Et tu vas murmurer.

Ah! quand sur moi la mort étendra son nuage,
Une même clarté
Viendra me ranimer au terrible passage:
Oui! paisible Ruisseau, ton réveil est l'image
De l'Immortalité!

AU TEMPS.

O toi, dont la course rapide,
Sur ce globe agité m'entraîne incessamment,
De mon char vagabond infatigable guide,
Arrête! laisse-moi respirer un moment.

O temps, qui jamais ne reposes,
Ralentis ton essor; imprudent! où vas-tu?
Tantôt sur des écueils et tantôt sur des roses,
Regarde quel chemin nous avons parcouru!

Regarde! déjà, sur ma tête,
J'ai senti s'amasser le poids de nombreux jours;
Déjà plus d'une fois j'ai bravé la tempête :
J'ai besoin de repos, et tu marches toujours!

Ainsi qu'une flèche lancée,
Que d'objets ont passé sous mes yeux éblouis!

Et comme une ombre vaine, en naissant effacée,
Que d'objets devant moi se sont évanouis!

Hier, dans ta course bruyante,
Sous tes pas fugitifs des fleurs allaient s'ouvrir:
Ta vitesse égara ma main impatiente,
Et j'effeuillai la rose en voulant la cueillir.

Arrête, ô vieillard insensible!
J'ai perdu des trésors; retourne sur tes pas.
Vois mes regrets amers!.. Mais, toujours inflexible,
Tu fuis avec ma plainte et ne m'écoutes pas.

Fatigué d'un si long voyage,
Ne sens-tu pas des ans le pénible fardeau?
Où vas-tu? le bonheur sera-t-il mon partage?
Où vas-tu? — Tout ici me répond: au Tombeau!

Oui! c'est là, là qu'après l'orage,
Doit se lever pour moi l'aurore des beaux jours;
C'est là que la douleur passe comme un nuage;
C'est là qu'est le repos! ô Temps! poursuis ton cours!

L'HYMEN.

Je ne veux pas, foulant leur sol mystérieux,
M'égarer aujourd'hui dans les champs fabuleux,
Ni de l'antiquité vantant les rêveries,
Sonder le sens caché de ses allégories,
Ni rouvir aux regards ses fastes éclatans ;
Dans un style pompeux, de l'abîme des temps,
Hymen, doux nœud tissu par une main divine,
Je ne rappelle pas ta céleste origine ;
Ma Muse ne veut pas t'exalter dans mes vers,
Ni raconter ton culte en cent climats divers ;
Non : qu'un autre, occupé d'une étude profonde,
Interrogeant les mœurs, les usages du monde,
Des siècles décédés soulève le rideau,
Et dans ses doctes chants remonte à ton berceau :
Mon cœur seul va parler, c'est lui seul qui m'inspire ;
Sous ma brûlante main il accorde ma Lyre.

Hymen, lien sacré, je chante tes bienfaits;
Et si ma voix ne rend que des sons imparfaits,
Si le feu créateur qui circule en mon ame,
Ne remplit pas mes vers de ses torrens de flamme,
Faible Lyre, silence! art stérile, tais-toi!
Votre impuissant secours est indigne de moi.

Toi qui, seul et chargé du fardeau de toi-même,
Accuses le destin; ta démence est extrême.
Assiégé de dégoûts, trompé par ton erreur,
Dans ton morne séjour tu rêves le bonheur?
En effet, ah! pour toi le bonheur n'est qu'un songe,
Et partout, en secret, un noir souci te ronge.
Le bonheur n'est pas fait pour un cœur engourdi,
Qui par l'isolement à jamais refroidi,
Dans un pesant sommeil use son existence;
Il veut un cœur brûlant, qui, dans la jouissance,
Ivre de sentiment, transporté de plaisir,
Sente encor les frissons de l'avide désir.
Oui, le bonheur pour toi n'est rien qu'une chimère.
Crois-tu donc le goûter quand triste et solitaire,
Dans ton aveuglement, tu te plais à tarir
La source qui devait à grands flots te l'offrir?
Crois-tu donc le goûter quand le fiel de la haine

T'abreuve d'amertume et te nourrit de peine?
Insensé! ne viens plus me parler de bonheur;
Tu ne connaîtras pas sa magique douceur:
Le sauvage désert où ton ennui s'égare,
Des biens dignes d'envie à jamais te sépare.
Il fuit d'un sang glacé la mortelle froideur:
Le bonheur de l'amour, voilà le vrai bonheur!
O que je plains celui de qui l'ame inflexible
Au doux plaisir d'aimer peut rester insensible!
Malheur, malheur à lui! Dans le bruit des plaisirs,
S'échappent de son sein de pénibles soupirs;
Son cœur indifférent, étranger à la joie,
D'une sombre langueur devient bientôt la proie.
Les plus nobles vertus sur lui sont sans pouvoir:
Sans consolation, sans amis, sans espoir,
Le bonheur ne vient pas remplir ses yeux de larmes;
Pour lui le doux printemps est dépouillé de charmes;
La nature embellie au réveil d'un beau jour,
Ne brûle pas pour lui des feux d'un pur amour.
Comme un plomb le malheur vient peser sur sa tête,
Et lorsque des chagrins il a touché le faîte,
Nul baume de ses maux ne calme la rigueur,
Nul sourire touchant n'apaise sa douleur!
Hélas! il ne sait pas, dans son malheur extrême,

Qu'il est doux de pleurer près d'un autre soi-même,
De verser ses chagrins dans un cœur généreux
Qui, partageant nos maux, nous les rend précieux.
Tel que le voyageur qui s'égare dans l'ombre,
Chaque pas lui révèle un avenir plus sombre.
Il voit dans le lointain le bonheur qu'il a fui,
Et traîne, avec effort, son incurable ennui.
Heureux, heureux encor s'il gardait l'espérance!
Sa vie est un enfer de peine, de souffrance;
Rien ne peut dissiper son malaise mortel :
Dans les bras d'une épouse il eût trouvé le ciel!

Ineffable plaisir! c'est ton charme invincible
Qui sur ce triste globe attache un cœur sensible :
C'est par toi seulement que la vie a du prix;
Il n'est d'êtres parfaits que ceux que tu remplis.
Sublime sentiment qu'épure l'innocence,
Tu sers le but sacré de l'Être par essence.
Ce feu des passions dont l'homme est tourmenté,
Cette intrépide ardeur, cet élan indompté,
Qui, dans le choc fougueux d'impressions soudaines,
Fait bouillonner le sang dans ses brûlantes veines,
Devait trouver un frein qui pût, avec succès,
D'un aveugle délire apaiser les excès :

Et ce mélange heureux de grâce enchanteresse,
De douceur, de bonté, de crainte, de tendresse,
Cet être ravissant qui, pour vaincre les cœurs,
Ne sait rien que rougir, trembler, verser des pleurs,
Devait trouver une ame et plus forte et plus fière,
Qui fût pour sa faiblesse un appui tutélaire :
Leur amour entretient leur bonheur mutuel,
Et leur chaîne accomplit l'œuvre de l'Éternel.

Couple heureux, qui nagez dans une pure ivresse,
Aux nœuds que vous formez, oui, le ciel s'intéresse,
Quand tous deux, à genoux, sur les sacrés parvis,
Aux pieds des saints autels tendrement recueillis,
Vous allez réunir, par une même flamme,
Votre sort, vos pensers, votre vie et votre ame;
Quand l'époux adoré, tout fier de son destin,
A l'épouse tremblante a présenté sa main,
Et dans l'effusion d'un cœur tendre et fidèle,
Lui jure, avec transport, une ardeur éternelle;
Quand pour suivre l'objet de ses plus chers désirs,
La jeune et chaste épouse, étouffant ses soupirs,
Au mortel qui l'adore attache tout son être,
Et quitte sans regret le toit qui la vit naître;
Quand célébrant tous deux un mémorable jour,

Dans le premier baiser du plus ardent amour,
Pleins du feu dévorant que son souffle alimente,
L'excès de vos plaisirs confond votre ame aimante,
Vous élève, éperdus, au comble du bonheur,
Et dans vos seins brûlans ne fait battre qu'un cœur!
Couple chéri des cieux, que la route fleurie
Où vous acheverez le songe de la vie,
Soit pour vous l'univers! Marchez, ne craignez pas
Que la ronce funeste ensanglante vos pas.
Quel que soit le sentier où le destin vous guide,
Dieu suspend sur vos fronts son éternelle égide:
Avec combien d'amour sa suprême bonté
Embellit ici-bas votre félicité!
Pour vous sous quel aspect l'avenir se dévoile!
A la douce lueur d'une propice étoile,
Sur le fleuve du Temps votre esquif élancé,
Vole, par les Zéphyrs mollement balancé,
Et si parfois les vents amoncèlent l'orage,
Le bonheur qui vous suit vous sauve du naufrage.
Dans le fond de votre ame il fait luire l'espoir;
L'horizon s'éclaircit; un magique pouvoir,
Sous vos yeux rassurés fend les vagues amères,
Et chasse devant vous les ombres passagères.
Chaque jour qui se lève, au gré de vos désirs,

Verse dans votre cœur l'ivresse des plaisirs,
Et le plus pur amour, sous ses tendres auspices,
Vous offre l'avant-goût des célestes délices!

Toi qui, des sens grossiers écoutant la fureur,
Prétends que de l'amour le délire enchanteur,
Dans les nœuds de l'Hymen s'assoupit et se glace;
Ta vile passion n'est qu'une aveugle audace
Qui couvre tes désirs du masque de l'amour.
Une fièvre fatale, et la nuit et le jour,
Te brûle, te consume; une ivresse éphémère,
Te prodigue un moment sa douceur mensongère;
Mais les tristes dégoûts remplacent, dans ton cœur,
D'un rapide plaisir l'attrait empoisonneur.
Non, tu ne connais pas cette atteinte profonde,
Ce véritable amour, flamme pure et féconde,
Qui des sens captivés nourrit l'enchantement.
Pour qui la jouissance est même un aliment,
Et qui, jusqu'au tombeau, dans notre ame ravie,
Comme un torrent de feu fait circuler la vie.
C'est ce durable amour qui méconnaît les pleurs,
Qui dans chaque saison nous présente des fleurs,
Qui, désintéressé, content de son empire,
Ne met pas son bonheur à tromper, à séduire.

Sa chaîne est un bienfait; vainqueur des jeux du sort,
Il oppose un front calme à la faux de la mort :
Quand nos illusions s'envolent comme une ombre,
C'est lui qui rend encor notre avenir moins sombre;
C'est lui qui de la vie égayant le chemin,
Nous ouvre, en souriant, un asile en son sein,
Embellit les vertus, referme nos blessures,
Et de l'ingratitude efface les injures.

Parlez, heureux époux, et confirmez mes chants :
C'est à vous d'applaudir à mes tableaux touchans.
Profondément émus, pleins d'un tendre délire,
Unissez votre voix aux accens de ma Lyre.
La vérité l'exige : un destin si flatteur
Ici-bas a doublé votre part de bonheur;
Et si l'adversité, d'une main importune,
Venait peser sur vous; unis dans l'infortune,
Consolés l'un par l'autre, et forts de votre amour,
On vous verrait encore échanger, tour à tour,
Vos pensers, vos désirs, vos chagrins et vos peines,
Mépriser le fardeau des misères humaines,
Et, d'un commun accord, vers les cieux attendris,
Élever vos soupirs et vos vœux réunis.
C'est ainsi que tous deux, au banquet de la vie,

De la coupe des maux vous partagez la lie,
Et savez adoucir, par le soin le plus cher,
Les funestes poisons de son breuvage amer.
Quel que soit votre sort, chaque instant vous révèle
Qu'à jouir du bonheur un Dieu bon vous appelle :
Telle est sa volonté, tel est son but divin.
Époux! reconnaissez sa bienfaisante main
Qui sur vous, en tous lieux, s'étend avec tendresse,
Et, d'un cœur plein d'amour, adorez sa sagesse.
Oui! le plus grand bonheur est destiné pour vous!...

Trésors, dont l'insensé se montre si jaloux,
Fantôme de l'honneur, vains rêves de la gloire,
Impatient désir d'occuper la mémoire,
Vos charmes séduisans, vos perfides attraits
Ne sauraient égaler des plaisirs si parfaits.
En vain l'infortuné qu'a surpris votre piége,
Se débat sous le poids de l'ennui qui l'assiége ;
L'ame, que l'Éternel dota si richement,
Repousse, malgré nous, ces faux bien d'un moment,
Compare leur éclat à cette ombre légère
Qui promène à nos yeux sa vapeur passagère,
Regarde, avec pitié, ces trônes chancelans,
Périssable jouet des destins inconstans,

Et, loin du fier orgueil, à l'abri de l'envie,
Enrichit de vrais biens le sentier de la vie!

Non, le flot agité par le souffle des vents,
Qui roule et disparaît dans les gouffres mouvans,
La frêle et tendre fleur qu'un instant voit éclore,
Qu'à peine voit briller une seconde aurore,
Ne sera pas pour vous l'image du bonheur.
Dans votre ame à jamais brûle un feu créateur;
Et quand des passions la turbulente ivresse
Assoupit, par degré, sa fièvre enchanteresse,
A la fougue des sens, à des jours orageux,
Dans vos cœurs fatigués succède un calme heureux.
Les plus doux souvenirs, comme un présent céleste,
De vos ans fortunés viennent charmer le reste :
C'est un paisible soir après un beau matin.
La nature est tranquille; un ciel pur et serein
Découvre à vos regards l'horizon sans nuage,
Et vous éclaire encore au terme du voyage.
L'été ne règne plus; une aimable fraîcheur
Remplace du midi la dévorante ardeur;
A de nouveaux plaisirs le repos vous convie,
Et votre destinée est enfin accomplie.
Est-il un seul penser au fond de votre cœur,

Qui ne respire pas le mutuel bonheur ?
Vous n'avez qu'un seul vœu, votre espoir est le même;
Heureux, heureux ensemble est votre but suprême!
Mêmes goûts, même joie et même sentiment
Composent chaque jour votre destin charmant.
C'est en vous, en vous seuls, que votre ame attendrie
Trouve les vrais trésors d'une union chérie.
L'amour, le seul amour charme tous vos loisirs
Et se plaît à combler vos plus secrets désirs :
Avec lui, tout est bien pour vous dans la nature ;
Sans lui l'onde n'a plus son caressant murmure,
L'oiseau ne chante plus, et les riantes fleurs
Dépouillent à vos yeux leurs brillantes couleurs.
C'est lui qui vient remplir d'un céleste breuvage
La coupe qu'en riant le bonheur vous partage;
Et, dans la douce ivresse où vos sens enchantés
Savourent, à longs traits, de pures voluptés,
Tous deux, riches des biens que la sagesse envie,
Vous achevez contens le cercle de la vie.

La généreuse main qui s'étendit sur vous,
Va de ses dons chéris vous verser les plus doux.
Guide fidèle et sûr de votre destinée,
Elle a béni pour vous la couche d'Hyménée.

Ravissement suprême ! ô bonheur accompli !
Délicieux moment par la joie embelli,
Que n'ont pu retracer ni tout l'art du poète,
Ni du peintre inspiré la féconde palette,
Tout autre sentiment disparaît devant vous !
Tendres penchans du cœur, il vous surpasse tous !
O femme ! le sens-tu ce bonheur d'être mère ?
Époux, ton cœur bat-il de l'orgueil d'être père ?
Jamais, jamais de Dieu le souverain pouvoir
Avec autant d'amour n'a rempli votre espoir.
Oui, couple fortuné que le ciel favorise,
Votre vœu le plus cher enfin se réalise !
O mère! quel plaisir, après tant de douleur,
Lorsque ton œil, ravi d'un spectacle enchanteur,
Pour la première fois, se fixe, plein d'ivresse,
Sur l'enfant qu'un époux embrasse avec tendresse !
Quand ce doux rejeton, déposé dans tes bras,
T'imprime un sentiment que tu ne connais pas,
Entoure son berceau d'inexprimables charmes,
Et de tes yeux émus fait tomber quelques larmes ;
Quand vos regards, tournés vers cet être chéri,
Font battre, à coups pressés, votre sein attendri,
Se rencontrent soudain et tels qu'un trait de flamme,
Dans un ardent baiser ont échangé votre ame,

Assuré pour toujours votre félicité,
Et fait couler pour vous des flots de volupté !

C'en est fait : tant d'amour a confondu leurs vies,
Dans une autre existence à jamais réunies.
Célestes sentimens ! ineffables faveurs !
Pour la seconde fois ils unissent leurs cœurs.
Pour eux vient de briller une nouvelle aurore :
Tous deux dans cet enfant se retrouvent encore ;
Un seul, un seul amour les brûle de ses feux,
S'empare de leurs sens, resserre leurs doux nœuds,
Et scelle leur hymen du sceau de la nature.
Époux, soyez donc fiers d'un bonheur sans mesure !
Déjà ce faible enfant où s'attachent vos yeux,
Dans un rang sans égal vous a placés tous deux.
Au comble de vos vœux élevés l'un et l'autre,
Quel trésor ici-bas est préférable au vôtre ?
Ah ! le mortel privé de ce bienfait des cieux,
Ne connaît pas le prix de ce don précieux :
De l'Arbitre éternel la pitié protectrice
Voulut qu'il ignorât ce suprême délice.

Approchez-vous, parens qui goûtez ce bonheur :
Dites-nous quels transports agitent votre cœur,

Lorsque de votre enfant le caressant sourire
Vous plonge tous les deux dans un tendre délire,
Et que, tous deux ravis, vous cherchez, tour-à-tour,
A revoir sur ses traits l'objet de votre amour!
Dites-nous quels plaisirs et quels torrens de joie
Viennent doubler l'ivresse où votre ame se noie,
Quand pressant dans vos bras ce gage désiré,
Vous levez vers les cieux un regard inspiré,
Et tout brûlans d'amour et de reconnaissance,
Vous appelez sur lui l'œil de la Providence!
Oui, dans ce cher objet de vos plus tendres soins,
Dont l'amour maternel devine les besoins,
Vous voyez votre appui, vous voyez votre gloire:
Ses efforts, ses succès, sa première victoire,
A vos yeux enchantés déjà viennent s'offrir,
Comme un rêve flatteur qui nous peint l'avenir;
Déjà sur le sentier de l'austère sagesse,
Aux plus nobles vertus vous formez sa jeunesse.
Doux espoir! ô combien tu caresses mes vœux!
Que j'aime à me plonger dans tes songes heureux!
Que mon cœur, embrassant tes fortunés présages,
Se plaît à se créer de riantes images!
O grand Dieu, de mes jours embellissant le soir,
Daigne, dans mon enfant, couronner cet espoir!

Ce brillant avenir qui fait couler mes larmes,
Double d'un nœud chéri les indicibles charmes.

Source féconde et pure, oui, tes flots bienfaiteurs
Dans les ronces du monde entremêlent des fleurs;
C'est toi, lorsque l'orage embrase l'atmosphère,
Qui viens nous rafraîchir d'une onde salutaire.
Saint Hymen! aux clartés de ton brûlant flambeau,
C'est toi qui, de la vie allégeant le fardeau,
Dans les adversités soutiens notre constance,
Et des maux passagers calmes la violence.
Délicieux destin! ô momens enchanteurs!
Quel revers troublerait vos paisibles douceurs?
Que faut-il pour braver la fortune jalouse?
Le souris d'un enfant, le baiser d'une épouse.
Leurs consolations, ce talisman divin,
Écartent de nos fronts les ombres du chagrin;
La paix, à leurs côtés, nous ouvre un doux asile;
C'est-là qu'est le bonheur!... ailleurs tout est stérile!
C'est-là que, sans effroi, dans leurs bras caressans,
Nous voyons s'envoler nos rêves menaçans.
Leur aspect nous ranime; et ce frivole monde
Où nous passons au bruit de la foudre qui gronde,
Avec tous ses honneurs s'éclipse devant nous;

Ses richesses, son or, qui font tant de jaloux,
Ne sauraient nous tromper; et sa gloire apparente
Veut en vain nous cacher, sa misère opulente.
L'orage a fui; le ciel plus tranquille et plus pur,
Étend sur notre tête une voûte d'azur.
Au sein de nos foyers où l'allégresse brille,
Protecteurs adorés d'une heureuse famille,
Nous savourons long-temps, dans le calme du port,
Des plaisirs sans regrets et des biens sans remord.
C'est-là, là seulement que s'offre notre route;
Là que Dieu nous chérit, nous entend, nous écoute;
C'est-là qu'est notre but, là qu'est notre avenir,
Là que les plus beaux fruits s'empressent de mûrir,
Là, lorsque nous touchons au bout de la carrière;
Que la main de l'amour ferme notre paupière,
Et qu'au lugubre instant du funèbre sommeil,
Nous sourions au jour de l'éternel réveil!

Hymen, lien sacré qui réunis les ames,
Partout le vrai bonheur naît de tes nobles flammes:
L'éclat de la beauté passe comme un beau jour;
L'âge vient affaiblir le flambeau de l'amour,
Le corps s'use et s'éteint; mais tes bienfaits durables
Se gravent dans nos cœurs en traits ineffaçables,

Et l'homme, sous tes lois, aux portes du trépas,
Voudrait long-temps encor voyager ici-bas.
L'infatigable dieu qui se plaît à détruire,
Dans sa marche rapide affermit ton empire :
Tes trésors renaissans, une fois répandus,
S'échappent de leur source et ne s'épuisent plus;
La coupe des plaisirs que tes mains ont remplie,
Enivre encor notre ame au déclin de la vie.
Tes feux ont embrasé notre midi brûlant;
Notre soir voit encor leur rayon consolant
Doucement ranimer, sur leur tige fanée,
Les roses qui paraient ta chaîne fortunée.
C'est toi, lorsque l'hiver fait chanceler nos pas,
Qui viens de quelques fleurs égayer ses frimas.
Ferme appui du vieillard qui descend dans la tombe,
Tu le soutiens encor quand sa force succombe,
Et dans ses yeux tournés vers un autre séjour,
Tu fais briller encore une larme d'amour.
Riche de souvenirs dont il goûte les charmes,
Dans l'adieu sans retour confondant leurs alarmes,
Ce couple que la mort va bientôt séparer,
Sur la fin de la route, au moment d'expirer,
Regrette, en longs sanglots, le nœud qui se délie,
Et voudrait remonter le fleuve de la vie!

Le passé vient encor, sous d'aimables couleurs,
Rappeler à l'époux ces momens enchanteurs,
Où son premier enfant vint s'offrir à sa vue,
Et fit battre son cœur d'une joie inconnue;
Ces jours où, transporté, de ses bras amoureux,
Il pressa sur son sein l'objet de tous ses feux,
Et d'un premier baiser goûtant la douce ivresse,
Puisa dans ses regards sa brûlante tendresse!
Jusqu'au dernier soupir, jusqu'au fatal instant
Où sur leurs yeux éteints la pâle mort s'étend,
Même serment d'amour s'échappe de leur bouche;
Jusqu'au dernier sommeil qui plane sur leur couche,
Leur souvenir encor, dans des songes flatteurs,
Vient se peindre à leur ame et trompe leurs douleurs.
Leur esprit, fatigué des misères humaines,
Plus libre, s'affranchit de ses terrestres chaînes,
Et laissant à ce monde un éternel adieu,
Retourne triomphant dans le sein de son Dieu.
A ce départ terrible, à cette heure suprême,
Heureux qui le premier quitte alors ce qu'il aime!
Sur sa couche de mort, insensible aux sanglots,
Il dort paisiblement et ne sent pas les maux
De l'être qui se meurt de regrets et d'alarmes,
Jusqu'au jour du revoir qui doit tarir ses larmes.

Nulle plainte, nul cri ne sort plus de son cœur:
Pour lui seul désormais luit un autre bonheur.
S'il a versé des pleurs, une main généreuse
Prit soin d'en détourner la source douloureuse :
Endormi le premier dans la nuit des tombeaux,
Il ignore à quel prix il goûte le repos.

Trop sensible Evadné! quel coup brisa ton ame,
Quand des jours d'un époux le ciel coupant la trame,
Te rendit, dans Argos, ses restes adorés
Que les traits de la foudre avaient défigurés !
Ton cœur ne put survivre à sa perte fatale;
Et renouant les nœuds que la Parque infernale
Avait déjà tranchés de ses cruels ciseaux,
Tu n'as point, de tes cris fatigant les échos,
Traîné d'un deuil profond le chagrin solitaire ;
Mais un habit de mort, un crêpe funéraire,
Près de tristes débris arrosés de tes pleurs,
Signala ton amour et voila tes douleurs.
Ne la consolez pas, vierges au doux langage!
Qu'espérez-vous? Ses maux surpassent son courage.
Non, ne l'arrêtez pas ; cachez-lui vos regrets ;
Laissez-la consommer ses douloureux projets :
Elle va retrouver, dans la tombe fidèle,

Celui que vainement ici sa voix appelle.
Le noir bucher s'allume ; en rapides éclairs,
La flamme dévorante a sillonné les airs.
D'nn pas ferme et tranquille, elle approche, s'élance
Et s'ouvre l'avenir que son amour devance.
Rien ne peut étouffer ses sublimes transports :
Au corps de son époux elle attache son corps ;
Intrépide au milieu des tourbillons de flamme,
Elle presse l'objet qui possédait son ame,
Et, dans les flots mouvans d'un déluge de feux,
Trouve enfin cette mort qui va combler ses vœux.

O mon Dieu! tu le sais, des biens de cette vie,
Deux seuls, dès ma jeunesse, ont flatté mon envie,
Le repos et la paix : j'ai goûté leurs douceurs!
Je n'ai point désiré de stériles honneurs ;
Non : mais beaucoup d'amour dans une ame sincère;
Et l'amour le plus tendre exauça ma prière.
Grand Être! c'est à toi que je dois mon bonheur!
Ah! périsse l'ingrat dont la coupable erreur
Ne trouve pas dans toi, dans ta haute sagesse,
La source de nos biens et de notre allégresse!
Mais hélas! j'ai tremblé, lorsque j'ai vu le sort
Séparer, tout-à-coup, par le bras de la mort,

Des êtres dont l'amour remplissait la carrière,
Et de la tombe entre eux poser la froide pierre !
J'ai tremblé quand j'ai vu, de quels affreux tourmens,
Ils avaient acheté quelques heureux momens !
C'est alors que le monde et ses perfides songes
Ne sont plus à nos yeux que de tristes mensonges ;
La nature pour nous est un vaste tombeau,
La vie une mort lente et l'espoir un bourreau.
Dieu ! détourne de moi ces coups de la fortune !
Ce n'est point pour traîner ma vieillesse importune,
Que ma voix te demande un plus long avenir ;
Mais près d'un cœur aimant laisse-moi m'endormir,
Et permets, puisqu'un jour le trépas nous rassemble,
Que nos derniers soupirs soient exhalés ensemble !

DÉSIR.

Objet de mes constans désirs ,
Mon seul espoir dans la tristesse ,
O toi , qu'implorent mes soupirs ,
Repos , me fuiras-tu sans cesse ?
Douce illusion du bonheur ,
Qu'un vain rêve souvent caresse ,
Tromperas-tu toujours mon cœur ?

Destin envieux et volage ,
Fertile en amères douleurs ,
As-tu bien lassé mon courage
Par tes inflexibles rigueurs ?
Hélas ! au gré de mon envie ,
Quand m'offriras-tu tes faveurs ,
Où je voudrais fixer ma vie?

Ah ! laisse-moi fuir ces débris ,
Ces palais , ces trônes en poudre ,
Et ces vieux monumens noircis
Par les traits brûlans de la foudre.
Lorsque sous les coups de la mort ,
Tout semble à mes yeux se dissoudre ,
Destin , viens donc m'ouvrir le port !

Oh ! que ne puis-je , solitaire ,
Détaché des fers d'ici-bas ,
Parcourir en paix la carrière
Où tendent mes vœux et mes pas ,
Et , sans remords , dans mon asile ,
Voir enfin la nuit du trépas
Descendre sous mon toit tranquille !

Là , quel bonheur plus séduisant
Pourrait encor me faire envie?
Je goûte un sommeil bienfaisant
Que ne trouble aucune insomnie ;
Et si le tonnerre en éclats
Fait gronder sa sombre furie ,
Ses coups ne m'épouvantent pas.

Heureux qui, loin de l'opulence,
Dans une sage obscurité,
Trouve chaque jour l'abondance
Dans le verger qu'il a planté,
Et, bénissant ses destinées,
Compte, dans la félicité,
Ses récoltes et ses années !

Là, de mon champêtre jardin,
Mon art féconde la parure,
Et, sous ma prévoyante main,
Double les dons de la nature;
Là, par les chaleurs dévorés,
Des flots d'un ruisseau qui murmure,
J'arrose mes champs altérés.

Le matin, quand le jour va naître,
Ma voix réveille mes brebis,
Dont le troupeau bêlant va paître
L'émail de mes coteaux fleuris;
Et quand arrive la froidure,
Je couvre mes membres transis
Des dépouilles de leur fourrure.

Le soir, dans l'ombre du vallon,
Avec une épouse chérie,
Sur un frais tapis de gazon,
Je repose ma rêverie,
Tandis que nos enfans joyeux,
Autour d'une mère attendrie,
Promènent leurs folâtres jeux.

Là, je veux, l'ame recueillie,
Exilé d'un monde orageux,
Au sein de la mélancolie,
Contempler cet astre amoureux,
Dont la lumière pure et tendre,
Dans le cœur d'un mortel heureux,
Comme un jour doux vient se répandre.

Ennemi des vaines grandeurs,
Là, je veux, secouant ma chaîne,
Loin de leurs stériles faveurs,
Des humains mépriser la haine,
Et dans le silence et la paix,
Content de mon étroit domaine,
Jouir d'un bonheur sans regrets.

Mon seul espoir dans la tristesse,
Objet de mes constans désirs,
O toi, qu'implorent mes soupirs,
Repos, me fuiras-tu sans cesse?
Douce illusion du bonheur,
Qu'un vain rêve souvent caresse,
Tromperas-tu toujours mon cœur?

LE DIVORCE.

Quel que soit son délire, on ne voit pas l'amour
Brûler d'une flamme éternelle :
Du feu qui nous semblait allumé sans retour,
Lui-même étouffe l'étincelle ,
Et des myrtes d'Hymen s'il flétrit les couleurs ,
Ce nœud jadis si doux, arrosé de nos pleurs,
N'est plus qu'une chaîne cruelle !

Tel fut de Lorenzo le malheureux destin ,
Tel fut celui de Léonore.
Condamnés à souffrir , un funeste chagrin
Au fond de l'ame les dévore.
Les roses ont pâli : dans leur cœur égaré,
Par d'incurables maux à jamais déchiré ,
L'épine seule reste encore.

Oh! s'écriait l'époux, en embrassant son fils
Qui l'écoutait l'ame attendrie;
Puisses-tu, de mon cœur écartant les soucis,
Me rendre la paix de la vie!
Quel autre mieux que toi pourrait me consoler?
Puisses-tu, cher enfant, ne jamais ressembler
A celle que j'ai trop chérie?

— « Ciel! disait Léonore, en pleurant de douleur,
Quand finiras-tu ma misère?
Vois ce tendre orphelin partager mon malheur:
Il n'a plus que moi sur la terre.
O mon fils! d'un ingrat tu portes tous les traits;
Mais aime-moi toujours, et n'imite jamais
Les vices d'un coupable père. »

Ainsi ces deux époux, par la haine excités,
Gémissaient au sein des alarmes;
Ainsi, tous deux aigris, dans des nœuds détestés,
Aiguisaient de cruelles armes,
Et, lassés de leurs fers, sous un joug rigoureux,
Importuns l'un à l'autre, irrités, malheureux,
Se nourrissaient d'amères larmes.

« Viens, lui dit Lorenzo ;le juge est là-bas ; viens !
Que dans l'instant sa main déchire
L'écrit qui m'engagea dans ces fatals liens.
Viens, qu'il finisse mon martyre. »
— « Je te suis, répond-elle, en essuyant ses yeux;
Perfide, je te suis ; tu combles tous mes vœux :
C'est le seul bonheur où j'aspire. »

— » Après sept ans de peine, ô juge ! nous voici,
Traînant une existence affreuse.
Tout est changé pour nous. Calmez, calmez ici
Notre blessure douloureuse ;
Ici, par vous jadis nos cœurs furent unis ;
Ah ! de grâce, rompez des nœuds mal assortis :
Notre chaîne est trop odieuse ! »

— » Je dépose l'anneau, témoin de notre hymen,
Je lui rends ce funeste gage,
Qu'ici même il reçut de ma tremblante main,
Et qui scella notre esclavage.
Hâtez-vous ; allégez le poids de nos tourmens.
Et toi, cruel époux, reprends tes faux sermens :
Tous mes malheurs sont ton ouvrage. »

-» Vous l'entendez, ô juge ! elle y consent. Eh bien !
Prononcez dans votre sagesse.
Ma prière est la sienne, et son vœu c'est le mien.
Dégagez-moi de ma promesse.
Nous partagerons tout, et nos biens et notre or ;
Mais mon fils est à moi ; mon fils est le trésor
Que réclame ici ma tendresse. »

— » O ciel ! dit Léonore, en tombant à genoux ;
Quelle loi, quel juge barbare
Oserait prononcer en faveur de l'époux ?
Moi ! de mon fils qu'on me sépare !
Ah ! devais-je m'attendre à ces tourmens nouveaux ?
Fuis, et garde tes biens ; fais-moi grâce des maux
Que ton offre ici me prépare. »

— » O juge ! non, le ciel ne le permettra pas ;
Il écoutera ma prière ;
Il n'arrachera point mon enfant de mes bras.
Lorsque sa débile paupière
S'ouvrit, avec effort, à la clarté du jour,
Il reçut mon baiser : que son pieux amour
Console mon heure dernière ! »

— » O juge ! vous voyez ma profonde douleur.
Si mon destin vous intéresse,
Aux plus sauvages lieux, reléguez mon malheur;
Mais que je puisse, avec ivresse,
Serrer contre mon cœur l'objet de mes désirs.
Qu'il vive pour m'aimer; que mes derniers soupirs
Soient recueillis par sa tendresse ! »

— » Cruelle! je jurai, j'en appelle à ton cœur,
Lorsque mon fils vit la lumière,
De guider sa jeunesse au sentier de l'honneur.
Devant Dieu, dans ce sanctuaire,
Je le répète encor ce serment solennel
Qu'entendit, que reçut, que confirma le ciel :
Mon fils ne suivra que son père. »

— » Non ! ne l'écoutez pas, dit-elle, en frémissant;
Dieu punirait cette injustice.
De la tendre pitié n'étouffez pas l'accent;
Mon enfant est sous votre auspice;
Mon enfant est mon bien, ma joie et mon appui.
Hélas! à mon amour qu'on le rende aujourd'hui;
Ou je succombe à ce supplice. »

— » O juge ! éclairez-la de vos sages avis.
Quelle que soit sa plainte amère,
J'ai des droits plus sacrés pour réclamer mon fils :
La fille appartient à la mère,
Je ne l'ignore pas, c'est le vœu de la loi ;
Mais mon fils m'appartient, mais mon fils est à moi;
Rien ne peut le priver d'un père. »

— «O Ciel! qu'ai-je entendu? l'enfant que j'ai nourri,
Qui dans mon flanc a pris naissance,
Lui, que j'ai réchauffé sur mon sein attendri,
Lui, mon trésor, mon espérance !
C'est mon fils, c'est mon sang. Voyez mon désespoir!
J'embrasse vos genoux..... Oh ! que votre pouvoir
Ne prolonge plus ma souffrance! »

Le juge, tout en pleurs, essayant quelques mots,
Veut en vain rompre le silence,
Lorsqu'un aimable enfant, suffoqué de sanglots,
Devant son tribunal s'avance.
Il se traîne à genoux, s'efforce de parler;
Mais, timide et craintif, la frayeur vient troubler
Sa naïve et tendre éloquence.

« C'est à vous, dit le juge, à prononcer entre eux ;
Enfant, le choix est nécessaire :
Vous ne pouvez les suivre ou les quitter tous deux.
Chéri d'un père et d'une mère,
Lequel aimez vous mieux ? comblé de leurs faveurs,
Qui voulez-vous quitter ?.... Mais essuyez ces pleurs
Qui roulent dans votre paupière. »

— » O juge ! dit l'enfant, je n'ai recours qu'à vous ;
J'implore ici votre justice.
De leurs cœurs aveuglés désarmez le courroux ;
Par pitié soyez-moi propice.
Ne les écoutez pas ; ils se trompent tous deux.
O juge! à leur amour, à leurs bras, à leurs vœux,
Ne souffrez pas qu'on me ravisse ! »

— » Choisissez, dit le juge, en élevant la voix ;
Et terminons cette querelle.
Ou sur elle, ou sur lui doit tomber votre choix :
Parlez ! » — » Ni sur lui, ni sur elle !, »
Répond-il, en pleurant ; et ses tremblantes mains
Se joignaient et semblaient rapprocher les destins
Du couple interdit qui chancèle.

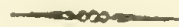
Il s'élance, il saisit sa mère par la main,
Avec lui doucement l'entraîne
Vers son père irrité par un amer chagrin;
L'un près de l'autre il les amène,
Les rapproche encor plus; d'un regard suppliant,
A faire un dernier pas les force en souriant,
Et de ses deux bras les enchaîne.

Il prend alors leurs mains, les joint ingénument,
Les couvre de baisers, les presse;
Verse en leurs cœurs l'oubli de leur ressentiment,
Des yeux tour-à-tour les caresse,
Se tourne vers le juge en invoquant les cieux,
Et tâche d'écarter de leurs fronts soucieux
La cruelle et sombre tristesse.

Étouffant leurs soupirs, ils étaient là tous deux;
Et tous deux, la tête baissée,
D'un oblique regard, mornes, silencieux,
Cherchaient à lire leur pensée.
Lorenzo, tout ému, se retourne; et soudain,
Dans les bras de l'époux qu'elle retrouve enfin,
Léonore s'est élancée.

« Oui, oui, s'écrie alors Lorenzo transporté,
Qui goûtait une ivresse pure ;
Notre enfant est à nous, et mon cœur agité
Cède à la voix de la nature !
Toi, qui lui donnas l'être avec tant de douleur,
Sois à moi pour jamais ; viens goûter le bonheur
Que ce doux moment nous assure. »

Il lui rend son anneau, ce gage d'un serment
Qu'avec ardeur il réitère.
Léonore, à son tour, l'embrasse tendrement,
Et verse une larme sincère.
Lorenzo prend son fils, l'emporte avec amour,
Marche tout triomphant vers leur commun séjour,
Et sur son cœur presse la mère !



LA FILLE COUPABLE.

Non, non, n'arrête point tes larmes,
Jeune victime de l'amour :
A quoi te serviraient tes charmes ?
Ta joie et ton bonheur sont perdus sans retour !
Toi, naguères encor l'honneur de ton village,
Tu ne l'es plus en ce moment ;
Toi qu'avec tant d'orgeuil recherchait maint amant,
Aujourd'hui, repoussée, on te raille, on t'outrage...
Non, non, n'apaise point tes douloureux regrets :
La fleur de ta jeunesse est fanée à jamais.

L'amour a donc glissé son poison dans tes veines !
Quoi ! cette passion qui subjugue les cœurs,
Peut-elle enfanter tant de peines,
Préparer tant de maux, causer tant de malheurs ?

Ce sentiment si doux où le bonheur se fonde,
Qui du sort inflexible affronte les rigueurs,
Qui nous verse l'oubli de nous-même et du monde,
Fait-il répandre tant de pleurs?
Toi, qui gémis dans les alarmes,
Non, non, n'arrête point tes larmes;
Laisse-les flétrir tes couleurs.
Ah! ta beauté n'a plus sa magique influence:
Il n'en est point sans l'innocence.

Pleure donc! que tes pleurs soulagent tes tourmens!
Pleure, lorsque tu vois les filles de ton âge,
A la prompte rougeur qui couvre ton visage,
Détourner leurs pas innocens,
Ou d'un œil de pitié poursuivre ton passage.
Pleure, pleure de honte, à l'aspect des amans
Qui juraient à tes pieds de t'adorer sans cesse,
Et qui, de propos insultans,
Accablent aujourd'hui ta coupable jeunesse!
Pleure, quand tu les vois, pour prix de tes erreurs,
Aiguisant contre toi de douloureuses armes,
T'accueillir de leurs ris moqueurs.
Malheureuse! non, non, n'arrête point tes larmes.

Pleure, quand la gaîté, des filles du hameau,
Anime les jeux et la danse,
Et ces cercles où ta présence
Répandait un charme nouveau.
Pleure, lorsqu'aujourd'hui tes compagnes chéries,
Foulant, d'un pas léger, les riantes prairies,
Sans toi se couronnent de fleurs,
Et ne vont plus, à l'écho qui t'oublie,
Redire avec leurs chants le nom leur amie.
Malheureuse! non, non, n'arrête point tes pleurs.

Mais lorsque succombant sous le poids des douleurs,
Tu penses à l'ingrat qui surprit ta faiblesse,
D'un cruel abandon paya trop de tendresse,
Écouta ses désirs, et, pour comble d'horreurs,
S'amusa de ton innocence;
Maudis l'infâme objet qui ravit le repos
A ta crédule confiance
Et creusa sous tes pas un abîme de maux!

Oui! la vengeance t'est promise;
Implore le courroux des cieux.
Que, reconnu partout, le monde le méprise;
En signes effrayans, que son crime odieux

Se peigne sur son front hideux !
Que ses jours soient filés par la sombre tristesse !
Que la voix du remords l'épouvante sans cesse ;
Que le désespoir furieux,
Dans l'ombre de la nuit, le poursuive et le presse ;
Partout qu'à ses regards troublés par la terreur,
Ton image décolorée
S'offre menaçante, égarée,
Et, sorti de ton sein, que le cri du malheur
Retentisse à jamais dans son barbare cœur !

Sous le courroux du ciel que le traître succombe ;
Et toi, si les chagrins t'entraînent dans la tombe,
Reposes-y ta tête : Eh ! qu'importent des jours
Que désormais la honte a flétris pour toujours ?
Tu n'avais que l'honneur pour orner ta jeunesse :
De la beauté l'honneur est toute la richesse.

Mais lorsque sur ton sein troublé,
Tu presseras, avec ivresse,
L'enfant qui, te rendant caresse pour caresse,
Calmera les soucis de ton cœur accablé,
Et d'un tendre regard suppliant ta tendresse,
Voudra tarir tes pleurs par ses embrassemens ;

Mais lorsqu'émue au fond de l'ame,
Tu couvriras sont front de baisers ravissans,
Et que tu sentiras une nouvelle flamme
Réchauffer ton courage et ranimer tes sens;
Quand tu savoureras, pour charmer ta misère,
Cette ineffable volupté
Que seule connaît une mère;
Quand ta bouche muette, avec avidité,
De ton fils adoré respirera l'haleine;
Qu'une secrète joie apaisera ta peine,
Et que tous les trésors ne pourraient, dans ton cœur,
Balancer cet enfant, ton seul consolateur;
Sèche alors tes amères larmes;
Courageuse dans ton chagrin,
Apprends à bannir tes alarmes,
A surmonter tes maux, à vaincre le destin.
Et si, sur ton ame sensible,
Pèse le fardeau des besoins,
Redouble pour ton fils de courage et de soins;
A l'amour d'une mère il n'est rien d'impossible.
Oui! c'est cet amour seul qui peut, dans ton malheur,
Adoucir ta souffrance et remplacer l'honneur.
Sèche-les donc ces pleurs qui voilent ta paupière!
Écoute, dans ton ame, une sublime voix;

Et si le monde trop sévère,
Des maux que tu souffris n'allége pas le poids,
Console-toi toujours : du monde rebutée,
Prends ton fils, ton cher fils, et dis-lui, transportée :
« Enfant, que le malheur ne nous abatte pas!
Hélas! un traître nous délaisse;
Mais au-dessus de nous un père, avec tendresse,
Veille encore sur toi : repose dans mes bras!
Si jusques au sein de la tombe,
La honte nous suit ici-bas,
Enfant, innocente colombe,
Le ciel plus indulgent ne te condamne pas. »

Rappelle dans ton cœur l'espérance bannie;
Oui, le cœur d'une mère est au-dessus du sort,
Quand elle embrasse, avec transport,
L'enfant qu'elle chérit et qui lui doit la vie.
Que du fond de l'abîme où te plonge une erreur,
Naisse encore pour toi des momens d'allégresse,
Et qu'un jour le destin, apaisant sa rigueur,
Dans le calice de douleur
Dont il abreuve ta jeunesse,
Mêle une larme de bonheur!

—

POÉSIES

DE

BILDERDYK.

LORENZO ET DÉLINA.

NOUVELLE.

Lorenzo possédait une épouse accomplie ;
Les faveurs de l'Hymen embellissaient leur vie :
Un jeune rejeton, doux fruit de leur amour,
Leur rappelait sans cesse un mémorable jour,
Et déjà, d'un ciel pur essayant la lumière,
Un deuxième jouait sur le sein de sa mère.
Lorenzo savourait ce destin enchanteur.
Quel sceptre, quel trésor eût mieux rempli son cœur?
Sans projets, défiant la fortune jalouse,
Il doublait son bonheur dans les bras d'une épouse,
Et, libre de soucis, au comble de ses vœux,
D'un aussi beau partage il rendait grâce aux cieux.
L'aimable Délina, par ce tendre hyménée,
Avait à son amant uni sa destinée.

Pour elle, son époux était tout l'univers.
Un premier sentiment forma des nœuds si chers.
Tout venait leur sourire ; et, d'une même flamme,
Le plus ardent amour avait rempli leur ame.
Chaque jour plus épris, dans ce lien charmant,
Ils goûtaient tous les deux un long enchantement,
Et le dieu de l'hymen semblait, par mille charmes,
De leurs cœurs à jamais écarter les alarmes.

Mais le démon fatal au bonheur des époux,
Sort de son antre obscur et s'élance en courroux.
Terrible, et se plaisant au milieu des orages,
Jusqu'aux bouts de la terre il porte ses ravages.

Une morne langueur, compagne du chagrin,
Des jours de Délina vint troubler le matin.
Un sombre ennui l'assiége et nourrit sa tristesse.
De l'époux qui l'adore elle fuit la tendresse.
Plus de paix ! plus de joie ! elle cache ses pleurs,
Et n'ose s'avouer ses secrètes douleurs.
Lorenzo s'en étonne. Il frémit, il soupire.
L'amour sur Délina n'aurait-il plus d'empire ?
Délina ! pourrait-elle, oubliant son époux,
Éteindre dans son ame un sentiment si doux ?

Pourquoi ce changement, ces yeux voilés de larmes?
Pourquoi l'hymen pour elle a-t-il perdu ses charmes?
L'amour n'est point aveugle : éclairé d'un flambeau,
Il voit, observe tout à travers son bandeau;
A son perçant regard aucun soupir n'échappe;
Un mot, un geste, un rien, tout l'instruit et le frappe.
Mais hélas! cet enfant qui règne sur les cœurs,
Ne peut des passions apaiser les fureurs,
Et que je plains celui que leur fougueuse ivresse
Livre aux feux dévorans d'une ardente jeunesse!...
Oui, tu peux du dieu Mars réprimer les excès,
D'un immense incendie arrêter les progrès,
Du salpêtre étouffer l'étincelle rapide,
Ou détourner le vol de la balle homicide;
Dompter les fils d'Éole et le flot courroucé;
Mais n'espère jamais, ô mortel insensé,
Lorsque des passions tu surmontes le faîte,
De maîtriser des sens la fatale tempête!

Lorenzo, qu'ont troublé mille pensers divers,
Laisse éclater enfin des reproches amers.
Délina qui l'entend garde un morne silence.
Ses larmes, sur son sein, coulent en abondance;
Mais rien n'attendrit plus l'époux qu'elle a blessé.

Ah ! l'amour est cruel quand il est offensé;
Et malheur à l'objet que poursuit sa colère !
Délina gémit, pleure et s'obstine à se taire :
La voix de Lorenzo, son maintien, son regard,
Dans son ame éperdue enfonce le poignard.
Cependant, indignée, et repoussant l'offense,
Dans soi-même, en secret, elle prend sa défense;
Et tandis que des maux qui déchirent son cœur,
Elle s'ouvre la source et prévoit son malheur,
Elle maudit le sort où l'hymen l'a réduite,
Et cherche à colorer sa bizarre conduite.

Dès-lors, les démêlés, le fiel, l'aversion,
Remplacent les douceurs d'une tendre union.
En vain le souvenir sur ses pas la ramène :
Une force invincible à sa perte l'entraîne.
Elle oublie à la fois son devoir et son Dieu.
Et le bonheur lui dit un éternel adieu.
Son ame s'endurcit : l'épouse qui naguère,
Au sein de son ménage, heureuse d'être mère,
Par ses aimables soins se plaisait à charmer
Le destin d'un mortel qui vivait pour l'aimer,
Aujourd'hui dédaigneuse, altière, insupportable,
Sous l'ascendant fatal d'un orgueil indomptable,

Irrite son époux; et, l'œil mouillé de pleurs,
Ose lui reprocher ses maux et ses malheurs!

Un mois s'est écoulé. La froide indifférence,
De leurs tristes débats calme la violence.
Des égards convenus, échangés tour-à-tour,
Un respect méprisant, si funeste à l'amour,
Au lieu de ces transports si doux, si pleins de charmes,
Du dieu de la tendresse irrésistibles armes,
De leurs affreux discords voilà les fruits amers!

Leurs enfans que l'amour dut leur rendre si chers,
Repoussés maintenant, sevrés de leurs tendresses,
Languissent, isolés, sans soins et sans caresses;
Et cette jeune ardeur qui brillait sur leurs traits,
Dans leurs yeux abattus s'est éteinte à jamais.
Enfans, tendres enfans, douce et vivante image
Du bonheur des époux, de la paix d'un ménage,
Combien de vos parens, avec fidélité,
Votre front ingénu peint la félicité,
Et quel destin, hélas! attend votre jeunesse,
Quand leur cœur se nourrit de fiel et de tristesse!
Où traîner, Lorenzo, ton déplorable sort?
Vivre ainsi, c'est souffrir les affres de la mort.

Oh ! qui partagera les chagrins de ton ame ?
Cette ame qui brûla de la plus noble flamme ,
Éprouve un vide affreux que rien ne peut remplir :
Secrets avant-coureurs d'un sinistre avenir ,
De noirs pressentimens viennent glacer ses veines ,
Et lui font de chaque heure un long siècle de peines.
Cette ame abandonnée, et lasse de ses maux ,
Cherche et fuit tour-à-tour le trouble et le repos ,
Réclame un aliment au feu qui la dévore ,
Gémit , craint d'espérer , désire et souffre encore !
Eh quoi ! ne vois-tu pas qu'un funeste poison ,
Comme un philtre mortel égare ta raison ?
Sur les bords de l'abîme où le destin t'entraîne ,
La terre qui te porte est l'objet de ta haine ;
Tout fatigue tes yeux , tout pèse sur ton cœur.
Qui viendra t'arracher à ta sombre douleur ?
Le jeu ? les vains plaisirs ? le tourbillon du monde ?
Non , non ; ce n'est point là que ton espoir se fonde ;
Et tu n'as , pour nourrir ton malaise cruel ,
Qu'un ennui dévorant , qu'un tourment éternel !

La touchante Amitié , sensible à tes alarmes ,
T'accable de ses soins , cherche à tarir tes larmes ,
Apaise de ton sein les douloureux soupirs ,

Et, malgré toi, t'entraîne au milieu des plaisirs.
Que veut-elle? arracher à tes sombres pensées,
Le triste sentiment de tes douleurs passées,
Étendre sur tes yeux un voile consolant,
Et présenter enfin à ton cœur défaillant,
Cette aimable allégresse, infaillible dictame
Que sur nos maux cuisans verse la paix de l'ame!

Inutiles secours! sur son front soucieux,
S'étend et s'épaissit un nuage orageux.
Telqu'un flambeau qui meurt aumilieu des ténèbres,
Son œil ne lance plus que des lueurs funèbres.
Cependant, à travers ce long abattement,
Quelques pâles éclairs, de moment en moment,
Tandis qu'autour de lui son regard se promène,
D'un orbite entr'ouvert s'échappent avec peine.
Un charme attendrissant embellit sa langueur,
Et partout la pitié s'intéresse au malheur.
La belle Évélina, dans le printemps de l'âge,
Qui pour plaire et charmer reçut tout en partage,
Chaque jour empressée à calmer ses tourmens,
Prodigue à Lorenzo des soins compatissans,
L'encourage des yeux; comme une enchanteresse,
S'efforce à consoler sa profonde tristesse,

Et ces épanchemens, ces tendres entretiens,
De leurs cœurs aveuglés resserrent les liens.
Elle sent un besoin de le voir, de l'entendre;
Lui, d'un trouble secret veut en vain se défendre;
Il soupire en silence et verse quelques pleurs.
Évélina le voit et ressent ses douleurs.
Que ne peut-elle, hélas! même au prix de la vie,
Assoupir les tourmens de sa mélancolie!
Suspendue à son geste, attachée à ses pas,
Elle couvre de fleurs un danger plein d'appas,
Et n'ose qu'en tremblant égarer sa pensée
Vers le sombre avenir dont elle est menacée.

Malheureuse! que sert un frivole détour?
C'en est fait: ta pitié s'est changée en amour;
Une fièvre fatale en tes veines s'allume,
Et l'indomptable dieu te brûle, te consume.
Eh! que faut-il de plus, pour perdre la beauté,
Qu'éveiller sur nos maux sa touchante bonté?
Et toi, toi, Lorenzo, dont la douleur si tendre
Cherche un être adoré qui puisse te comprendre;
Pourras-tu voir ses pleurs sans te laisser toucher,
Sans que ton cœur ardent n'aspire à les sécher?
La pitié t'attendrit: vaine et trompeuse excuse!

O ciel ! que de ce mot aisément on abuse !
L'Amour se nourrit-il d'une froide pitié ?
Ah ! le vide profond d'un cœur sacrifié,
Le tumulte des sens, leur trouble, leur ivresse,
Et le besoin d'aimer qui nous parle sans cesse,
Tout marche au même but. Lorenzo ! c'est en vain
Que tu crois échapper à l'arrêt du destin;
C'est en vain, dans l'ardeur qui dévore ton ame,
Que du nom d'amitié tu veux voiler ta flamme :
Rien ne rendra le calme à ton sein orageux,
Et l'amour qui s'ignore est le plus dangereux.

Le Printemps, couronné de fleurs et de verdure,
Venait rendre la vie à toute la nature,
Quand les ombres du soir, sous leur discret réseau,
Aux pieds d'Évélina surprirent Lorenzo.
Évélina ! grand Dieu ! qui viendra la défendre ?
D'un reste de raison que pourrait-elle attendre ?
Elle brûle d'un feu qu'elle ne connaît pas,
Et celui qui l'adore est tombé dans ses bras.
Elle tremble ; ses yeux se remplissent de larmes ;
Son sang se précipite... ô combat plein de charmes !
» Lorenzo ! sauve-moi, dit-elle ; sauve-moi ! »
Éperdue, elle cède avec un tendre effroi ;

Et le perfide Amour, tout fier de sa victoire,
Attache ce trophée au faîte de sa gloire.

Le voile est déchiré. Leurs transports amoureux,
Désormais, sans réserve, éclatent dans leurs yeux.
Ils s'aiment : c'en est fait : leur brûlante tendresse
A confondu leurs sens, leurs plaisirs, leur ivresse.
Ils s'aiment! les aveux s'échangent sans détour.
Mais qu'attendre, grand Dieu! de ce fatal amour?
Quel but, quelle espérance a trompé leur délire?
Hélas! le malheureux qui sur sa couche expire,
Sait-il pourquoi la fièvre attachée à ses flancs,
Le livre sans relâche à des feux dévorans?
Calmez-le; rappelez sa raison défaillante;
Dites-lui que la mort va remplir son attente.
En souffrira-t-il moins? Qu'importe à sa douleur
Que la mort, de sa fièvre éteigne la fureur?
Ah! cette seule idée accroît son mal horrible;
Sans force, repoussant un avenir terrible,
D'une vie importune il maudit le fardeau,
Succombe, et disparaît dans la nuit du tombeau!

Si des sens égarés la fougue impétueuse
Peut donner le bonheur, tu fus sans doute heureuse.

Ardente Évélina !... Sûre de son amant,
Dans le fatal excès de son aveuglement,
Pour le seul Lorenzo son cœur bat et respire.
De ce feu dévorant tout redouble l'empire :
Sous un ciel sans nuage, elle n'aperçoit pas
Le gouffre inévitable où la guident ses pas,
Et se laisse entraîner, sans trouble, sans alarmes,
Par cet enchantement, prestige plein de charmes,
Qui fascine nos yeux, caresse nos erreurs,
Nous séduit, nous endort sur nos propres malheurs,
Du destin en courroux sait braver les caprices,
Et parc nos plaisirs de trompeuses délices !

Lorenzo ! cet amour suffit-il à ton cœur ?
Ou déjà des regrets troublent-ils ton bonheur ?
Où vas-tu ? ne crois pas, après ta perfidie,
Échapper aux tourmens qui vont ronger ta vie ;
Non, non ; plus de repos ! crois-tu qu'impunément
Tu foules à tes pieds ton devoir, ton serment ?
Tu ne goûteras plus cette volupté pure
Que l'amour nous promet, que la vertu procure ;
Tu ne goûteras plus ces tranquilles plaisirs
Que naguères encore appelaient tes désirs,
Lorsque ta Délina partageant ta tendresse,

Heureuse, te rendait caresse pour caresse !
Va, poursuis, insensé, de coupables amours :
Un amer souvenir empoisonne tes jours.
Tu n'étoufferas plus, dans ton ame ulcérée,
La voix, la triste voix d'une épouse éplorée :
L'implacable remords, ce vengeur des forfaits,
Sur toi, sur tes plaisirs s'acharne pour jamais !

En proie à ses douleurs, Délina solitaire
Pense au perfide époux, auteur de sa misère,
S'abreuve de ses pleurs, son unique aliment,
Et cherche dans sa haine un vain soulagement.
Hélas! faible secours au milieu de sa peine!
Pour l'objet qu'il aima le cœur n'a point de haine.
En vain la jalousie et son cruel poison
Attisent sa colère, égarent sa raison;
Elle sent à quel point est gravé dans son ame.
Celui que vainement sa tendresse réclame,
Et qui, pour son malheur, sut allumer un jour
L'inextinguible feu de son premier amour.
Elle veut arracher le trait qui la déchire;
Mais jusqu'à sa douleur tout contre elle conspire.
» Quoi! dit-elle, en pleurant d'amour et de fureur;
Il est donc vrai! je perds son infidèle cœur !

Il a donc pu trahir la plus sainte promesse ?
L'ingrat! n'avait-il pas mes sermens, ma tendresse?
Qui l'eût dit ! voilà donc cet horrible secret ,
Ce secret qu'avec art sa froideur me cachait !
Ainsi , pour enhardir sa flamme couronnée ,
J'ai passé tant de fois , épouse abandonnée ,
Et le jour dans le deuil et la nuit dans les pleurs !
Perfide! de quel œil as-tu vu mes douleurs ?
Est-ce là cet amour que ta voix attendrie
Me jura si souvent, quand ton ame ravie,
Dans les liens sacrés qui te furent si chers,
Auprès de ton amie oubliait l'univers,
Et dans l'effusion de l'ardeur la plus tendre,
D'un doux égarement ne pouvait se défendre ?
O jours, ô jours heureux, disparus pour jamais !
Ne me laisserez-vous que de sombres regrets?
Et devais-je donc voir, par une main chérie,
Ma crédule jeunesse indignement flétrie ?
Est-ce là le pouvoir de ces attraits vantés
Qui naguère brillaient à ses yeux enchantés ?
Sont-ils évanouis ? ou son amour parjure
N'était-il qu'une lâche et profonde imposture ?
Cruel ! si j'ai perdu mes charmes , ma fraîcheur ,
De ma beauté c'est toi qui desséchas la fleur.

Qui m'abreuva de fiel? expirante victime,
Qui me précipita dans cet affreux abîme ?
C'est toi, toi qui reçus tant de marques d'amour!
Tu me réservais donc cet infâme retour!
Dis, barbare! ce cœur que le tien sacrifie,
Ne t'adorait-il pas, lorsque ta jalousie
Épiait mes regards, s'offensait d'un coup-d'œil,
Et changeait mon asile en un séjour de deuil ?
Va, porte tes sermens, prodigue ta tendresse
A cet indigne objet qu'encense ton ivresse ;
Que ses appas vainqueurs l'emportent sur les miens;
Accomplis ton forfait, brise tous nos liens ;
Et, pour comble d'horreurs, immole à ma rivale
Ton épouse et les fruits d'une union fatale!
Mais tremble, malheureux : mon amour outragé
Demande une victime et veut être vengé.
Sous le poids des tourmens ta Délina succombe ;
Mais j'emporte avec moi ton repos dans la tombe,
Et près de terminer mon déplorable sort ,
J'enfonce dans ton sein le poignard du remord. »

Elle dit ; et des pleurs qui baignent son visage,
Son orgueil veut en vain arrêter le passage ;
Hélas ! leurs flots amers retombent sur son cœur !

L'aspect de ses enfans irrite son malheur.
Elle embrasse l'aîné qui, remarquant ses larmes,
Cherche par un baiser à calmer ses alarmes;
Prend l'autre dans ses bras, et, sur son sein ému,
Le presse en détournant son regard éperdu.
« O mes enfans! espoir et plaisir de ma vie!
Gages infortunés d'une flamme trahie,
Pourquoi mon flanc maudit vous donna-t-il le jour?
Mes enfans! chers objets de mon plus tendre amour,
Il n'est donc que trop vrai, vous n'avez plus de père,
Et les chagrins bientôt vont tuer votre mère!
Ah! pour vous, pour vous seuls le trépas m'est affreux.
Quel serait après moi votre sort douloureux?
Le malheur vous attend au matin de votre âge:
Délaissés comme moi, voilà votre partage!
Mes traits que vous portez, de vos persécuteurs,
Redoubleraient encor les cruelles fureurs.
Et je vous laisserais, orphelins sans défense,
Exposés à la haine, en butte à la vengeance!
Et celui dont les soins devaient vous secourir,
Lui-même ouvrant l'abîme où vous allez gémir,
Dépouillé de tendresse, infidèle, parjure,
Étoufferait pour vous le cri de la nature!
Ma mort à tant de maux pourrait vous exposer!

Non, non ; qui sait mourir sait aussi tout oser.
J'abhorre la lumière ; et mon bras, las d'attendre,
Ne demande que meurtre et que sang à répandre. »

Son corps brûle ; la flamme étincelle en ses yeux ;
Son sang roule agité comme un fleuve orageux ;
Son cœur bat ; elle tremble ; une sombre tempête
S'élève dans son sein et gronde dans sa tête.
Quoi ! c'est là cette épouse, exemple de douceur,
Qui vit sans murmurer s'éclipser son bonheur !
Ah ! c'est avec le temps qu'on apprend à se plaindre,
A s'irriter des maux, à ne plus se contraindre ;
Et quand l'esprit aigri ne craint plus les débats,
La vengeance à nos yeux étale ses appâts,
Nous verse son poison, nous pousse, nous entraîne,
Vers l'objet abhorré sans cesse nous ramène,
Brave tout, ose tout, et, d'une main de fer,
Fait peser sur nos cœurs les tourmens de l'enfer !

Elle marche, livrée à d'affreuses tortures.
D'un poignard qui pendait à de vieilles armures,
Elle arme sa fureur, et cache, dans son sein,
L'acier qui doit servir son barbare dessein.
Elle part, fuit le toit témoin de son veuvage.

Emporte ses enfans, et, déguisant sa rage,
Vole aux lieux où l'amour, de ses songes trompeurs,
Au couple qu'elle hait prodigue les douceurs.
Elle arrive; et, d'un pas que la vengeance guide,
Se rend sous ces lambris où son époux perfide,
Épris de sa rivale, ivre de ses appas,
Pour la première fois la pressa dans ses bras.
Tranquille, et sans prévoir sa triste destinée,
Évélina reçoit l'épouse infortunée,
Qui respirait à peine, et jetait, au hasard,
Sur ces murs détestés un farouche regard.
Délina s'en approche et rompant le silence :
» Je viens vous confier un secret d'importance,
Lui dit-elle; éloignez ces indiscrets témoins. »
Évélina fait signe, et ses funestes soins
De la fatale chambre interdisent l'entrée.
» Bien! reprend Délina, d'une voix altérée;
Rien ne peut nous trahir : nous sommes dans ce lieu
Comme au fond d'un tombeau: seules! voilà mon vœu!
Évélina! Pourquoi votre vue étonnée
De mon front tout-à-coup s'est-elle détournée?
Connaissez-vous mes traits, ou ceux de ces enfans
Dont l'amour d'une mère a compté les instans?...
Mon nom est Délina; c'est assez t'en apprendre;

Car tu rougis !.. Les pleurs que tu me vois répandre,
Ne te reprochent pas ton crime et mon malheur ;
Mais je viens arracher à ton infâme cœur ,
Le méprisable objet de ta flamme odieuse. »
A ces mots foudroyans , d'une main furieuse ,
Au sein de sa rivale elle plonge le fer.
Un lamentable cri soudain a frappé l'air ,
Et la pâle victime, abaissant sa paupière ,
Murmure un long soupir et tombe sur la pierre :
C'en est fait ; ses beaux yeux se ferment sans retour !
Était-ce là le sort qu'attendait tant d'amour?
Malheureuse ! quel prix , et quelle fin terrible
Te réservait , hélas ! ton ame trop sensible !
» Grâces au ciel ! » s'écrie , avec un rire affreux ,
Délina qui de sang repaît alors ses yeux ;
» De l'ingrat Lorenzo je redeviens l'épouse !
Qui peut le dérober à ma fureur jalouse ?
Je lui veux présenter cette sanglante main
Qui rompt les nœuds fatals d'un exécrable hymen.
Mais non ; je lui prépare un plus cruel supplice.
C'est l'arrêt du destin : il faut qu'il s'accomplisse !
Tu l'as voulu , barbare ! et je cède au plaisir
De te rendre les maux que tu m'as fait souffrir. »

Elle dit ; et, la rage égarant sa colère,
Saisit son jeune enfant, le jette sur la terre,
Le foule sous ses pieds, le déchire en lambeaux,
Et de son corps meurtri fait craqueter les os.
Il meurt!.. A ses genoux l'autre verse des larmes.
O fureur inouie! insensible à ses charmes,
Et le traînant déjà dans le sang répandu,
Elle allait l'étrangler, quand, au bruit accouru,
Un valet effrayé monte, s'ouvre un passage,
Et recule d'horreur à l'aspect du carnage.
Une femme, un enfant, massacrés tous les deux!
Un autre dans le sang traîné par les cheveux!
Il s'élance vers elle, et veut, à sa furie,
Arracher cet enfant qui va perdre la vie.....
Vains secours! la victime avait subi son sort!
Tant de sang assouvit son féroce transport.
Par les cris appelé, Lorenzo, hors d'haleine,
Arrive palpitant..... A cette affreuse scène,
Comme atteint de la foudre, et frappé jusqu'au cœur,
Il veut parler, sa voix expire de terreur.
Sur son livide front ses cheveux se hérissent;
Ses bras sont étendus, ses membres se roidissent;
Ses dents font retentir de hideux grincemens;
Comme l'arbre agité par le souffle des vents,

Son corps tremble ; il succombe, et la nuit éternelle
A voilé pour jamais sa mourante prunelle !

Eh bien ! es-tu contente, et tes sanglans regards
Ont-ils bien contemplé ces cadavres épars ?
Dis, ces affreux tableaux où ta rage respire,
Ont-ils rassasié ton effréné délire ?
Cruelle ! va chercher le prix de tes fureurs.
Elle fuit, l'œil farouche, à travers ces horreurs ;
Du plus haut des degrés s'élance échevelée,
Va tomber sur le marbre à demi mutilée,
Et ses pâles débris restent sans mouvement :
De cet horrible drame horrible dénoûment !

LE CHANT DU VIEILLARD.

Le doux Printemps est de retour :
De sa verte prison la rose se dégage ;
Timide, elle sourit aux caresses du jour,
Et déjà se colore à travers le feuillage.
Les prés émaillés d'or, de perle et de saphir,
Déroulent aux regards leurs tapis de verdure :
D'un long sommeil de mort, les accens du plaisir
Partout réveillent la nature !

Mais toi, mon cœur, triste et glacé,
De l'inflexible temps tu souffres les outrages ;
Pour toi plus de beau jour ! ton printemps est passé,
Comme un rapide éclair au milieu des orages.
L'Été vint m'embraser de ses feux dévorans,

Et bientôt, sur mes pas, le languissant Automne,
Paré de quelques fruits respectés par les vents,
Effeuilla sa pâle couronne.

Déjà ma défaillante main
Laisse échapper l'appui qui soutient ma faiblesse;
Je penche vers la tombe; et peut-être demain
Il me faudra céder à la mort qui me presse.
Nul folâtre Zéphyr, dans son vol embaumé,
Ne vient plus m'apporter un parfum qui ranime:
Des scènes du printemps mon œil n'est plus charmé:
La mort appelle sa victime!

Vainement sur un lit de fleurs,
J'ai voulu reposer ma débile vieillesse :
La nature a perdu ses attraits enchanteurs;
Son aspect ne vient plus me remplir d'allégresse.
Quel soleil aujourd'hui me rendrait mon printemps?
Mon sang ne coule plus; de craquemens funèbres,
Tout mon corps retentit; et mes pas chancelans
Se traînent parmi les ténèbres.

Du front serein de la beauté,
Que la brise du soir fasse flotter les tresses ;
Tout est fini pour moi ; mon cœur sans volupté,
Ne porte plus envie à ces tendres caresses.
Nulle voix, nul coup-d'œil n'agitent plus mes sens ;
Les ressorts sont usés ; leur marche est assoupie ;
Et, dans mon sein flétri, de momens en momens,
S'éteint la flamme de la vie !

L'ESPÉRANCE.

Pourquoi veux-tu fuir l'Espérance,
Toi, qui gémis dans la douleur?
Est-ce elle, où ta folle imprudence
Qui détruisit, à leur naissance,
Les vains rêves de ton bonheur?

Toujours poursuivant tes chimères,
Tu formas de stériles vœux,
Et des images mensongères,
Comme des ombres passagères,
Ont fasciné tes faibles yeux.

Dans ton impatiente ivresse,
N'as-tu pas sondé l'avenir?
Séduit par une enchanteresse,
Ne t'es-tu pas créé sans cesse
Des jours filés par le plaisir?

Sur la coupe, de fleurs ornée,
Où ton orgueil but à longs traits,
Tu crus lire ta destinée;
Mais la liqueur empoisonnée
Ne te laissa que des regrets.

Et quand la volupté t'abuse,
Quand le dépit sèche ton cœur,
Insensé, qu'une erreur amuse,
Dis, qui faut-il que l'on accuse
De nourrir ta fatale erreur ?

Hélas! dans sa fièvre brûlante,
Combien un cœur novice encor,
Que le feu des désirs tourmente,
Peut aisément suivre la pente
Où l'entraîne un perfide essor!

Ici-bas, quand leur barque vole
Élancée au gré du hasard,
La plupart, nochers sans boussole,
Ne cherchent point l'astre du pôle :
Il est trop haut pour leur regard.

Vois-tu, sur l'océan du monde,
Vois-tu ces feux irrésolus,
Qui naissent et meurent sur l'onde,
Et, dans la nuit la plus profonde,
Plongent les matelots perdus?

A peine une clarté trompeuse
Brille-t-elle dans le lointain,
Qu'au sein de la vague orageuse,
Livrant ta fortune douteuse,
Ta voile a disparu soudain !

Non, telle n'est pas l'Espérance :
Sa douce et paisible lueur,
Faible peut-être en apparence,
Aux regards de la confiance,
N'offre point un éclat menteur.

Ainsi, malgré le sombre orage,
Malgré les gouffres entr'ouverts,
Toi que sa lumière encourage,
Vogue, l'œil tourné vers la plage,
Et brave le courroux des mers.

Il se peut que, dans la tempête,
Ton faible esquif soit fracassé,
Qu'importe? que rien ne t'arrête :
Des feux qui grondent sur ta tête,
Ton flambeau n'est point éclipsé.

Mais si ton bras trop téméraire
Est la cause de tes malheurs;
Dédaignant une plainte amère,
Attends un destin moins contraire,
Et ne cache point tes erreurs.

Crois-tu qu'une fleur périssable
Ne doive jamais se flétrir ?
Cette onde qui fuit sur le sable,
Crois-tu sa source inépuisable,
Quand un vase peut la tarir ?

Pourquoi, d'une vaine fumée,
Vouloir toujours flatter tes sens ?
Une solide renommée,
Par les vertus légitimée ;
Méprise un inutile encens.

Pourquoi de frivoles richesses,
Attendre des plaisirs sans fin ?
Faux espoir ! stupides faiblesses !
Ce vil trésor que tu caresses
Est en butte aux coups du destin.

Pourquoi, dans un penchant volage,
Rêver les voluptés du ciel ?
En secret quand l'amour t'engage
A savourer un doux breuvage,
La haine y vient mêler son fiel.

Illusions, bonheur, folie,
Tout fuit, tout passe avec le temps :
Plus fragile encor que la vie,
Le plaisir naît, brille, varie,
Et nous échappe à tous momens.

Mais toujours ferme, l'Espérance,
Indifférente aux jeux du sort,
De sa consolante influence,
Vient embellir notre existence,
Et nous conduire vers le port.

D'un rêve d'amour doux symbole,
Elle est pour nous un don des cieux :
Ah! celui que sa voix console,
Peut s'endormir sur sa parole;
Elle ne fait que des heureux.

GUILLAUME TELL.

Dans les fers d'un tyran Tell écumait de rage ;
Mais son cœur indompté battait pour son pays.
» O Dieu ! s'écriait-il ; finis mon esclavage.
La mort ! et mes vœux sont remplis.

» Non, je ne veux pour moi ni secours ni vengeance;
Mais veille sur mon fils , gage de ta bonté.
Qu'il vive ! et qu'après moi son bras et sa vaillance
Rappelle ici la liberté ! »

Le farouche Gesler affectant un sourire :
» Téméraire ! est-ce là le destin de ton fils ?
Des superbes exploits qu'enfante ton délire ,
Tu pourrais recevoir le prix, »

Il fait signe ; et l'enfant, méconnaissant la crainte,
D'un air calme et joyeux, apparaît devant lui.
Tell frémit; sur ses traits l'épouvante est empreinte;
» O ciel, dit-il, sois son appui ! »

Quel langage expressif vaut le coup-d'œil d'un père?
Son geste suppliant, son regard attendri,
Semblent dire au tyran : désarme ta colère ;
Grâce, pour un enfant chéri !

– » Non, non, répond Gesler; je dois punir un traître.
Vos supplices sont prêts. » A ces terribles mots,
Tell à peine respire ; et le courroux du maître
Ébranle un instant le héros.

Il sent couler ses pleurs, il frissonne, il s'écrie :
» Que mon enfant soit libre! et moi, né pour souffrir,
A jamais exilé du sein de ma patrie,
Sur d'autres bords j'irai mourir. »

— » Le trépas de ton fils paîra ta perfidie ;
Ou, toi, si renommé pour décocher un trait,
Par ton art aujourd'hui conserve-lui la vie,
Et je révoque mon arrêt.

A deux fois vingt-cinq pas que ton enfant se place;
Que le fruit du pommier sur sa tête soit mis :
Si ta flèche l'abat, à tous deux je fais grâce ;
Manque-le, tu n'as plus de fils!

Tu trembles! penses-tu que ton prince t'abuse?
Guerrier, c'est à ce prix que tu me fléchiras.
Un cœur faible et craintif peut employer la ruse ;
Mais la force ne trompe pas.

Qu'on détache ses fers. » Rayonnant d'allégresse,
Le fils a vu son père et vole sur son cœur.
Tell s'émeut ; il répand des larmes de tendresse,
Faibles marques de sa douleur!

« Je ne m'en défends pas : tout mon courage expire.
Le trait fatal échappe à ma tremblante main.
Si sur toi le malheur eut jamais quelque empire,
Songe à cet arrêt inhumain !.....

Mais quel rayon d'espoir à mes yeux brille encore?
J'y consens. Toutefois, pour cet exploit nouveau,
Je te demande un jour ;... car d'un fils que j'adore,
Je pourrais être le bourreau. »

-- » Pas une heure ! répond le despote insensible,
Dont le farouche orgueil n'apprit point à fléchir.
Voilà donc ce héros, ce guerrier si terrible
Que rien ne pouvait amollir ! »

Tell enfin se décide ; et, l'ame plus tranquille,
Il embrasse son fils en implorant les cieux,
S'éloigne, sur le but fixe un œil immobile,
Et retient des pleurs douloureux.

L'enfant sourit : certain de l'amour de son père,
Il attend sans effroi. Tous les cœurs sont émus.
Un léger tremblement, un mouvement contraire,
Et cet aimable enfant n'est plus !

Tell a courbé son arme, et la corde est tendue.
L'arc s'ébranle.... le trait s'envole triomphant,
Et par le fer aigu la pomme est abattue :
Le père a sauvé son enfant !

O nature ! ô transports ! ô digne récompense !
Tell reçoit sur son cœur l'objet de tous ses vœux.
L'Arbitre qui protége et sauve l'innocence,
Guida ce coup audacieux.

» Sois libre ! c'est le prix de ton obéissance,
Dit Gesler, qui de Tell s'est alors approché.
Mais j'attends un aveu qu'exige ma clémence :
Pourquoi ce second trait caché ? »

— » J'ai vaincu, sous tes yeux, la fortune ennemie ;
Mais apprend de ce trait quel dut être l'emploi :
Si ma main à mon fils eût arraché la vie,
Ce trait, je le gardais pour toi ! » *

---

* Ces deux dernières strophes ne sont pas dans l'original.

UN BAISER.

» Un seul baiser, belle Corinne,
Calmerait de mon cœur les soupirs douloureux;
Un seul baiser, fille divine!
Voilà tout mon espoir, ma prière, mes vœux;
Ah! dans l'ardeur qui me domine,
Un seul baiser, je suis heureux!

Ton œil si caressant, si tendre
A vu dans mes regards la flamme du désir;
Tu m'as vu palpitant des frissons du plaisir,
Et d'un feu renaissant tu n'as pu me défendre.
Non, non! tu n'as point apaisé
Cette chaleur qui me consume,
Et, dans mon sein plus embrasé,
Une ardente fièvre s'allume.
Corinne, un seul baiser de toi
Verserait sur mes maux un précieux dictame.

O ma Corinne ! laisse-moi
Sur ta bouche aspirer ton ame
Et goûter le nectar des Dieux.
Un seul baiser de toi : c'est tout ce que je veux. »

Ainsi j'expirais dans l'attente;
Mon regard suppliant se fixait sur le tien ;
Je t'approchai : ton cœur battait contre le mien ;
Ma bouche avide errait sur ta bouche tremblante ;
Mon sang roulait précipité.....
Ton baiser redoubla mes transports, ma tendresse,
Et, dans ma turbulente ivresse,
Je bus des flots de volupté !

Plus brûlant et plus agité,
J'ai reçu ces baisers que je savoure encore,
Et d'un mal plus cruel je me sens tourmenté :
Arrache de mon cœur le trait ensanglanté,
Éteins le feu qui me dévore !

MINA.

Quelle est cette vierge plaintive
Qui, sur cette orageuse rive,
Languit sous le poids des douleurs ?
Dans ses yeux se peint la souffrance ;
Mais la fugitive espérance
Brille encore à travers ses pleurs.

C'est toi, Mina ! chaque soirée
Te voit, sous son ombre azurée,
Chercher un amant qui n'est plus :
Vain espoir ! l'insensible abîme
Ne te rendra pas sa victime,
Et tes regrets sont superflus.

Pourquoi flétrir tes yeux de larmes ?
Pourquoi confier tes alarmes

Aux flots, auteurs de son trépas?
Laisse en paix ses malheureux restes :
Crois-tu que ces vagues funestes
Le ramèneront dans tes bras?

Vois-tu pas, fille infortunée,
Comme cette mer mutinée
Se joue, hélas! de tes tourmens?
Cet objet que ta faible vue
Découvre au loin dans l'étendue,
C'est l'écume de ses brisans.

» Dieu! c'est lui! le voilà, dit-elle.
Dieu! finis ma douleur mortelle! »
Tremblante, elle prie à genoux;
Mais le perfide météore
Court sur la vague qu'il colore
Et s'éteint dans l'onde en courroux.

Elle, dans sa tristesse amère,
D'un air sombre fixe la terre;
Déjà la mort est dans son cœur.
L'œil sec, le front pâle et tranquille,
Elle est là, muette, immobile,
Comme l'image du malheur.

En vain de brillantes étoiles
La nuit a parsemé ses voiles ;
En vain Phébé lance ses feux :
On dirait que, de maux lassée,
Sa vague et lugubre pensée
A repris son vol vers les cieux.

Mina ! douce et tendre affligée,
Ne reste pas ainsi plongée
Dans un abîme de douleur.
Lève-toi ! le ciel devient sombre ;
Lève-toi ! n'attends pas que l'ombre
Redouble sa noire épaisseur.

Mina ! déjà l'orage gronde.
Entends comme la mer profonde
Soulève ses flots agités !
Ne tarde plus : l'éclair rapide,
Signal de la foudre homicide,
Luit et serpente à tes côtés.

Elle écoute. La foudre roule,
Et, sur la dune qui s'écroule,
Éclate et tombe dans les flots.
Elle se lève. L'épouvante

A glacé son ame tremblante ;
Un long cri sort du sein des eaux.

Éperdue, elle croit entendre
La voix d'un amant cher et tendre,
A travers le souffle des vents.
Elle s'élance, et dans l'abîme
Dont son amant fut la victime,
Roule au gré des flots écumans !

LE DÉSESPOIR.

Des élémens rivaux l'épouvantable guerre
S'allie au bruit roulant des éclats du tonnerre ;
La Nature succombe en un mortel effroi.
L'ouragan des rochers brise les noires cimes,
Et pousse leurs débris dans de profonds abîmes :
Oh! combien ces horreurs ont de charmes pour moi!

Sur ces monts escarpés, sur ces scènes affreuses,
La nuit va déployant ses ailes ténébreuses :
Partout plane de Dieu l'ange exterminateur.
Mais ces chocs, ces combats, ces ravages terribles
Sont encor moins fatals, sont encor moins horribles
Que l'orage brûlant qui gronde dans mon cœur.

A mes tristes regards, comme d'immenses voiles,
Ces nuages flottans ont caché les étoiles,

Et sur l'astre des nuits étendu leur noirceur.
De momens en momens, un éclair homicide
Fait serpenter dans l'ombre une clarté livide;
Sur le flanc des rochers roule un feu destructeur.

O supplice! ô destin! quelles sombres ténébres
Ont couvert ma raison de leurs crêpes funèbres,
Égaré mon esprit et fasciné mes yeux!
Le malheur, comme un feu qui consume la vie,
Épuise lentement ma force anéantie:
Il m'a ravi l'espoir, soutien des malheureux!

A pas précipités, ne vois-je pas la Crainte
Baisser son pâle front où la mort est empreinte,
Et jeter autour d'elle un inquiet regard?
Sinistre et gémissant, au bruit de la tempête,
Le nocturne hibou voltige sur ma tête,
Et dans l'épaisse nuit plonge son œil hagard.

Que le tonnerre gronde, éclate; que la foudre
Disperse les rochers en tourbillons de poudre;
Que le globe vieilli s'ébranle à tant d'assauts;
Non, ce n'est point encor ce désordre, ce trouble
Que rien ne peut calmer, que chaque instant redouble
Dans un cœur écrasé sous le poids de ses maux!

Quand la Nature meurt, quand le bruyant orage,
Par la destruction signale son passage,
Quand partout le malheur semble marcher en roi,
Un barbare plaisir apaise mon murmure,
Et je me dis, content des peines que j'endure :
Oui ! tout ce qui respire est souffrant comme moi !

Raison, fatal présent, torture de la vie,
Combien de l'insensé le sort me fait envie !
Il n'a jamais connu l'inflexible malheur ;
Jamais le fier orgueil, blessé de ses alarmes,
Tarissant malgré lui la source de ses larmes,
N'essaya d'étouffer le cri de sa douleur.

O toi, toi qui détruis les sentimens de l'ame,
De mon sein déchiré viens éteindre la flamme ;
Ote-moi ma raison ; viens ! viens me délivrer
De ce feu qui nourrit ma brûlante pensée ;
Sur mon front embrasé pose ta main glacée ;
Arrache-moi des fers qui me font expirer.

Frappé de mes regards, que tout mortel pâlisse ;
A mes rauques accens qu'il recule et frémisse ;
Dans mes sens égarés verse ton philtre amer.
Accomplis mon destin ; que mes larmes taries

Cessent de dévorer mes paupières flétries :
Viens donc ! franchis pour moi les portes de l'enfer!

Je t'attends : qu'une fièvre ardente, inextinguible,
S'allume pour jamais dans mon ame insensible ;
Donne à mon faible bras la force d'un géant.
Si mes traits du bonheur ont gardé quelque trace,
Que ta sanglante main incessamment l'efface,
Et découvre à mes yeux les gouffres du néant.

Que mes cheveux épars, au gré de la tempête,
Comme d'affreux serpens se dressent sur ma tête ;
Débarrasse mon sein de ces lourds vêtemens :
Nouvel hôte des bois, sans abri, sans pâture,
Aux ardeurs des étés, aux traits de la froidure,
J'offrirai, sans douleur, mes membres expirans.

Oui! là, de ces rochers je gravirai les cimes;
Avec d'horribles cris, sur le bord des abîmes,
J'imposerai silence à la voix des autans.
Environné de feux prêts à saisir leur proie,
Semblable à l'insensé qui savoure la joie,
Je braverai, sans crainte, et la foudre et les vents.

Que la pâle Misère et la Mort dévorante

Assurent, à leur gré, leur victoire éclatante;
Que tout tombe et s'abîme à mes yeux endurcis!
Viens donc, fille d'enfer, inexorable Rage;
Ta victime t'attend: — frappe, détruis, ravage;
Viens donc! entoure-moi d'effroyables débris.

URSIN ET VALENTIN.

CONTE.

Au retour du printemps, quand les filles de Flore,
Au souffle des Zéphyrs vont s'empresser d'éclore,
On célèbre à l'envi le jour de Valentin.
L'aube à peine entr'ouvrait les portes du matin,
Et le prince des Francs, sorti des murs de Renne,
Sur un ardent coursier foulait au loin la plaine.
Aux plaisirs de Diane, escorté de sa cour,
Il veut avec éclat consacrer ce beau jour.
Bientôt, dans la forêt, un cri part, l'airain sonne:
Son cortége royal le suit et l'environne;
Et tandis qu'au travers des taillis ténébreux,
Ils guident, à grand bruit, leur vol impétueux,
Un enfant, qui paraît à sa première aurore,
S'offre sur le gazon qu'un doux rayon colore.
La pourpre enveloppait ses membres délicats.

Les chasseurs étonnés, précipitant leurs pas,
Interrogent des bois l'épaisseur solitaire :
Ils appellent en vain, ils cherchent... point de mère!
De l'enfant qui sourit le Roi s'est approché :
» Tendre orphelin, dit-il, que mon cœur est touché!
Sans doute un noble flanc t'a donné la naissance.
Oui, le ciel sous ma garde a mis ton innocence.
Aimable enfant, peut-être es-tu le fils d'un roi :
Eh bien! que mon palais s'ouvre à l'instant pour toi;
En l'honneur de ce jour, dans l'antique chapelle,
Du nom de Valentin je veux que l'on t'appelle.
Allez; empressez-vous; que par les plus doux soins,
Une mère étrangère apaise ses besoins;
Que l'on n'épargne rien, et qu'en prince on le traite.»
Déjà le jeune enfant joue au sein qui l'allaite ;
Et, sous les yeux du Roi, par les plus tendres soins,
Une mère étrangère a prévu ses besoins.

De la cour adoré, sous un heureux présage,
Valentin grandissait et devançait son âge.
Son regard était vif, son port majestueux;
La franchise éclatait dans ses traits gracieux.
Son air était affable, et la plus noble flamme,
De vertus et d'honneur alimentait son ame.

Plein de fierté, mais doux, courageux, mais prudent,
Il réglait à son gré les vœux d'un cœur ardent,
Et son naissant amour pour les jeux de Bellone,
Promettait à son Prince un ferme appui du trône.
Il sortait de l'enfance ; et, d'un duvet léger,
Son menton commençait à peine à s'ombrager,
Que déjà Valentin, respirant la victoire,
Du nom de chevalier veut mériter la gloire.
» O Prince ! une faveur, dit-il ! une faveur !
Que le premier danger signale ma valeur. »
— » Tu combles mes désirs, dit Pépin, avec joie,
Et qu'au premier danger ta valeur se déploie. »

Quelques jours avaient fui, lorsque trois pèlerins,
Élevant vers le ciel leurs suppliantes mains,
Entrent dans le palais. Encor pleins d'épouvante,
Ils guident vers le Roi leur démarche tremblante :
» Bon Prince, disent-ils, ayez pitié de nous ! »
Et tous trois de Pépin embrassaient les genoux.
» Ah! voyez ces lambeaux qui nous couvrent à peine!
Nous sortons, demi-morts, de la forêt prochaine.
Dans ces bois, se cachant à la clarté des cieux,
Vit, au milieu des ours, un sauvage hideux.
Le repaire d'un ours est sa demeure horrible ;

Sa taille est gigantesque et sa force invincible ;
Il chasse avec les ours et s'abreuve de sang.
Sa poitrine est velue, et son énorme flanc
Résiste aux coups du fer. Malgré notre courage,
Un de nous est tombé victime de sa rage ;
Et nous, si de la mort nous sommes préservés,
De ce péril certain un Dieu nous a sauvés ! »
A ces mots, Valentin que ce récit enflamme,
Se lève, et, souriant au danger qu'il réclame,
Se dispose au combat. » Va, mon fils, dit Pépin ;
Accomplis, j'y consens, ton glorieux dessein. »

Un blanc coursier frémit sous le mors qui le guide.
Tout fier de son armure, et, d'un vol intrépide,
Aussi prompt que les vents, Valentin disparaît
Et plonge ses regards au sein de la forêt.
Le sauvage, rongeant les restes de sa proie,
Rassasiait de chairs son homicide joie.
Le sang de ses deux yeux bordait l'affreux contour ;
Ses ongles ressemblaient aux serres du voutour.
A l'aspect du héros, il roule un œil farouche ;
Un long mugissement est sorti de sa bouche.
Le tronc noueux d'un chêne arme son bras nerveux.
Tel, pressé par la faim, un tigre audacieux

Attaque un voyageur et prélude au carnage ;
Ainsi sur Valentin vient fondre le sauvage.
Il brandit sa massue et frappe le guerrier
Qui repousse le choc de son tranchant acier.
Le sauvage fléchit sous le fer qui l'accable.
Un second coup l'abat et l'étend sur le sable ;
Mais l'homme des forêts, d'un bond impétueux,
Se relève, roidit ses muscles vigoureux,
Ressaisit sa massue, et, bouillant de colère,
Assiége de nouveau son terrible adversaire.
Il s'élance, il s'approche, il tourne sans repos.
Valentin, avec art, évite ces assauts.
La massue, en tombant, a touché son armure :
L'air en a retenti, la forêt en murmure.
La lance du héros se rompt, vole en éclats.
A pied, et disputant le terrain pas à pas,
Le hardi chevalier le presse, le harcèle ;
Sous ses coups redoublés son épée étincelle.
Son ennemi s'irrite ; et, prompt comme l'éclair,
Tout près d'être frappé, se jette sur le fer ;
Trois fois il se saisit de la lame acérée,
Et trois fois elle échappe à sa main déchirée.
L'écho des bois répond à ses cris furieux.
Un déluge d'éclairs s'échappe de ses yeux.

Comme l'arc, dont le trait est lancé dans l'espace,
Tout son corps est tremblant et de rage et d'audace.
Par un saut imprévu revenant sur ses pas,
Il surprend Valentin, le serre dans ses bras,
Et tel qu'un lourd rocher de tout son poids l'entraîne:
Ils tombent tous les deux sur la sanglante arène.
Valentin s'en détache, et, redoublant d'efforts,
Recommence l'attaque. Ils luttent corps à corps.
Mais Valentin triomphe ; et son bras téméraire,
Au compagnon des ours fait mordre la poussière,
Enchaîne par vingt nœuds le sauvage écumant;
Derrière son coursier l'attache fortement,
Et l'entraîne au palais. Parmi la foule immense,
Valentin vers le Roi modestement s'avance,
S'agenouille, et pour prix d'un courage indompté;
Lui présente un butin chèrement acheté.

Pépin, avec amour, l'embrasse et le relève.
Il prend sa chaîne d'or, en pare son élève,
Et lui donne un emblême où le burin adroit
Se plut à retracer cet immortel exploit :
» O mon fils ! si j'en crois le transport que j'éprouve,
Tu m'appartiens, dit-il ; ton courage le prouve. »

Par le sang qu'il perdait le vaincu s'affaiblit,
Et, dégagé de fers, lentement s'assoupit.
Son courroux se calma; ses fureurs s'apaisèrent,
Et, dignes l'un de l'autre, enfin ils s'embrassèrent.
Le séjour du sauvage au milieu des forêts,
Lui fit donner un nom qui doit vivre à jamais.

Depuis lors, illustré par d'éclatans faits d'armes,
Valentin savourait un destin plein de charmes.
Son casque, surmonté d'un cerf majestueux,
Jamais des ennemis n'avait frappé les yeux,
Sans jeter dans leurs rangs l'alarme et l'épouvante.
Son nom, que précédait une gloire éclatante,
Était l'appui du faible et l'effroi des méchans.
La tendresse du Prince et ses soins si touchans,
Le respect de sa cour, les pompes triomphales
Que prodiguaient pour lui les largesses royales,
Tout ce qui d'un héros peut flatter le grand cœur,
Comblait le chevalier de joie et de bonheur.
Mais combien près des grands le souffle de l'envie
Aisément d'un guerrier empoisonne la vie !

Une brillante fête où s'assemblait la cour,
Avait peuplé du Roi le magique séjour;

Tout resplendissait d'or. La piquante saillie,
Aux mets les plus exquis se trouvait réunie.
Parmi les chevaliers la gaîté circulait,
Et la joyeuse coupe à longs traits se vidait.
Échauffé par le vin, rongé de jalousie,
L'un d'entre eux, employant la mordante ironie,
Avec un ris moqueur, reproche à Valentin
Sa douteuse naissance et son premier destin.
Cet affront du héros a blessé l'ame altière.
Il jure par l'honneur, par le jour qui l'éclaire,
De n'avoir de repos jusqu'au moment heureux
Où ses parens enfin s'offriront à ses vœux.
Il quitte donc la cour; et, fort de son courage,
Plein d'un avide espoir, commence son voyage.
Il marche : aux premiers feux de l'astre du matin,
Chaque jour, au hasard, il poursuit son chemin,
N'emportant avec lui que sa lance terrible,
Son bouclier, son casque et son glaive invincible.
Il presse son coursier tout fier de son fardeau.
La pourpre, qui jadis entoura son berceau,
Se découvrait encor sous sa brillante armure.
Ainsi ce chevalier errait à l'aventure.

Par sa tendre amitié, depuis long-temps Ursin

Avait su s'attacher le cœur de Valentin.
Fidèles compagnons, dans leurs courses lointaines,
Ils vont, se consolant tour-à-tour de leurs peines,
Braver tantôt du jour les rayons dévorans,
Tantôt d'un ciel obscur les orageux torrens.
Déjà vingt fois le dieu qui lance la lumière,
Avait fourni pour eux sa brûlante carrière ;
Déjà vingt fois la nuit, d'un crêpe ténébreux,
Avait enveloppé leurs pas infructueux :
A la fin, un château, d'un aspect magnifique,
A leurs regards charmés dessine son portique.
Un lac vaste et profond, bordé de murs épais,
De ses dormantes eaux entoure ce palais.
Son dôme étincelant domine la contrée ;
Un large pont d'airain en protége l'entrée,
Et par un carillon artistement placé,
Soudain trahit au loin le pied qui l'a pressé.
A peine nos héros ont touché ses solives,
Que des sons éclatans frappent l'écho des rives.
Sur leurs gonds ont roulé les portes du château ;
Un énorme géant apparaît sous l'arceau :
C'est Difurch, monstre informe, atroce, sanguinaire
Qui fit de ce séjour son horrible repaire ;
Difurch, de la contrée affreux dévastateur,

Répandant sur ses pas la mort et la terreur.
» Téméraire ! dit-il, d'une voix formidable ;
Rendez-vous à l'instant, où ce bras redoutable,
De vos corps déchirés dispersant les lambeaux,
Va livrer vos débris en pâture aux corbeaux.
Que cherchez-vous ici ? » — « Je ris de ta menace,
Répond le chevalier, en redoublant d'audace ;
Je viens ravir ta proie à tes lâches fureurs.
Présomptueux ! tu vas expier tes horreurs. »
Il pousse son coursier, fond sur lui ; mais sa lance
Va se rompre en éclats sur sa poitrine immense.
Le robuste géant, immobile et debout,
Reçoit, sans s'ébranler, l'épouvantable coup.
Cependant son sang coule ; et le mal qu'il endure
Commence à l'avertir de sa large blessure.
Le monstre furieux s'avance en rugissant,
Décrit de sa massue un cercle menaçant,
Vise le chevalier et va briser la pierre.
Valentin, à son tour, fond sur son adversaire,
De son glaive tranchant bat les airs ébranlés,
Et frappe sur le Celte à coups plus redoublés
Que l'ardent bûcheron sur le pin qui succombe ;
Difurch, de son côté, comme l'arbre qui tombe
Renverse le passant en troublant les échos,

Fait tomber sa massue, effleure le héros.
Un autre coup l'atteint; il pâlit, il chancèle;
De son crâne entr'ouvert le sang coule, ruisselle;
Sans force, il va rouler aux pieds de son rival.
Difurch laisse échapper un sourire infernal :
» C'en est fait, lui dit-il; c'est ton heure dernière! »
Il allait redoubler; mais, semblable au tonnerre,
Un coup, un coup terrible, ajusté par Ursin,
A sauvé du trépas les jours de Valentin.
C'était du bras d'Ursin que partait cet orage.
Sur le marbre sanglant Difurch tombe avec rage,
Et, de son sein meurtri, le râle de la mort,
Comme un long hurlement, s'exhale avec effort.
Ses yeux semblent sortir de leur profonde orbite;
Il pousse un cri funèbre et tout son corps palpite.
L'inexorable Ursin, dans le sang répandu,
Perce de mille coups le géant abattu,
Et, suspendant enfin sa vengeance assouvie,
Foule d'un pied vainqueur sa victime sans vie.

Il vole à son ami par ses soins relevé;
Son sang, à gros bouillons, inondait le pavé.
Il l'appelle : à sa voix Valentin se ranime.
Ils pénètrent tous deux dans cet antre du crime,

Parcourent de ses murs les vastes profondeurs.
Et marchent entourés de muettes horreurs :
Là des lambeaux de chairs, des entrailles fumantes,
Sur le sable mouvant encore palpitantes ;
Ici, des ossemens que le temps a blanchis,
Et des crânes brisés, effroyables débris !
Partout le sang, la mort et des armures vides,
Lugubres ornemens de ces lieux homicides !
Quels accens, tout-à-coup, ont glacé leurs esprits?
D'un gouffre caverneux ils entendent des cris.
Qui les a prononcés? quelle est cette victime?
Ils volent au degré qui conduit à l'abîme.
Ils descendent : les cris redoublent pas à pas.
Au fond d'un souterrain, noir cachot du trépas,
Succombe lentement une femme inconnue.
La noble majesté sur ses traits répandue,
Son maintien imposant, ses yeux noyés de pleurs,
Tout en elle attestait son rang et ses malheurs.
A sa maigreur livide, à son front triste et pâle,
On eût dit qu'échappée à la nuit infernale,
Avec de longs soupirs, dans ce séjour de deuil,
Une ombre lamentable entr'ouvrait son cercueil.
On arrache à ses fers la victime étonnée.
Valentin veut savoir de cette infortunée,

Quel est son nom, son rang, et quel bras furieux,
Vivante, la plongea dans ces funestes lieux.
— » Ah! dit-elle, en versant une larme brûlante;
Quel Dieu guide vos pas à ma voix gémissante?
Épouse sans époux et mère sans enfans,
Hélas! voilà mon sort : je meurs dans les tourmens.
Jeune homme, vous voulez en savoir davantage :
De conter tant de maux aurai-je le courage?
Pourrai-je retracer ces tableaux pleins d'horreur,
Qui font rougir mon front et révoltent mon cœur?
Mais je dois ces aveux à qui brise mes chaînes :
Peut-être mon récit soulagera mes peines. »

» Déjà depuis vingt ans, dans ce cachot cruel,
J'ai maudit mes bourreaux, le monde et l'Éternel.
Témoin d'un vil mensonge, et de crimes infâmes
Que jamais le soleil n'éclaira de ses flammes,
Je m'abreuvais de pleurs et j'appelais la mort;
Mais, espoir superflu! rien n'adoucit mon sort.
Que dis-je? je respire, et ma faible paupière,
Pour d'autres pleurs encor reverra la lumière!
Le malheur à jamais s'est fixé sur mes pas.
Sœur d'un prince adoré dans ses vastes États,
Au printemps de mes jours, vaine de sa couronne,

D'un monarque puissant je partageai le trône.
Un mutuel amour, lien doux et charmant,
Avait uni ma vie au sort de mon amant;
Mes vœux étaient comblés. Mais à peine une année
Eût achevé pour moi sa course fortunée,
Qu'un forfait inoui changea mon avenir.
Un ministre de Dieu, (trop affreux souvenir!)
Sous le voile menteur d'une vertu sévère,
Du plus vil des humains cachait l'ame adultère,
Et, d'un maître abusé, flatteur respectueux,
Avait gagné le cœur et fasciné les yeux.
Un saint jour, à ses pieds, le repentir sincère
Avait conduit mes pas; là, dans le sanctuaire,
Où, devant les autels, le remords à genoux
D'un Dieu toujours clément vient fléchir le courroux,
Nourrissant en secret sa coupable espérance,
Il osa tendre un piége à l'aveugle innocence.
Je repoussai ce monstre; et, tremblante d'effroi,
Je voulus qu'à jamais il s'éloignât de moi.
L'hypocrite aussitôt, dépouillant son audace,
M'implore, s'agenouille et réclame sa grâce.
Il rampe, il me supplie, en se frappant le sein,
De cacher à la cour son horrible dessein,
Et, dupe de ses pleurs, étouffant ma vengeance,

Je garde sur son crime un généreux silence.
Que je l'ai payé cher ce funeste pardon!
Pour prix de mes bienfaits, j'obtins cette prison.
Dans son ressentiment, sa noire hypocrisie
Au cœur de mon époux souffla la jalousie,
Et par d'affreux soupçons, reproduits chaque jour,
De celui que j'aimais sut m'arracher l'amour.
Un esclave, à prix d'or, caché dans ma retraite,
Seconda ses projets et sa haine secrète.
La nuit prêtait son voile à ses lâches noirceurs :
C'est là qu'il préparait ma honte et mes malheurs,
Là que, devant ma cour, par ce fourbe abusée,
D'un odieux forfait je me vis accusée.
Mon époux, emporté par son premier transport,
Commande qu'à l'instant on me traîne à la mort :
Son honneur outragé repousse ma défense,
Et par mon trépas seul veut laver son offense.
Cependant (je portais le fruit de nos amours.)
Touché de mon état, il fait grâce à mes jours.
Aux tourmens de l'exil à jamais condamnée,
Comme épouse infidelle et reine infortunée,
Je pars, je fuis la cour, et, sous d'autres climats,
Vers un frère puissant je dirige mes pas.
Déjà j'avais franchi, sous le poids de mes peines,

Des fleuves, des forêts et de brûlantes plaines;
Lorsqu'au milieu d'un bois, à l'approche du soir,
Je perdis tout-à-coup et ma route et l'espoir.
Là, de l'enfantement les douleurs me saisissent;
Je tombe: de mes cris les échos retentissent.
Là, seule, sans secours, au comble de mes maux,
J'achève dans les pleurs ces pénibles travaux,
Et deux fils (ils étaient l'image de leur père!)
Apaisent mes tourmens, consolent ma misère:
L'un, du lis argenté surpassait la blancheur,
L'autre offrait d'un poil noir la sauvage épaisseur.
Écoutez! c'est ici que le cœur d'une mère
Des profondes douleurs sentit la plus amère!
De mon voile, mes soins enveloppaient l'aîné,
Quand l'autre, sous mes yeux, par un ours entraîné,
Disparaît tout-à-coup sous sa griffe affamée.
Que n'ose pas l'amour d'une mère alarmée?
Je vole sur les pas du cruel ravisseur;
Et, les sens égarés, méconnaissant la peur,
Je m'élance vers lui; mais ma force affaiblie
Trahit mon désespoir.... Je tombe évanouie;
Et là, j'attends la mort! — Le terme de mes jours
N'était pas arrivé... Je m'éveille; je cours;
Je cherche mon enfant... O malheureuse mère!

Tout avait disparu ! Pleurante, solitaire,
Je traînais au hasard ma peine et mon effroi,
Quand ce géant terrible apparut devant moi.
Soit que sa barbarie eut pitié de mes larmes,
Soit que le sort voulut prolonger mes alarmes,
Il me chargea de fers ; et, dans ce noir tombeau,
J'ai maudit de mes jours le pénible fardeau,
Jusqu'à l'heure où le ciel, désarmant sa colère,
A la douce clarté rend enfin ma misère! »

A ce touchant récit, Valentin éperdu
Rappelle ses pensers dans son esprit ému.
Puis, laissant éclater sa voix encor tremblante :
» Quoi ! vous seriez, dit-il, la noble Bélisante ?
Reine de l'Orient ! et la sœur de Pépin !
Oui, je n'en puis douter; c'est vous-même ! ô destin !
Votre frère m'apprit l'infâme perfidie
De ce lâche imposteur qui flétrit votre vie.
Ah ! mes yeux bien souvent en ont versé des pleurs !
Il n'est plus ; et sa bouche avoua ses horreurs.
La colère divine a frappé le coupable !
Aux criminels aveux de ce vil misérable,
D'un époux détrompé peignez-vous la fureur,
Et les cruels regrets qui déchiraient son cœur !

L'univers retentit du bruit de sa tristesse.
Avec quels soins amers sa royale tendresse
Cherchait à découvrir la trace de vos pas !
Vain espoir ! d'une épouse il pleure le trépas. »
— » Grand Dieu ! je reverrais ce prince que j'adore ! »
— » Oui, sans doute ; vos bras le presseront encore ;
L'enfer s'est apaisé : le bonheur vous attend....
Mais quel trouble s'élève en mon sein palpitant !
Mon cœur me trompe-t-il? non, non ; tout se dévoile.
Vous souvient-il encor de ce précieux voile
Dont jadis votre amour entoura votre fils? »
Il se jette à ses pieds ; et, les sens interdits,
Découvre le tissu que cachait son armure.
O rapides transports ! ô tendresse ! ô nature !
Bélisante, à l'aspect de ce gage chéri,
Tombe sur Valentin, en poussant un long cri.
Mais bientôt, respirant une nouvelle vie :
» Étranger, quel es-tu ? parle ; je t'en supplie. »
Elle entend le récit que dévore son cœur,
Fixe sur Valentin un regard scrutateur,
Et s'écrie : » oui, voilà l'image de son père !
O mon fils ! mon cher fils ! viens embrasser ta mère !
Mais quel est près de toi cet ami généreux,
Qui de ton noble front porte les traits heureux ?

D'un monstre des forêts ton frère fut la proie ;
Peut-être... je me perds dans l'excès de ma joie...
Peut-être, nés tous deux de mon malheureux flanc..
Oui, vous êtes mes fils; oui, vous êtes mon sang!
Laissez-moi reconnaître une marque assurée :
Vous portiez sur le cœur une rose pourprée. »
— » Princesse! le voilà, cet indice certain!
Les pleurs de votre fils arrosent votre main ;
Nous sommes vos enfans!... » Et cette tendre mère,
Après tant de chagrins doux et juste salaire,
Presse ses deux enfans, verse un torrent de pleurs,
Et perd le souvenir de ses longues douleurs.
Jour à jamais heureux! Sur son coursier docile,
Valentin a placé sa mère encor débile,
Et vers des lieux chéris, d'un pas précipité,
S'avance, le cœur plein d'une sombre gaîté.

A l'aspect d'une sœur que pleura sa tendresse,
Qui peindra de Pépin les transports d'allégresse?
Qui peindra d'un époux le délire enchanteur,
Lorsque, rouvrant son ame à l'espoir du bonheur,
Un semblable récit vient frapper son oreille?
Il croit sortir d'un songe; il doute encor s'il veille.
Des nobles de sa cour qu'honore sa faveur,

Pour un si beau voyage il rassemble la fleur.
Tout s'empresse ; l'on part ; et ce fortuné père
Revoit , près de ses fils , cette épouse si chère ;
Objet de tant d'amour , victime des méchans ,
Et que son triste cœur regretta si long-temps !
Le plus touchant accord unit leur destinée.
De l'auteur de ses jours quand l'heure fut sonnée ,
Au trône d'Orient , de son peuple adoré ,
Ursin vint remplacer un monarque pleuré ,
Tandis que Valentin , la gloire de la France ,
D'un prince généreux partagea la puissance.

L'IMPRÉCATION.

CONTE.

Approchez-vous, et soyez tout oreille.
Vous apprendrez comme arrive un malheur,
Quand la colère une fois nous conseille;
Tout le Brabant en tremble encor de peur.
A vos enfans, ô mères imprudentes,
Gardez-vous bien d'interdire l'amour :
Des maux sans nombre et des peines cuisantes
Vous poursuivraient et la nuit et le jour.
Détrompez-vous : ni force, ni prières
N'y peuvent rien ; on soupire, on gémit,
Mais on est sourd à vos sermons sévères :
Amour commande, et le cœur obéit.
Vous avez beau raconter à vos filles
Les méchans tours, la fourbe des amans,
Combien ils font le malheur des familles ;

Peine perdue ! ils sont toujours charmans.
De près, de loin, leur pouvoir vous abuse.
Et tous vos soins sont dupes de leur ruse.
Sybille un jour l'apprit à ses dépens.

Sybille était la tante d'Isabelle.
Quand son bonnet n'était pas de travers,
Tout allait bien ; la paix régnait chez elle.
Mais si l'humeur lui troublait la cervelle,
Vite arrivait la longue kyrielle
Des propos durs, des reproches amers :
Dans la maison, amis, nièce, ou servante,
A son aspect tout fuyait d'épouvante.

La nièce alors comptait seize printemps.
Vive, jolie et tendre quoique sage,
Chacun vantait ses charmes éclatans,
Et ses yeux noirs qui disaient davantage.
Sa douce voix, son séduisant langage,
Son teint de lis, ses regards caressans,
Tout sur ses pas attirait les amans.
Dans la saison d'une brûlante ivresse,
Son cœur novice et pur comme un matin,
N'avait jamais éprouvé de tendresse

Que pour André, le fils de son voisin.
Ce couple heureux, en secret, vers la brune,
Quand les amans ressemblent aux voleurs,
Par la fenêtre, aux clartés de la lune,
Venait souvent se conter des douceurs.
Mais c'était peu : le cœur le plus timide,
En fait d'amour est bientôt intrépide.
André, galant, à sa belle apportait
Petits cadeaux, bien reçus d'ordinaire,
Tels que bijoux, bonbons qu'il achetait
Avec l'argent qu'il prenait à son père.
Notre amoureux se conduisit si bien,
Que, le dimanche, épuisé de largesse,
Quand le bedeau fait sa ronde à la messe,
Dans la cueillette il ne donna plus rien.
Dame Sybille était veuve et rusée :
Pareil secret fut d'abord découvert.
Tout en courroux de se voir abusée,
Elle gronda sa nièce, à cœur ouvert,
Pendant trois jours; et la pauvre petite,
Les yeux en pleurs, en fut tout interdite.
Veut-elle coudre? en ses mains aussitôt
Le fil se rompt. Prend-elle son tricot?
Comme à plaisir les points tombent par mille.

La soupe est maigre et bonne pour la bile,
Et le cerfeuil n'est pas bien nettoyé :
Tout se fait mal, ou se fait à moitié.
« Ma chère enfant, dit doucement la tante,
Cela ne peut long-temps aller ainsi :
Tu le vois bien. Qu'as-tu qui te tourmente?
Est-ce l'amour qui cause ton souci?
Conte moi tout : Tu sais combien je t'aime!
Quel est l'amant que ton cœur a choisi ?
Parle ; j'attends cet aveu de toi-même. »
— » Oh! si je puis le nommer devant vous,
C'est André. » - » Quoi! reprend-elle, en colère,
Est-il bien vrai? petite téméraire,
Fi! c'est affreux! redoute mon courroux.
Je vais t'apprendre à tromper de la sorte.
Déshonorer à ce point ma maison!
Dès ce moment, mon amitié t'exhorte
A laisser là ce vaurien, ce fripon.
Prends-y bien garde, et retiens ma leçon :
Ne crains-tu pas que le Diable t'emporte?
Si tu ne veux écouter mes avis,
Ajoutait-elle, avec une voix forte,
Il le fera ; c'est moi qui te le dis. »

Épouvantée et gardant le silence ,
L'aimable enfant fait un signe de croix ,
Et , comme un trait , chez le voisin s'élance :
(Ce n'était pas par désobéissance ,
Mais pour le voir une dernière fois.)
Puis , s'arrachant , à des adieux pénibles ,
Revint trouver et sa chambre et son lit ,
Plaignit le sort des ames trop sensibles ,
Pria beaucoup , et fort tard s'endormit.
A demi-voix , tandis qu'elle sommeille ,
Sa tante alors vient lui dire à l'oreille :
» Perds , en dormant , ta vile passion ;
Corrige-toi , servante du Démon. »

Minuit sonnait , et tout était paisible ,
Lorsque la porte , avec un bruit horrible ,
S'ébranle , s'ouvre , et l'on entend ces cris :
» Il faut me suivre : Isabelle ! Isabelle ! »
De toutes deux , à cet ordre précis ,
Vous peignez-vous l'épouvante mortelle ?
Un noir fantôme , un spectre , à longues dents ,
Les yeux ouverts et la bouche béante ,
Le long des murs , avec des grincemens ,
Va promenant sa marche sautillante ,

Traîne après lui des fers retentissans,
Et frappe l'air de sa queue ondoyante.
Il va d'abord droit au lit de la tante :
» Ce n'est pas moi ! non, non, ce n'est pas moi,
Seigneur Démon ! dit-elle, avec effroi :
Un peu plus loin dort ma nièce Isabelle. »
L'esprit malin, refermant le rideau,
Court se saisir de notre jouvencelle
Qui, sans parler, tremblait comme un roseau.
Que faire, hélas ? lutter contre le Diable ?
Entre ses draps elle veut se cacher ;
Mais c'est en vain : la griffe impitoyable
Du fond du lit va bientôt l'arracher.
Le Diable sort et se sauve avec elle.
On entendit tous les chats miauler,
Mais pas un mot de la tendre Isabelle :
Dans ces momens on ne sait que trembler.
Où s'en va-t-il ? On devine la joie
Du téméraire et friand loup-garou :
Entre ses bras tenant sa douce proie,
Il saute, il danse, et s'enfuit, Dieu sait où !

Aux maux d'autrui toujours compatissante,
Sybille pleure et tout bas se lamente.

Il est trop tard : sa nièce a disparu !
Tout est tranquille et la nuit est profonde.
Elle regarde ; et, l'esprit éperdu,
Appelle en vain : personne qui réponde !

Comme ici-bas il n'est point de secret
Si bien caché que le temps ne révèle,
Toute la ville est instruite du fait :
Connaissez-vous la tante d'Isabelle?
Eh bien ! le Diable est venu l'enlever,
Elle, son livre et jusqu'à ses lunettes.
La vérité vint pourtant relever.
Les faux discours des langues indiscrètes :
C'était la nièce. On pleura de pitié.
On entendit de crédules fillettes
Qui se disaient : » je l'aurais parié.
On voyait bien, au feu de sa prunelle,
Qu'un pareil sort attendait Isabelle. »

Sybille est seule ; elle pense au malheur
Qui pour jamais a désolé son cœur.
» Méchant Démon, dit-elle, avec tristesse !
A peine, hélas ! lui donné-je ma nièce,
Que le vilain a bientôt obéi :

16.

Il était sourd du temps de mon mari ! »
Dans la douleur qui l'afflige et l'accable,
Elle, autrefois colère à tout propos,
Qui, pour un rien, donnait son monde au Diable,
Elle médite et gémit sur ses maux,
Maudit Satan et ses cruels caprices,
Satan, l'auteur des ténébreux complots,
Et dont le mal fait toutes les délices.

Dix mois entiers se passent en soupirs.
Sybille perd ses vieilles habitudes ;
Son air est doux, ses paroles moins rudes.
Elle nourrit de tristes souvenirs,
Et si parfois sa bile encor fermente,
Elle se borne à gronder sa servante.

Un beau jeune homme un matin vient la voir,
Et se courbant poliment devant elle :
» Calmez, dit-il, votre long désespoir ;
Une autre cause aujourd'hui me rappelle :
Je viens, Madame, humblement vous offrir
D'être marraine ; accueillez ma prière. »
— » Quoi ! dit la vieille, avec un ton sévère ;
De quels discours venez-vous m'étourdir ? »

— » Plus clairement s'il faut que je le dise,
J'y consens ; mais d'abord préparez-vous :
Daignez m'entendre un instant sans courroux ;
Je vous promets une aimable surprise.
C'est moi qui suis ce spectre, ce Démon
Qui l'an passé vous ravit votre nièce :
Un doux hymen m'assura sa tendresse,
Et maintenant me donne un rejeton
Qui, loin d'avoir la figure du Diable,
Est beau comme elle et de tout point semblable.
» D'un rapt cruel vous avez trop gémi ;
De cet enfant le baptême s'apprête ;
Votre chagrin est désormais fini,
Et l'amitié vous invite à la fête. »

L'étonnement, peut-être le plaisir
Vint alléger un malheur sans remède :
Au noir dépit l'allégresse succède.
La tante alors se laissant attendrir,
Lève les mains vers la voûte suprême :
» Comme à présent le monde est perverti !
Hélas ! partout le désordre est extrême ;
Mais puisqu'enfin le ciel le veut ainsi,
Résignons-nous : le ciel en soit béni !

Encore un peu , j'étais prise moi-même.
Pourquoi parlé-je , ô folle que j'étais ! »

La renommée , avide de ces faits,
Dans le pays en sema la nouvelle.
On sut partout que le lutin subtil
Qui vint la nuit enlever Isabelle,
C'était André. » Demain, s'écriait-il ,
On le baptise, et Sybille est marraine ! »
Ami, parent , étranger et voisin ,
Groupes joyeux que le plaisir amène,
De tous côtés arrivaient au festin.

Parmi le sexe on broda l'aventure :
D'un air moqueur les unes en parlaient ;
Avec dépit les autres écoutaient.
Ou s'exprimaient par un léger murmure.
Une pourtant, plus franche, sans détour,
Sans se cacher sous un voile hypocrite,
Disait tout haut : » si pareil Diable un jour
Vient me chercher, ma foi , j'irai bien vite. »

—

POÉSIES DIVERSES.

DÉVOUEMENT SUBLIME.

IMITÉ DE NANNING.

Vers les bords du Helder, sur une aride plage,
Où des sables mouvans assiégent le rivage,
Non loin de cette mer dont les flots effrayans
Menacent d'engloutir dans leurs gouffres grondans,
Cette terre, autrefois arrachée à leur rage,
Des enfans de Batton glorieux héritage,
Entassé dans l'arène où croît l'humble roseau,
Apparaît de Huisduin le modeste hameau.
Là, sous des toits épars, protégés par la dune,
Quelques humains livrés aux fureurs de Neptune,
Au sein de l'indigence, isolés, sans secours,
Sous le joug du destin comptent leurs tristes jours.
Hardis navigateurs, dès leur tendre jeunesse,
Ils bravent l'Océan qu'ils sillonnent sans cesse,

Et, pleins d'humanité, simples et courageux,
Gardent fidèlement les mœurs de leurs aïeux.

Dans ces sauvages lieux qu'habitent les alarmes,
La nature oublia de répandre ses charmes :
On n'y voit point les prés, de leurs tapis de fleurs,
Étaler aux regards les riantes couleurs;
Le sol ingrat et sec, rebelle à la culture,
Partout languit sans vie et s'offre sans parure.
Seulement, vers le soir, lorsque l'astre du jour,
Lançant ses derniers feux, va terminer son tour,
Son disque avec éclat embrasant l'Empyrée,
Descend majestueux dans la plaine azurée :
Alors, nos yeux émus s'attachant sur les flots,
L'Imagination, de ses riches pinceaux,
Nous retrace ces temps où, conduits par la gloire,
Nos aïeux à leurs mâts enchaînaient la victoire ;
Alors, comme enchantés, et chers à notre cœur,
Ces rivages déserts dépouillent leur horreur.

Là souvent, sur ces bords, guidés par l'espérance,
Une épouse et son fils se rendent en silence.
Leur amour inquiet interroge les mers,
Et semble errer au loin sur les gouffres amers.

Tout-à-coup, un esquif, dans la vaste étendue,
Comme un point incertain se présente à leur vue :
C'est un père, un époux que le ciel protecteur
Va rendre à sa famille, à la joie, au bonheur !
Il s'approche ; le vent, sur son aile rapide,
Porte déjà sa voix à leur oreille avide.
L'absence, les douleurs, les craintes, tout a fui :
Leur cœur impatient vole au devant de lui.
Il touche enfin la rive ; et, transporté d'ivresse,
Il revoit les objets de toute sa tendresse.
Dans sa reconnaissance, il regarde le ciel ;
D'un moment aussi doux rend grâce à l'Éternel,
Et, pressant dans ses bras et le fils et la mère,
Regagne sa cabane où l'attend son vieux père !

Mais ces touchans tableaux et ces groupes joyeux
Ne s'offrent pas toujours sur ce sol malheureux.

Écoutez ! l'ouragan, tyran des mers profondes,
Avec un bruit affreux bouleverse les ondes,
Et le sinistre effroi, les noirs pressentimens
De funèbres tableaux viennent remplir les sens.
Des élémens fougueux l'épouvantable guerre
Se joint avec horreur aux éclats du tonnerre.

De nuages épais l'horizon s'est voilé :
Tout tremble, tout frémit sur ce bord désolé.
La mer, la mer terrible, en mugissant de rage,
S'agite, se soulève et frappe le rivage.
Jusqu'aux cieux élancés, ses bouillons en courroux
Ébranlent ses remparts de leurs horribles coups.
Des torrens désastreux déjà couvrent la plaine,
Et du pâle habitant ravagent le domaine.
Tous quittent leur asile ; et Neptune vainqueur
Leur dispute ces champs ravis à sa fureur.
O scène déchirante ! ô spectacle effroyable !
Partout des pleurs ! partout la mer impitoyable
Entraînant du hameau les fragiles débris !
De ces infortunés entendez-vous les cris ?
Il semble que les vents et les flots et l'orage
Menacent l'univers d'un éternel ravage.
Le tonnerre redouble ; et la voûte des cieux
S'embrase et n'offre plus qu'un océan de feux !

Quel lugubre crayon nous peindra l'épouvante,
Comme un spectre hideux sur ces rives errante ?
Quel talent énergique et quels sombres pinceaux
Montreront à nos yeux, triste jouet des eaux,
Le malheureux pilote en butte à la tempête,

Bravant le feu du ciel qui gronde sur sa tête?
Qui peindra ses regrets, son effroi, ses combats?
Dans sa barque entr'ouverte il attend le trépas.
Qui pourra retracer sa fatale agonie,
Hélas! lorsqu'à l'aspect de sa chère patrie,
De fatigue épuisé, cédant aux coups du sort,
Dans l'abîme orageux il vient mourir au port?

Ah! loin de moi l'horreur que ce spectacle inspire!
Un plus noble sujet vient réveiller ma lyre.
Quels que soient les dangers et la fureur des vents,
Quand un vaisseau, battu par les flots dévorans,
Doit sur nos bords amis succomber au naufrage,
Le matelot respire et sourit au rivage.
Il sait que le Batave, intrépide nocher,
Aux plus affreux périls osera l'arracher,
Et que de nos aïeux la généreuse race
N'a point dégénéré de vertus et d'audace.
Au milieu des écueils, sous la faux de la mort,
Il songe aux Narebouts, il redouble d'effort,
Et plus calme, implorant la céleste justice,
Regarde, plein d'espoir, la rive protectrice!

Gloire de ma patrie, éclatez dans mes chants!

Oui, la vérité seule inspire mes accens.
Huisduin, de tes héros les exploits mémorables
Sont gravés dans les cœurs en traits impérissables;
Lieu célèbre à jamais, redis-moi leurs vertus :
Que dans tout l'univers mes chants soient entendus!
Redis-moi leur courage et leur trépas illustre;
A leurs faits immortels ajoute un nouveau lustre;
Que la postérité, fière de leur splendeur,
Avec un noble orgueil admire leur valeur!

L'Été ne régnait plus. L'impétueux Borée
Parcourait en vainqueur l'empire de Nérée,
Et la mer, chaque jour funeste aux matelots,
Dans ses gouffres roulans dévorait des vaisseaux:
La fatale saison qui désole nos plages,
Avait déjà partout étendu ses ravages;
Dans l'ombre de la nuit la foudre avait grondé;
Le nocher frémissait sous son toit inondé,
Et des vents déchaînés l'haleine courroucée
Redoublait sur ces bords l'épouvante glacée.
L'éclair étincelait; du choc des élémens,
La terre avait senti de longs ébranlemens;
L'habitant à genoux, dans ce malheur extrême,
Pâle et le front baissé, priait l'Être-Suprême.

Soudain, frappant les airs, le sinistre tocsin
Se mêle au triple coup du redoutable airain.
Il se lève, il s'écrie : « un naufrage! un naufrage!
« Dieu! calme ta colère et sauve l'équipage!
« Compagnons, au secours! » A pas précipités,
Il vole, en frémissant, vers ces lieux dévastés,
Et son œil, sur les flots, à travers les ténèbres,
Voit des infortunés poussant des cris funèbres.
Brisés par l'ouragan, deux vaisseaux entr'ouverts
flottent sans gouvernail à la merci des mers.
Le pilote éperdu, succombant de faiblesse,
Arbore, plein d'effroi, le signal de détresse.
Le peuple du hameau, rassemblé sur le bord,
Veut ravir ces nochers aux horreurs de la mort :
Vain espoir! quel secours, quelle humaine puissance
Pourraient des élémens dompter la violence?
Hélas! de nouveaux cris, prolongés sur les eaux,
En lamentables sons ont frappé les échos,
Et le souffle d'Éole en vain a, sur nos rives,
Murmuré les accens de leurs voix fugitives.
Que dis-je? juste ciel! le sol de nos aïeux
Ne produirait-il plus de héros généreux?
Ah! malgré le danger, la mort qui le menace,
Rien ne peut du Batave intimider l'audace.

A l'instant, un seul cri fait retentir les cieux :
Des barques ! du secours ! sauvons ces malheureux !
Vingt braves, à ces mots, dans le soin qui les presse,
Élancés vers Huisduin disputent de vitesse.
Traîné par des chevaux, l'esquif libérateur
Arrive, et va des mers affronter la fureur.

On s'embarque : la rame a sillonné les ondes.
Tantôt, précipité dans les vagues profondes,
Le bateau disparaît ; et tantôt aperçu,
Sur la cime des flots il reste suspendu.
Inutiles combats ! le reflux les ramène.
Lorsque tout doit périr, que peut la force humaine ?
Les avirons brisés, échappés à leurs bras,
Sont au loin autour d'eux dispersés en éclats,
Et, près de succomber, nos héros magnanimes
Renoncent à l'espoir de sauver ces victimes.
Faibles jouets des vents, mais non pas ébranlés,
Ils regagnent le bord, vaincus et désolés.
Là, de froid engourdis, fatigués, tout humides,
Ils arrachent leur barque à ces vagues perfides,
Et méprisant leurs maux, remplis de leurs projets,
Réparent leur esquif, remplacent leurs agrès.
Tout est prêt ; et la mer que l'orage amoncèle,

Reçoit en mugissant la fragile nacelle.
O comble de vertu ! sublime dévoûment !
Chacun veut affronter le terrible élément.
Un généreux débat sur la rive s'engage,
Et seul de ces héros arrête le courage.

O siècles décédés ! renaissez à ma voix ;
De cent peuples divers montrez-nous les exploits.
Quel célèbre combat, quel illustre victoire
Fut plus digne jamais du burin de l'histoire?
Non ; le marbre éclatant qui flatte les regards,
Ni l'immortel laurier qui brille aux champs de Mars,
N'enflamment point ici ces ames téméraires :
La seule humanité, le salut de leurs frères,
Voilà leur noble but ; l'aveu de l'Éternel,
Voilà l'unique prix qu'ils attendent du ciel !

Mais entr'eux, à la fin, la lutte se décide.
Sept héros, les premiers qui, d'un cœur intrépide,
Ont tenté vainement d'audacieux secours,
Pour la seconde fois vont exposer leurs jours :
» Déjà nous connaissons la fureur de l'orage ;
Laissez-nous, disent-ils, essayer l'abordage.
Cette gloire est à nous ! » Sur l'abîme, à ces mots,

S'élancent, pleins d'orgueil, ces courageux rivaux.
L'ouragan est dompté. Ciel! avec quelle joie,
A l'avide trépas ils vont ravir sa proie!
On suit la frêle barque; on espère, on frémit,
Et d'un cri prolongé la rive retentit:
» Dieu puissant! sauve-les!.. Achève ton ouvrage!
Sauve-les!... Que ton bras les ramène au rivage!»

Hüisduinois! regardez!.. Vers la voûte des cieux,
Que votre ame tremblante adresse tous ses vœux.
Voyez-vous ces héros, tout fiers de leur conquête,
S'avancer hardiment à travers la tempête?
Voyez comme la mer, par d'affreux tourbillons,
Les couvre tout entiers d'écume et de bouillons!
O ciel! elle s'entr'ouvre; et ses vastes abîmes
Vont peut-être à jamais engloutir ces victimes....
Non! le flot les relève; et soudain reparus,
Ils rendent l'espérance à nos cœurs éperdus.
On approche. Déjà, bénissant la fortune,
On semble triompher du courroux de Neptune.
On triomphe! ô destin! ô moment de bonheur!
Mais de nouveaux périls attendent leur valeur:
Il faut, il faut encor, sur la vague indocile,
Tenter avec courage un retour difficile.

Imagination ! prête-moi des couleurs ;
Viens m'aider à tracer ces sublimes horreurs.
Ah ! je sens de mes doigts s'échapper ma palette :
J'admire , je frissonne , et ma bouche est muette.

L'Éternel les seconde. A coups précipités ,
Leur aviron vainqueur fend les flots redoutés.
Dans l'invincible trouble où leur ame est livrée ,
Ils regardent muets la rive désirée.
Après de longs combats, retour inattendu !
Aux bords qui semblaient fuir l'équipage est rendu ,
Et de ces naufragés , Dieu ! qui pourra le croire ?
Onze enfin sont le prix de leur noble victoire.
Un murmure joyeux a passé dans les cœurs.
O spectacle touchant ! l'œil humide de pleurs ,
A genoux sur le sol , ces victimes tremblantes
Élèvent vers le ciel leurs mains reconnaissantes.
Les femmes , les enfans, les pères , les amis ,
Qui , du haut de la dune , alarmés , interdits ,
Avaient vu ces héros , dans leur mâle vaillance ,
Arracher à la mort sa barbare espérance ,
Tous brûlent d'embrasser , de serrer dans leurs bras
Ces immortels vainqueurs des flots et du trépas.
Mais , ô désir trompé ! rien n'arrête leur zèle.

Sur le vaisseau brisé leur devoir les rappelle.
Inflexibles aux pleurs d'une épouse, d'un fils,
Leur stoïque vertu n'écoute point leurs cris.
Déjà sur l'Océan leur nacelle élancée,
Par le flux orageux loin du bord est poussée.
Leur voix, en s'éloignant, fait retentir ces mots :
» Là-bas, d'autres encor vont périr dans les flots !
Là-bas, des malheureux nous demandent la vie ! »

Ah ! dans le désespoir dont leur ame est saisie,
Femmes, enfans, vieillards, sur la terre étendus,
Hurlent, en longs sanglots, leurs regrets superflus.
Dieu ! quels cris déchirans ! Écoutez cette mère :
» Cruel ! songe à ton fils... et si je te suis chère,
O mon unique appui ! songe à moi !.. » Ses accens
Vers le fatal esquif sont portés par les vents.
Une voix lui répond : » femme, retiens tes larmes.
N'est-ce donc que pour toi que tu sens des alarmes?
Là-bas, j'entends aussi des pères, des époux
Que l'implacable mort menace de ses coups. »
Et soudain ces héros, redoublant de courage,
De leurs derniers adieux ont salué la plage.

D'abord, jouets des vents, élancés, engloutis,

Ils attaquent en vain les gouffres de Thétis.
Mais leurs hardis travaux, leur sublime constance
Au but tant désiré guident leur espérance.
O valeur sans exemple! ô prodige éclatant!
Trois pilotes, ravis à leur tombeau flottant,
Sont reçus dans l'esquif..... Une clameur de joie,
De la rive à l'instant dans les airs se déploie.
Malheureux! les dangers ne sont pas tous vaincus.
D'un éclair de bonheur quand vos cœurs sont émus,
Peut-être cette mort que vous avez bravée,
Poursuit encor sa proie et vous est réservée.
Ah! ces joyeux momens tout-à-coup éclipsés,
Par un nouvel effroi sont déjà remplacés.
L'onde, en montagne humide, assiége la nacelle,
Et s'oppose avec rage à la rame infidelle.
Plus d'espoir de salut! le pâle matelot
Voit, glacé de terreur, la mort dans chaque flot.
Sa barque, succombant à la fureur de l'onde,
Descend et disparaît sous la vague qui gronde.
C'en est fait : ces héros luttent contre la mort,
Et nul humain pouvoir ne peut changer leur sort!

A cet affreux aspect, à cette horrible scène,
D'autres veulent tenter une assistance vaine.

Sur l'avide élément un esquif est jeté :
On s'empresse, on s'embarque, on vogue épouvanté.

La foule, sur le bord, versant d'amères larmes,
Par de longues clameurs exprime ses alarmes.
Ici, crie un enfant; ici, dans les sanglots,
Une épouse se meurt sous le poids de ses maux;
Là, gémit un vieillard; le frère appelle un frère;
Le fils verse des pleurs et redemande un père!
Et cette mère, hélas! dont le gage d'amour
Renfermé dans son sein doit bientôt voir le jour;
O ciel! l'entendez-vous ?... Sa mortelle tristesse
Exhale, en sons aigus, la douleur qui l'oppresse.
Plus loin.... Arrêtons-nous. Quel lugubre pinceau
Reproduira jamais ce déchirant tableau?
O Muse! retraçons le combat de ces braves,
L'honneur de la Patrie et l'orgueil des Bataves.

L'esquif qu'un frêle espoir fait voler sur les eaux,
S'approche de l'abîme où luttent nos héros.
Infructueuse audace! une vague barbare
De leurs libérateurs à jamais les sépare.
L'espérance un instant semblait luire pour eux;
Mais comme un trait rapide elle échappe à leurs yeux.

Oui, vous succombez tous, ô mortels magnanimes!
La mer insatiable a saisi ses victimes.

De ce dernier combat qui nous peindra l'horreur?
O Dieu! je crois les voir. Je sens frémir mon cœur.
J'entends leurs derniers cris. Généreux, intrépide,
L'un d'eux que soutenait une vague livide,
Se soulève et s'écrie: » ô mon père! là-bas,
Périt un malheureux.... Sauvez-le du trépas....
Je puis lutter encor. » Mais l'infortuné père
Lui répond d'une voix que la douleur altère:
» Dévoûment superflu! mon fils! il est trop tard! »
L'épouvante a glacé le débile vieillard.
» Adieu donc, dit le fils; adieu, vous que j'adore!
Dans un autre séjour nous nous verrons encore.
Ah! consolez les miens.. dites-leur.. » Mais ces mots,
A peine articulés demeurent sous les flots.
Il plonge et disparaît. En vain ce triste père
Se penche et veut lui tendre une main tutélaire:
La mer avec plaisir redoublant ses regrets,
Lui fait revoir son fils qui s'abîme à jamais.

Parlez, vous qui cherchez, dans les fastes antiques,
De glorieux exploits, des vertus héroïques;

Quel nom donnerez-vous à ces faits éclatans?
Vous parcourez en vain les annales des temps :
Rome! Athènes! jamais, sur leur illustre terre,
A de plus grands héros n'ont donné la lumière.

Un d'entre eux, expirant, au rivage est rendu.
On le rappelle au jour : le reste a disparu.
Dans ces lieux où déjà s'étendent les ténèbres,
Redemandant aux flots ces victimes célèbres,
Des épouses en pleurs, d'innocens orphelins,
De leur commun désastre accusent les destins.
Déjà le sombre deuil, comme un fantôme pâle,
Nocturne déserteur de la nuit infernale,
Parcourt ces tristes bords et murmure aux échos
L'impérissable nom de ces dignes rivaux.
Vers l'éternel séjour, là s'éleva leur gloire ;
Là, nous viendrons souvent honorer leur mémoire :
Pleins de reconnaissance, exhalant nos douleurs,
A leurs mânes sacrés nous donnerons des pleurs ;
Nous dirons: » c'est donc là, dans cet immense abîme,
Qu'ont péri le courage et la vertu sublime ! »
Ah ! que les vents fougueux, que le noir ouragan
Rivalisant d'efforts soulèvent l'Océan,
Que d'autres mâts brisés soient jetés sur nos plages,

Et nous verrons encore, affrontant ces ravages,
Ce père, qui d'un fils n'a pu sauver les jours,
Au nocher malheureux prodiguer des secours.

Héros trop élevés pour les sons de ma lyre,
Que l'humanité pleure et que l'honneur admire,
Oui, vos concitoyens, avec un juste orgueil,
Raconteront long-temps cette scène de deuil;
Et si votre renom, transmis d'âges en âges,
De l'univers entier n'obtient pas les hommages,
Si le modeste asile où vous avez vécu,
Sur la carte du monde est à peine connu,
Près du Dieu qui reçoit la vertu courageuse,
Vous reposez au port d'une vie orageuse.

A l'aspect de ces mers qui roulent leurs débris,
Vous, qui sentez des pleurs dans vos yeux attendris,
Marchez avec fierté sur la terre des braves :
Le sang de ces héros coule en vos cœurs bataves !

ORGUEIL ET INFORTUNE.

Que j'aime à me soustraire au fracas de la ville!
Partons; déjà Phébus s'ouvre l'onde tranquille;
Gravissons ces rochers qui dominent les mers :
Ici l'écho répond au bruit des flots amers;
Là, de tristes oiseaux, par leurs accens funèbres,
Annoncent sourdement l'approche des ténèbres;
Et la brise du soir, d'un souffle caressant,
Trouble du fond des bois le silence imposant :
Tout porte dans mon cœur cette mélancolie,
Ce secret sentiment, doux charme de la vie!
Sur un coteau stérile, à mes regards surpris,
S'offrent d'un vieux château les gothiques débris;
Plus loin, une cabane, asile solitaire,
Semble de l'indigent protéger la misère.
L'éclat de l'opulence est pour moi sans appas :

Vers ce simple réduit je dirige mes pas.
J'arrive. Dieu ! que vois-je? une chaumière obscure,
Un vieillard dont les pleurs sillonnent la figure.
Les chagrins sur son front ont gravé le malheur.
— » Étranger, qui t'amène en ces lieux de douleur,
Me dit-il, tout ému ? Fuis ma sombre retraite.
Hélas ! il n'est ici nul charme qui t'arrête. »
— » Eh quoi ! le vrai plaisir d'un mortel généreux
N'est-il pas d'alléger les maux des malheureux ?
Tu pleures, bon vieillard ! » — « La céleste justice
Par de longues douleurs a marqué mon supplice.
Que ne puis-je, ignoré, finir ici mes jours ! »
— » Qu'entends-je? tu voudrais repousser mes secours!
Quel affreux désespoir, quel projet téméraire
Vient désoler ton ame au bout de ta carrière ? »
— » Le ciel n'a pas reçu le vœu que j'ai formé :
Dix ans de repentir ne l'ont pas désarmé.
Je vois qu'à son courroux il faut une victime,
Et la mort lentement me traîne dans l'abîme ! »
— » Dieu n'approuvera pas ton barbare dessein ;
Il tend déjà vers toi son invisible main.
Conte-moi tes malheurs ; parle, je t'en conjure. »
— » O Dieu ! faut-il rouvrir ma profonde blessure?
Tu le veux : j'y consens. Peut-être, avec effroi,

Le bruit de mes revers est venu jusqu'à toi.
Autrefois je vivais au sein de l'opulence :
J'ai tout perdu ! l'orgueil creusa ce gouffre immense !
Que l'aveugle fortune, en ses jeux incertains,
Sait bien anéantir les fragiles humains !
Tourne ici tes regards : tu vois, sur ces collines,
Ces traces de grandeur, ces débris, ces ruines ?
Sous des lambris dorés c'est là que j'ai vécu.
Hélas ! le vrai bonheur je ne l'ai pas connu.
J'avais perdu mon fils, l'espoir de ma famille ;
Sa mère le suivit. J'allais mourir ; ma fille
Répandit sur mes jours flétris par les douleurs,
D'un tendre attachement les soins consolateurs.
D'un plus doux avenir j'osai goûter les charmes,
Et ma chère Amélie enfin sécha mes larmes.
Cette félicité ne dura pas long-temps :
Le sort me réservait de plus cruels tourmens.
L'amour lança ses traits dans le cœur d'Amélie :
Un instant décida du reste de sa vie.
Des titres de noblesse étaient tout à mes yeux,
Et mon orgueil blessé désapprouva ses vœux.
Dès-lors, n'écoutant plus l'autorité d'un père,
Elle perdit bientôt son heureux caractère,
Suivit avec ardeur ce fatal sentiment,

Et n'eut plus de pensers que pour son seul amant.
Plus d'abandon, de soins : on fuyait ma présence ;
Le soupçon remplaçait la tendre confiance.
Irrité, furieux...... Je ne sais quel démon,
En me rendant barbare, égarait ma raison......
J'étouffai la tendresse en mon ame aveuglée.
Au-delà de ces mers Amélie exilée
Alla cacher sa honte et pleurer son amour.
Je restai seul. Hélas ! dans mon triste séjour,
Donnant quelques regrets aux malheurs d'Amélie,
Je passais à gémir ma déplorable vie.
D'hypocrites flatteurs, sous le faux nom d'amis,
Cherchaient, avec adresse, à calmer mes esprits :
Les traîtres! leurs discours, leur lâche complaisance
N'avaient que trop aigri ma sévère vengeance !
A la fin, la pitié condamnant ma rigueur,
Fit entendre sa voix dans le fond de mon cœur.
L'espoir qui m'avait fui vint charmer ma tristesse,
Et je trouvai peut-être un moment d'allégresse.
Un nouveau jour parut à mes yeux détrompés.
Mais, ô perfide erreur ! dans mes esprits frappés,
Le désespoir rentra plus affreux, plus terrible :
Comme moi, l'Éternel voulut être inflexible.
Ma fille succomba sous le poids des chagrins,

Et la mort mit un terme à ses cruels destins.
Désormais seul au monde, inconsolable père,
Je crus avoir du ciel épuisé la colère;
Ce n'était point assez. Le bras d'un Dieu vengeur
Devait sans doute au crime égaler le malheur.
Je n'attendais plus rien de la bonté divine :
Un revers de fortune acheva ma ruine.
Soudain, grandeurs, amis, tout me fuit sans retour!
L'implacable remords, invisible vautour,
En déchirant mon sein, sans cesse me rappelle
Le néant de l'orgueil et ma faute éternelle.
Je l'ai bien mérité cet arrêt rigoureux!
Dix ans se sont passés : depuis ce temps affreux,
Le fardeau de la vie est tout ce qui me reste.
Étranger, tu sais tout : ah! plains mon sort funeste;
Mais laisse-moi ces maux. Je veux encor souffrir :
Où cessent les tourmens, finit le repentir. »

Que ce touchant récit m'attendrit et m'enflamme,
Et combien la pitié pénètre dans mon ame!
Oui, souvent j'irai voir cet être infortuné.
Dieu puissant, fais qu'il vive et meure pardonné!
Tel est des vains mortels la destinée amère :
Aujourd'hui l'opulence et demain la misère.

O médiocrité, délices des bons cœurs,
Heureux qui te préfère aux trompeuses grandeurs
Il voit venir sa fin dans une paix profonde,
Et doucement s'endort sans regretter le monde.

COLMA SUR LE ROCHER.

Il est nuit : je suis seule. Où fuir? ou me cacher
Sur cette colline sauvage?
Les vents sifflent.... J'entends mugir près du rocher
Le torrent enflé par l'orage.
Hélas! il n'est pour moi nul asile en ces lieux.
Brillant flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux!
Qu'une bienfaisante lumière
Me guide vers Salgar, Salgar que j'ai perdu!
Sans doute maintenant, de fatigue abattu,
Il goûte le repos dans un lieu solitaire,
Et ses chiens haletans veillent à ses côtés.
Et moi, je reste seule, errante, abandonnée!
Malheureuse Colma, serais-tu condamnée
A pleurer cette nuit sur ces monts écartés?
Le bruit des vents s'accroît; le torrent roule et gronde;

Et je n'entendrai pas la voix de mon amant!
O Salgar! que ta voix à la mienne réponde!
N'ai-je pas reçu ton serment?
Pour te suivre, j'ai fui mon père.
J'ai tout quitté pour toi, tout! jusques à mon frère!
Hélas! depuis long-temps, nos parens désunis
Ont fait peser sur nous leur injuste colère;
Mais Salgar et Colma ne sont point ennemis......
Vents, taisez-vous! torrens, n'étouffez plus mes cris:
Peut-être à son amant Colma se fait entendre.
Salgar! mon cher Salgar! t'ai-je en vain attendu?
Salgar! oui, voici l'arbre où tu devais te rendre;
Ici t'attend Colma; viens!.... Pourquoi tardes-tu?
La lune lentement quitte les mers profondes;
Son reflet argenté vacille sur les ondes,
Et sa douce lumière éclaire le rocher.
Salgar! n'entends-tu pas ta Colma qui t'appelle?
O mon ami! ton chien fidelle
Ne vient pas m'avertir que tu vas approcher.
Gémis, Colma; gémis, infortunée;
Tu restes seule, errante, abandonnée!
Mais que vois-je? mon cœur a frissonné d'effroi.
Est-ce toi, cher Salgar? ô mon frère! est-ce toi?
Ils sont couchés sur la bruyère!

Leurs glaives sont rougis de leur sang ! O mon frère !
Pourquoi de mon amant as-tu tranché les jours ?
Salgar ! pourquoi mon frère a-t-il perdu la vie ?
O malheureux effet d'une aveugle furie !
Ils se taisent ! hélas ! ils dorment pour toujours !
La glace de la mort pénètre dans mes veines.
Sans espoir, seule au monde, au milieu de mes peines,
J'attends le matin dans les pleurs.
Venez, amis des morts, venez creuser la tombe ;
Mais ne la fermez pas : mourante de douleur,
Colma viendra, Colma succombe.
Lorsque sur ces lieux de regrets,
Descend la nuit humide et sombre,
Triste et plaintive alors s'élèvera mon ombre
Pour pleurer ceux que j'adorais.
Cessez, cessez votre murmure,
Dormez, vent de l'automne, et vous, vagues, dormez ;
Dormez, ô douleurs sans mesure !
Je finirai bientôt mes chants inanimés.
Que ma faible existence un instant se prolonge ;
Le chasseur attentif écoutera ma voix,
Pleurant, pour la dernière fois,
Mes amis dont la vie a passé comme un songe !

ABEL.

Le soleil descendu dans le sein des vallons
N'éclaire plus déjà que la cime des monts,
Et de son voile immense éclipsant la lumière,
La nuit, douteuse encor, commence sa carrière;
Quelques nuages d'or, dispersés dans les cieux,
Suivent l'astre du jour au couchant radieux.
Abel, simple et naïf, dans le fond d'un bocage,
A son Dieu qu'il adore offre un pieux hommage.
Le feu sacré s'allume; et tandis que le ciel
Accepte l'holocauste immolé sur l'autel,
Rempli d'un saint respect, en ce lieu solitaire,
Abel au Tout-Puissant adresse sa prière :
» Seigneur, daigne agréer mon encens et mes vœux.
Un seul de tes regards peut rendre Abel heureux.
Sur la terre, ô mon Dieu! comme au séjour des Anges,

Tout, dans le monde entier, célèbre tes louanges :
Les oiseaux rassemblés font entendre leurs chants
Et redoublent pour toi leurs concerts ravissans ;
Les paisibles Zéphyrs, d'une aile caressante,
Balancent les rameaux sous la feuille tremblante ;
Le ruisseau du vallon, dans ses rians détours,
Avec un doux murmure égare en paix son cours,
Et son eau qui serpente au loin dans la prairie,
Exhale les parfums de sa rive fleurie.
O grand Dieu! quel mortel, admirant l'univers,
Pour ne pas t'adorer serait assez pervers!
Ces arbres et ces fruits, cette terre féconde,
Ce soleil éclatant, pompeux flambeau du monde,
Cette voûte étoilée où des milliers de feux
Traversent l'ombre épaisse et brillent à nos yeux,
Et cet astre des nuits qui, perçant le feuillage,
Blanchit de son éclat les fleurs de ce bocage :
Ce spectacle étonnant de beautés, de splendeur,
De ton pouvoir suprême atteste la grandeur.
Mon Dieu! quand l'univers, d'un accord unanime,
Chante de tes bienfaits la majesté sublime,
Entends ma voix timide, écoute ma douleur:
Pour un frère irrité je t'invoque, ô Seigneur!
Hélas! les noirs soucis de la mélancolie

Le poursuivent sans cesse, empoisonnent sa vie.
Il se plaît à nourrir ses chagrins dévorans
Et dans le fond des bois porte ses pas errans.
L'amitié pour Caïn n'a donc plus aucuns charmes?
Mais ne l'ai-je pas vu renfermer ses alarmes,
Lorsqu'Adam me serrait tendrement dans ses bras?
Comment peut-il penser qu'Adam ne l'aime pas?
O malheur! je suis donc accusé par mon frère
De vouloir lui ravir les caresses d'un père!....
Au lever de l'aurore, avec ton frère Abel,
Caïn, viens recevoir le baiser paternel,
Viens partager des soins si chers à ma tendresse
Et d'un père affligé consoler la vieillesse.
La paix alors, la paix que ton cœur fuit toujours,
Renaîtra dans ton ame et charmera tes jours.

Mais que dis-je? en secret, rongé d'inquiétudes,
Tu parcours de nos bois les vastes solitudes.
Ah! reviens parmi nous. Pourquoi donc tant d'effroi?
Le nom si doux de frère est-il affreux pour toi?
Que ton œil pour le mien n'ait plus d'aspect terrible:
Si tu savais combien ta haine m'est pénible!
Hélas! de nos parens n'aggravons pas l'erreur;
Viens alléger nos maux et plaindre leur malheur.

Et toi, Dieu tout-puissant, exauce un vœu sincère,
Et ramène Caïn dans les bras de son frère. »

CAÏN.

Le soleil avait fui ; la nuit couvrait la terre
Et la lune aux humains refusait sa lumière :
Des nuages roulaient dans les cieux obscurcis.
Caïn, sombre et pensif, dévoré de soucis,
Oubliant de son Dieu la bonté protectrice,
D'une main envieuse offrait son sacrifice.
Tout-à-coup, de la nuit le silence est troublé,
Et par un bruit affreux l'autel est ébranlé.
Un tourbillon épais de fumée et de flamme
Se répand sur Caïn et vient glacer son ame.
Interdit, il recule, il chancèle, il veut fuir;
Mais un pouvoir secret semble le retenir.
L'autel tombe : au milieu de ses débris en cendre,
Une terrible voix alors se fait entendre :

» Pourquoi donc trembles-tu ? dissipe ton effroi.
Je veux te pardonner. Caïn, corrige-toi.
Toujours le repentir désarme ma colère;
Mais malheur au mortel qui n'aime pas son frère! »
La voix se tut. Caïn, d'un pas précipité,
De ce funeste lieu s'enfuit épouvanté.
Le remords le poursuit et l'effroi l'environne;
Mais écoutant sa rage, il s'arrête, il frissonne;
Et, tournant ses regards, voit, de son frère Abel,
Le pieux sacrifice élevé vers le ciel.
» Le voilà donc, dit-il, celui que l'on préfère,
Cet heureux favori de son Dieu tutélaire!
Fuyez, fuyez, mes yeux, ce spectacle d'horreur.
Les tourmens de l'enfer sont entrés dans mon cœur.
Le voilà, ce flatteur qui, trompant mes tendresses,
D'un père que j'aimai m'enlève les caresses!
Épouse, père, enfans, par lui j'ai tout perdu.
C'est trop souffrir; allons... Malheureux! que dis-tu?
O terre, entr'ouvre-toi! dans tes profonds abîmes,
Je veux ensevelir et ma honte et mes crimes.
O Mort! viens terminer mes déplorables jours!
Viens, ô Mort! je t'attends; toi seule es mon recours!
Ah! mon père! mon père! en quel gouffre effroyable,
Nous a précipités ta faute irréparable!

Je devrais t'approcher et m'offrir à tes yeux
Avec ce désespoir et cet air furieux;
Tu verrais quel malheur sur nous vient de descendre
Et quel triste avenir ta race doit attendre!
Ah! n'exécutons pas cet horrible dessein.
Adam doit-il toujours partager mon chagrin?
Soyons malheureux seul: du bonheur de mon frère,
N'allons pas nous venger sur le repos d'un père.
Hélas! il en mourrait! et d'un tourment nouveau,
Mon cœur devrait porter le pénible fardeau.
Depuis assez long-temps la vengeance céleste
A fait peser sur moi le sort le plus funeste;
L'Éternel m'a maudit; le doigt d'un Dieu vengeur
A marqué sur mon front le sceau réprobateur.
Je voudrais me cacher à toute la nature.
Ah! j'ai bien mérité les tourmens que j'endure!
Caïn ne peut souffrir qu'un autre soit heureux,
Et tout dans l'univers lui paraît odieux....
Grand Dieu! de te fléchir laisse-moi l'espérance;
Rends à mon cœur troublé sa première innocence,
Ou bien, dans le néant d'où ta main l'a tiré,
Replonge pour jamais Caïn désespéré.
Que dis-je? l'Éternel m'a dicté ma sentence:
Tu veux me pardonner, Dieu bon, Dieu de clémence!

C'est toi qui m'as parlé; j'ai reconnu ta voix.
De mes iniquités je sens l'énorme poids :
Je suis bien malheureux, mais ta vengeance est juste.
J'entends, j'entends encor cette parole auguste :
Caïn, corrige-toi; je te pardonnerai!
Dieu, n'abandonne pas un mortel égaré;
Mais si mon frère un jour doit être ma victime,
Anéantis Caïn, frappe et préviens mon crime.

LA FILLE INFANTICIDE.

L'AIRAIN a retenti ! voici l'heure fatale.
Déjà je crois entendre une voix sépulchrale :
Elle vient m'avertir de marcher à la mort ;
O mon Dieu ! j'obéis et je remplis mon sort.

Toi, que je vais quitter, monde ingrat et perfide,
Tu versas dans mon sein ton poison homicide ;
Hélas ! tu m'as ouvert un abîme de maux ;
J'y suis tombée ! adieu ; la mort lève sa faux.
Des plaisirs de la vie, ô souvenir funeste !
O regrets ! un cercueil, voilà ce qui me reste !
Douces illusions, qui séduisez les cœurs,
Adieu, j'ai payé cher vos trompeuses faveurs,
Et le souffle du crime, étouffant ma tendresse,
A flétri pour jamais ma coupable jeunesse.

L'amour m'avait promis le destin le plus beau :
L'aurore de ma vie éclaire mon tombeau !

De myrtes et de fleurs la tête couronnée,
A jouir d'heureux jours je semblais destinée.
De la tendre innocence aimables ornemens,
Les roses et les lis paraient mes vêtemens.
Hélas ! le crêpe noir couvre ma chevelure,
Et la robe de deuil remplace ma parure !
Vous, qui de la vertu suivez l'austère loi,
Apprenez mes erreurs et frémissez d'effroi.
Ne me refusez pas des larmes indulgentes ;
Pleurez, pleurez mon sort, ô vierges innocentes !
Louise est bien coupable !... Un lâche séducteur
D'une ame trop sensible a causé le malheur ;
Louise a tout perdu, plaisir, honneur, tendresse !
Alexis, j'écoutai ta perfide promesse ;
Tu fis naître l'amour en mon cœur combattu,
Et dans tes bras vainqueurs j'oubliai la vertu.
Ah ! peut-être, au moment où je marche au supplice,
Près d'une autre, employant la ruse et l'artifice,
Tu jures à ses pieds un éternel amour ;
Peut-être, quand mes yeux vont se fermer au jour,
Quand mon sang va couler sur la pierre fumante,

Tu reçois les baisers de ta nouvelle amante!
Après tant de forfaits, redoute mon trépas.
Que mon ombre te suive et s'attache à tes pas!
Que le glas de la mort, que les cloches funèbres
Retentissent pour toi dans l'horreur des ténèbres!
Et lorsque la beauté qui croit à tes sermens,
Se livrera sans crainte à tes embrassemens,
Qu'un serpent de l'enfer dont tu seras la proie,
Au milieu des plaisirs empoisonne ta joie!
Auteur de tous mes maux, as-tu plaint mes douleurs?
Eh quoi! ni cet enfant, ni ton épouse en pleurs,
Rien n'a pu te toucher! Homme ingrat et barbare!
Quel infâme destin ton amour me prépare!
Mourir sur l'échafaud!.... Tu me fuis sans pitié,
Lorsque pour toi, cruel, j'ai tout sacrifié!

Ton enfant reposait sur le sein de sa mère;
Ses regards caressans consolaient ma misère.
Mais tandis que ses traits respiraient le bonheur,
L'amour, le désespoir se disputaient mon cœur.
Son innocente voix me demandait son père;
Et moi, triste, livrée à ma douleur amère,
De cet infortuné dévoilant l'avenir,
En détournant les yeux j'étouffais un soupir!

« Malheureux orphelin, ton père t'abandonne.
Un jour, si le mépris, la honte t'environne,
Si ton nom est couvert d'un cruel déshonneur,
Tu maudiras ta mère et son vil séducteur!
Ta mère! quels tourmens s'élèvent dans mon ame!
Le monde me rejette et l'enfer me réclame.
Oui, les voilà ces traits que je devrais haïr....
Il m'appelle, il sourit..... Douloureux souvenir!
Seule, dans le silence, interdite, éperdue.
Je n'ose contempler cet aspect qui me tue.
Odieux Alexis, je ne dois plus te voir.....
Ah! mon cœur, autrefois bercé d'un doux espoir,
De tes embrassemens goûtait en paix les charmes;
Maintenant, égaré, noyé d'amères larmes,
Pour prix de tant d'amour, du plus tendre serment,
L'implacable remords est son seul aliment!..... »
Ici, le désespoir m'a montré ta victime;
J'ai frappé mon enfant... j'ai consommé ton crime.
Alexis, je me meurs!... Ne crois pas m'échapper.
Dans une horrible nuit je veux t'envelopper;
Spectre pâle et hideux, ta malheureuse amante
T'offrira de ton fils la blessure sanglante,
Et le jour de ta mort, vengeur d'un crime affreux,
Ton fils, armé d'un fer, t'interdira les cieux!....

Là, baigné dans son sang répandu par sa mère,
Il était à mes pieds; sa mourante paupière
S'ouvrait par intervalle et se tournait vers moi.
Mes yeux le regardaient avec un morne effroi.
Toute ma vie, hélas! fuyait avec la sienne!....

On vient: Dieu de bonté, que ta main me soutienne!
C'est la voix des bourreaux! on m'entraîne à la mort.
Eh bien! qu'attendez-vous? j'y cours avec transport.
La mort, oui, la mort seule est mon dernier refuge,
Et mon coupable cœur approche de son juge.
O toi, qui me plongeas dans ce gouffre d'erreurs,
Infidèle Alexis! au moment où je meurs,
Je te pardonne. Et vous, mes compagnes chéries,
Plaignez-moi; de l'amour craignez les perfidies.
Juste ciel! l'échafaud!... Je t'implore, ô mon Dieu!
Alexis, c'en est fait: la mort m'appelle... Adieu!...

Elle dit: le bourreau, saisi de tant de charmes,
Dans ses yeux attendris sentit rouler des larmes,
Attacha, tout tremblant, le funeste bandeau,
Et d'un bras incertain fit tomber le couteau.
Ainsi languit et meurt, sur sa tige penchée,
Une fleur du printemps que le fer a touchée!

WERTHER A CHARLOTTE.

O Toi, qui m'as coûté tant de pleurs dans la vie,
Toi, que j'appelle encor du tendre nom d'amie,
Charlotte, ne crains rien ; ma voix, ma faible voix
Se fait entendre, hélas ! pour la dernière fois.
Voici cet instrument qui va briser mes chaînes :
Je l'ai reçu de toi pour finir tant de peines.
Adieu, Charlotte ; adieu !... Mais avant que la mort
Ait fixé pour jamais le terme de mon sort,
Avant que l'heure sonne, ah ! permets que mon ame
Puisse exhaler enfin tout l'amour qui m'enflamme.
Albert, pardonne-moi : j'ai causé ta douleur ;
Mais bientôt mon trépas te rendra le bonheur.
Oui, Charlotte, il le faut !.. Un charme irrésistible
A nourri, malgré moi, ce penchant invincible.

Werther est innocent : et la nuit et le jour,
Je tâche d'étouffer ce criminel amour.
Inutiles efforts ! partout tu m'es présente.
Oui, c'est toi, je te vois et je te parle absente.
Si j'avais pu te fuir, au bout de l'univers,
Werther eût habité quelques sombres déserts,
Où ton aspect si doux, source de tant de larmes,
N'eût plus rempli ce cœur et d'ivresse et d'alarmes.
Mais que dis-je? te voir est un besoin pour moi.
Eh! comment fuir l'objet que l'on porte avec soi?
Vainement j'essayai, dans les plaisirs du monde,
D'oublier un moment ma tristesse profonde;
Pour dissiper mes maux, pour calmer mes esprits,
Je me suis combattu, j'ai cherché des amis;
Je me suis trouvé seul au milieu de la foule;
Ou plutôt, près de toi !.. Non, le temps qui s'écoule
Ne détruira jamais l'unique sentiment
Qui remplit tout mon être et qui fait mon tourment.
Moi-même, sous mes pas, j'ai creusé cet abîme :
Ah! pleure, infortuné! pleure, triste victime !
Va! le courroux des cieux a bien su me punir!
Charlotte, je n'ai plus la force de souffrir,
Et mon cœur épuisé par ma douleur amère,
Gémit comme l'enfant qu'on arrache à sa mère!

O que ne suis-je encor sur tes rochers affreux,
Wahlheim ! lorsque l'hiver dévastait ces beaux lieux,
Naguère si rians sous un ciel sans nuages,
Et n'offrant aujourd'hui que débris, que ravages !
Quel spectacle ! je vois, sur des rocs écumans,
S'élancer, se briser les vagues des torrens,
Et, dans leur cours rapide, abattre, avec furie,
Ces bosquets que ma main planta pour mon amie.
La tempête s'accroît; pour comble de terreur,
La nuit, la sombre nuit redouble sa noirceur.
Au loin la foudre gronde, et la lune voilée
Ne semble qu'à regret éclairer la vallée.
Ah ! Charlotte ! combien ces lugubres tableaux
Venaient me retracer mes tourmens et mes maux !
Oui, là, plus d'une fois, égaré sur la cime,
Je voulus me plonger dans cet horrible abîme,
Et l'affreux désespoir irritant ma douleur,
Dans les bras de la mort me montra le bonheur.
Alors, le souvenir d'un passé plein de charmes
Calmait mes sens ; alors, je répandais des larmes.
Tour à tour agité par l'amour et l'effroi :
J'étais là, me disais-je ; et Charlotte avec moi !
Malheureux ! et je vis ! et j'avais du courage !
Ah ! je n'en rougis pas, j'en saurai faire usage.

Le moment n'est pas loin ; et Werther, sans frémir,
Quand l'heure aura sonné, verra la mort venir.

Quel vide dans mon sein! quel tourment me dévore!
Ne puis-je la presser sur ce cœur qui l'adore?
Vain espoir ! et demain, Werther inanimé!...
O Charlotte ! Charlotte ! ô doux objet aimé !
Où suis-je ? dans l'excès du chagrin qui me tue,
Si j'accuse le ciel, c'est de t'avoir connue.
Ah ! pardonne... à mes sens je crois rendre la paix ;
Mais Werther, malgré lui, veut te fuir à jamais :
Un seul jour sans te voir est un affreux supplice ;
Je reproche au destin sa barbare injustice ;
Je te cherche partout, j'erre, j'ai tout perdu,
Et quand je te revois le bonheur m'est rendu.
Rappelle-toi ce soir où ma main défaillante
Contre mon sein ému pressait ta main tremblante,
Ce soir où je voulais qu'un paisible trépas
A jamais endormît ton amant dans tes bras :
Oh ! combien d'Ossian la voix mélancolique
Attendrissait nos cœurs sur sa harpe héroïque !
Écoute, sans effroi, ces sons mélodieux,
Ces mots qui ressemblaient à mes derniers adieux.
Ah ! leur impression ne s'est point effacée ;

Charlotte, ils sont toujours présens à ma pensée :
» Haleine du printemps, pourquoi m'éveilles-tu ?
Laisse mourir un lis par le vent abattu,
Il languit sans couleur, et sa vie épuisée
Ne peut se ranimer à la tendre rosée.
Le fatal vent du nord m'a flétri sous ses coups,
Et je reste insensible à ton souffle si doux.
Hélas ! viendra bientôt, errant sur la bruyère,
Celui qui m'a connue en ma beauté première ;
Il viendra m'appeler.... ses cris seront perdus....
Il cherchera.... Ses yeux ne me trouveront plus! »

Du moins, si dans mes maux un rayon d'espérance
Apaisait quelquefois ma trop longue souffrance,
Peut-être le bonheur.... ô penser trop amer !
Le bonheur ! en est-il pour le cœur de Werther ?
Je déteste la vie ; et, dans mon trouble extrême,
Je ne me connais plus, je veux me fuir moi-même,
J'entrevois, à toute heure, un horrible avenir,
Et du temps qui n'est plus je hais le souvenir.
J'écoutai follement ma téméraire ivresse ;
De deux époux chéris je troublai la tendresse.
Malheur ! malheur à moi ! j'ai mérité mon sort.
Ah ! pleure, infortuné ! pleure et trouve la mort.

L'heure approche... Je sens s'affermir mon courage.
Un calme bienfaisant a remplacé l'orage.
Mes yeux vont se fermer. Nature, prends le deuil;
C'est ton fils, ton ami qui descend au cercueil.
De ses voiles épais la nuit couvre la terre,
Et l'astre, au front d'argent, promène sa lumière.
O nuit délicieuse! à mes derniers soupirs,
Pourquoi me rappeler mes plus chers souvenirs?
Ah! c'est en vain. J'expire et mon amour succombe.
Charlotte, tes beaux yeux pleureront sur ma tombe!
Adieu, Charlotte; adieu. Mon destin est rempli.
Par de longues douleurs Werther est affaibli.
Dans un autre séjour... consolante espérance!
Oui! je te reverrai près d'un Dieu de clémence.
Mon ombre habitera ces bois, ces sombres lieux
Où nous portions souvent nos pas silencieux:
Tu viendras y gémir. Ma cendre refroidie
Sera sensible encore aux pleurs de mon amie.
Charlotte, tu viendras... C'est là mon dernier vœu.
C'en est fait: minuit sonne! ô ma Charlotte! adieu!

LE DÉLUGE.

Déja les flots vengeurs inondent les campagnes
Et vont ensevelir les tours et les montagnes.
Seul et dernier abri pour quelques malheureux,
S'élève, au sein des eaux, un rocher sourcilleux;
Les uns, avec effort, veulent gravir sa cime;
Les autres, succombant, retombent dans l'abîme.
Sous mille aspects divers la mort est sur les flots,
Et frappe les humains de sa terrible faux.
Là, le fils expirant cherche à sauver son père;
Ici, la fille en pleurs périt avec sa mère!....
Accablé de fatigue, abattu de douleur,
Sur l'aride sommet du rocher protecteur,
Sémin, rempli d'amour, de force et de courage,
Arrache son amante à cet affreux ravage.

Tout meurt! ils restent seuls! ô spectacle d'horreur!
Cette effroyable scène épouvante leur cœur.
L'onde à leurs pieds mugit; la foudre est leur tête.
Les flots, chargés de morts, à travers la tempête,
Sur les flancs du rocher se brisent à leurs yeux.
Le jour fuit; et la nuit se répand autour d'eux.
Sur son cœur agité, Sémire défaillante
Presse son tendre amant; et, d'une voix mourante,
Lui dit: « mon cher Sémin, plus de salut pour nous,
Plus d'asile! ô malheur! l'Éternel en courroux
A maudit les humains. Cette mer en furie
Va bientôt pour jamais nous priver de la vie.
O Sémin, soutiens-moi, soutiens-moi dans tes bras!
Regarde! vois ce flot précurseur du trépas!
Nous mourons! » Elle dit; et tombe inanimée.
Son amant sur son sein reçoit sa bien-aimée.
Ces horribles tableaux, l'univers englouti
Cessent d'épouvanter Sémin anéanti;
Sémin n'aperçoit plus que sa tendre Sémire:
Hélas! à chaque instant il craint qu'elle n'expire.
Il l'appelle en pleurant: « Sémire, éveille-toi.
Sémire! que ton œil se tourne encor vers moi.
N'entends-tu pas ma voix? Que ta bouche chérie,
Avant qu'à mon amour le trépas t'ait ravie,

Me répète un aveu naguère, hélas! si doux,
Que ton cœur est à moi, que je suis ton époux! »

Elle l'entend, et jette un regard de tendresse
Sur l'amant généreux qu'elle aime avec ivresse.
Tout-à-coup, s'approchant des flots avec effroi,
Elle s'écrie : « ô Dieu! malheur! malheur à moi!
Enfin, j'ai tout perdu! Que d'heures fortunées,
Sémin, devaient peut-être embellir nos années!
Il n'est donc plus d'espoir : c'en est fait pour toujours.
J'ai vu, j'ai vu la fin de l'auteur de mes jours;
Oui, là, non loin de moi, sur les eaux mugissantes,
Il invoquait son Dieu de ses mains suppliantes;
Pour la dernière fois il voulut me bénir,
Mais au milieu des flots mes yeux l'ont vu périr.
Hélas! tous ont péri sur cette triste terre!
Et pourtant.... ô Sémin, le monde solitaire,
Heureuse près de toi, possédant ton amour,
Serait pour ta Sémire un fortuné séjour!.....
Dieu, pardonne les pleurs d'une faible mortelle!
Je ne redoute pas ta justice éternelle;
Mais mon cœur trop séduit par un espoir flatteur,
Du moins pour ma jeunesse attendait le bonheur.
Je sais qu'il faut mourir; et mon ame innocente,

O mon juge ! ô mon Dieu ! devant toi se présente.»
— « Chère et tendre Sémire ! oui, le monde périt ;
Oui, tout être vivant à jamais est détruit ;
Nous seuls nous respirons : mais la mort qui s'avance
Saura bien nous ravir un reste d'espérance.
Elle vient ! je la vois !... Sémire, tu frémis !
Ranime ton courage et calme tes esprits.
Pour la tant regretter, qu'est-ce donc que la vie ?
Ah ! Sémire, quittons cette terre ennemie :
La demeure du juste est au-delà des cieux.
C'est là, là seulement, que nous serons heureux.
Bénissons notre sort.... O moitié de moi-même,
Ne crois-tu pas toucher à cette heure suprême
Où notre ame vers Dieu va prendre son essor?...
Mais ce dernier instant n'arrive point encor.
Sémire, embrasse-moi.. Maintenant, noirs abîmes,
Ouvrez, ouvrez vos flots, voici d'autres victimes.
Oui, je sens un courage au-dessus d'un mortel :
Le bonheur nous attend aux pieds de l'Éternel. »

Il finit ; et Sémire à l'espoir est rendue.
Sur ses traits plus sereins la joie est répandue.
Puis élevant ses mains : « mon Dieu, quel changement
Opère dans mon cœur la voix de mon amant !

La mort n'a plus pour moi cet aspect si terrible ;
Ma frayeur se dissipe ; et mon ame paisible
Déjà ne ressent plus les maux que j'ai soufferts.
Nous allons donc revoir ceux qui nous étaient chers!
Le ciel s'ouvre pour nous; le Très-Haut nous appelle
Et nous allons jouir de sa gloire éternelle.
Abîme, flots affreux, qui me faisiez frémir,
Non, je ne vous crains plus ; venez nous engloutir...
Mon bien-aimé! vois-tu cette vague effrayante?
C'est la mort!.. Elle approche, horrible, dévorante.
Elle vient... cher époux, ne m'abandonne pas.
Elle vient... la voilà! serre-moi dans tes bras!
Embrasse-moi, Sémin! Sémin! l'onde m'entraîne!»
— « Je t'embrasse, dit-il » ! et, respirant à peine,
Il veut la soulever, il succombe ; et tous deux
Retombent dans les flots qui se ferment sur eux.

Mortels! reconnaissez la céleste vengeance :
Le monde entier n'est plus qu'un Océan immense.

MES SOUHAITS.

Ah ! si, comblant un jour mes désirs et mes vœux,
Un propice destin devait me rendre heureux ;
Les grandeurs, la richesse et la vaine puissance
Ne troubleraient jamais ma douce jouissance.
Quel trésor ici-bas vaut la simplicité?
Loin de moi l'opulence et la célébrité !

Que ne puis-je, inconnu, vivre libre et tranquille,
Éloigné du fracas, des ennuis de la ville,
De ces lieux où l'on voit le sourire apprêté,
Les dédains orgueilleux et la sotte fierté,
Les peines, les soucis, la noire jalousie,
L'amitié défiante et la haine polie !
Paisible en ma demeure, exempt de vains projets,

Ma vie au sein des champs passerait sans regrets.
D'un berceau de tilleuls l'ombrage tutélaire
D'abord protégerait ma maison solitaire;
Les folâtres Zéphyrs exhalant la fraîcheur,
Répandraient à l'entour une suave odeur,
Et le bruit d'un ruisseau fuyant dans la prairie,
Porterait dans mes sens la tendre rêverie.

Quel spectacle charmant et quel vivant tableau!
Le cigne et sa compagne ici voguent sur l'eau;
Là, le coq agitant ses aigrettes flottantes,
Rassemble autour de lui ses poules glapissantes;
Plus loin, redressant l'or de son col azuré,
Le pigeon, plein d'amour, roucoule sur mon pré;
Et, d'un air caressant, tous, près de ma fenêtre,
S'empressent d'accourir à la voix de leur maître.
Les oiseaux familiers, par mille accens divers,
De leurs chants amoureux forment de doux concerts.
Admirant la nature et ses rares merveilles,
Dans un coin de ma cour j'ai voulu des abeilles.
Quel séjour convient mieux à leurs riches travaux?
Elles craignent le bruit et cherchent le repos.
Dans mon verger voisin, sur la fleur odorante,
On entend bourdonner leur troupe diligente.

Tout près de ma maison, mon jardin est placé:
Je n'y veux point d'apprêt, point de travail forcé.
Un peu d'art seulement, secondant la nature,
Sans la rendre bizarre embellit sa parure.
C'est là que, retiré sous un ombrage frais,
Mon cœur aime à jouir des charmes de la paix;
C'est là qu'admirateur de leur touche divine,
Je relis tour à tour et Voltaire et Racine.
Quand l'air est rafraîchi par les vapeurs du soir,
J'aide mon jardinier; je reprends l'arrosoir;
Et m'occupant alors de mes fleurs, de mes plantes,
Je relève avec soin leurs tiges languissantes.
Oh! que ne puis-je encor, sur de rians coteaux,
Voir la vigne s'unir à de jeunes ormeaux,
Et des épis nombreux couvrir un champ modeste!
Voilà tous mes souhaits: que m'importe le reste?
Loin, loin de mon logis le politique Orgon,
Cet être enflé d'orgueil et vide de raison!
Et toi, fourbe Damis, amant de l'étiquette,
Ne viens pas visiter ma paisible retraite.
Insensible Mondor, ne m'approche jamais:
Le pauvre vainement implora tes bienfaits!
Mais où suis-je? où m'entraîne une sombre tristesse?
Revenez, revenez, innocente allégresse;

Dissipez ce chagrin qui pénètre en mon cœur;
Rendez-moi ma cabane où règne le bonhenr.
Qu'un simple villageois, rustique, mais sincère,
Devienne mon voisin dans une humble chaumière:
Borné dans mes désirs, content de peu de bien,
Peut-être mon bonheur égalera le sien.
Voyez ce bon vieillard au sein de sa famille:
Un fils respectueux, une sensible fille,
Prévenant à l'envi ses goûts et ses besoins,
Sur ce père adoré répandent tous leurs soins.
Son épouse, à son tour, estimée et chérie,
Prend plaisir à charmer les momens de sa vie.
Je suivrai bien souvent cet heureux laboureur:
Qu'il est doux d'écouter le chant du moissonneur,
Lorsque, sur le déclin d'un beau jour de l'automne,
Tout le hameau gaîment le suit et l'environne!
Quand l'hiver m'ôtera ces joyeux passe-temps,
Je saurai sous mon toit employer mes instans.
Sur un ton sérieux je monterai ma lyre,
Et chanterai les vers que ma muse m'inspire:
Si des jours du printemps les attraits sont vantés,
La nature endormie offre aussi des beautés.

Mais quel bruit imprévu vient ébranler ma porte?

J'ouvre. O ciel ! qu'ai-je vu? le plaisir me transporte!
C'est mon meilleur ami qui me serre la main.
Il s'assied près de moi ; nous causons ; et soudain
Mille vieux souvenirs nous reviennent en foule.
J'apporte quelques mets; à grands flots le vin coule ;
Et ce repas, offert avec simplicité,
Nous plaît mieux qu'un festin avec art apprêté.
« Voici, lui dis-je, ami, l'asile solitaire
Où je veux achever ma tranquille carrière.
Cet enclos m'appartient ; et les tristes soucis
N'habiteront jamais mon modeste logis.
Lorsque viendra l'instant de quitter cette vie,
Ami, j'aurai vécu sans remords, sans envie.
Alors, si le destin a conservé tes jours,
D'un ami qui n'est plus ressouviens-toi toujours.
Tu vois ce lieu paisible où ce saule s'incline?
Viens rêver quelquefois auprès de la colline ;
C'est là que mon tombeau sera couvert de fleurs :
Arrêtes-y tes pas et verse quelques pleurs ! »

MÉLANCOLIE.

Séjour de paix! ô chère solitude,
Où j'avais cru retrouver le bonheur;
C'en est donc fait : l'ardente inquiétude
Plus que jamais est rentrée en mon cœur.
Que me veux-tu, sombre Mélancolie ?
Quel Dieu cruel a détruit mon repos?
Tes noirs soucis empoisonnent ma vie;
Je souffre, hélas! et tout aigrit mes maux.
Par le travail si je veux me distraire,
Je crois d'abord dissiper ma douleur :
Ma plume tombe; et la tristesse amère
Revient encore augmenter mon malheur.

Fuyons la ville et son faste insipide :
Les champs, les bois m'offrent leurs doux attraits.

Mais quoi! déjà l'ennui, tyran perfide,
Livre mon ame à de nouveaux regrets.
De l'amitié je ne sens plus les charmes :
A ses douceurs, à son tendre abandon,
Ont succédé les peines, les alarmes.
Je fuis l'amour; je tremble à son seul nom.
Aux jeux, aux ris je montre un front sévère,
Et les plaisirs sont pour moi des tourmens.
Souvent des pleurs humectent ma paupière :
Le chagrin seul remplit tous mes momens.

Quoi! plus d'espoir, plus de douce chimère!
Tout est fini.... Plus de rêves trompeurs!
Trop courts instans d'une joie éphémère,
Que vous laissez de vide dans nos cœurs!
Hélas! où fuir cette Mélancolie
Qui de poisons vient abreuver mes jours?
Toujours souffrir et se plaindre toujours!....
Ah! sans bonheur qu'est-ce donc que la vie?

L'OISEAU CAPTIF.

Chantre harmonieux du bocage,
Pourquoi ces lugubres accens?
Qu'est devenu ce doux ramage
Qui, sous un dôme de feuillage,
Portait l'extase dans mes sens ?

Naguère mon ame attendrie,
En s'égarant au fond des bois,
S'enivrait de ta mélodie,
Et dans sa vague rêverie,
Restait suspendue à ta voix.

Hôte de la plaine éthérée,
Tu gémis les nuits et les jours,
Depuis qu'une cage dorée,

Par une main dénaturée,
Vint t'arracher à tes amours.

Pauvre captif! plus d'allégresse
Dans les chaînes de l'oiseleur!
Que ta solitaire tristesse
Soupire, soupire sans cesse
Et tes regrets et ta douleur!

Naguère, dans l'ombre naissante,
Tu modulais tes airs joyeux;
Et, sur la branche vacillante,
Libre alors, ton aile brûlante
Caressait l'objet de tes feux.

Combien j'aimais cette harmonie
Qui se perdait dans le lointain,
Lorsque ta compagne chérie,
Auprès de toi donnait la vie
Aux germes que couvait son sein!

L'amour n'agite plus ton aile;
L'écho ne redit plus tes chants;
Et cette rapide étincelle

Qui s'élançait de ta prunelle,
S'éteint dans tes yeux languissans.

Et toi, superbe créature,
Homme! ravale ton orgueil :
C'est toi seul qui de la nature
Détruis la plus belle parure;
C'est toi qui la couvres de deuil!

Oiseau! que ta mélancolie
Sait bien intéresser mon cœur!
Hélas! tu perds plus que la vie :
Quand la liberté t'est ravie,
Plus d'espérance de bonheur.

OUI, C'EST BIEN ELLE.

Amour, tu veux que de Corinne
Pour toi j'esquisse le portrait;
Prête-moi ta touche divine,
Et je la peindrai trait pour trait.
Que ton feu créateur m'inspire
Et s'empare de tous mes sens :
Sous mes pinceaux, dans mon délire,
Vont briller ses attraits naissans.
Traçons d'abord son front modeste,
Ombrageons-le de ses cheveux,
Et qu'un regard doux et céleste
Embellisse encor ses beaux yeux.
Sur cette bouche séduisante,
Qu'un souris semble voltiger :

Déjà sa tête ravissante
Paraît sous mon pinceau léger.
Penchons un peu ce cou d'albâtre,
Formé par les mains de l'Amour,
Et des charmes qu'il idolâtre,
Dessinons le tendre contour.
Mais quoi!... mon cœur bat et palpite...
Je n'ose peindre tant d'appas.
Je tremble. Quel trouble m'agite!
Amour, ne m'abandonne pas.
Il faut pourtant finir l'ouvrage,
Puisque l'Amour en a fait choix :
Achevons ce gentil corsage,
Ce bras charmant, ces petits doigts.
Corinne est aimable et jolie :
Ses traits, son esprit, tour à tour,
Font naître, en notre ame ravie,
Désirs de plaire et feux d'amour.
Tantôt, c'est une fleur légère
Qui fixe l'aile des Zéphyrs,
Tantôt une jeune bergère
Qui semble appeler les plaisirs.
Jamais ni peine, ni tristesse
N'altère sa douce candeur;

Corinne est une enchanteresse ;
Tout cède à son charme vainqueur.
Les Dieux, dans ce doux assemblage,
Épuisèrent tout leur savoir,
Et l'Amour, cet enfant volage,
Mit en elle tout son espoir.
Quand on la voit, il faut se rendre :
Son caractère est un trésor ;
Dès qu'elle parle, on veut l'entendre ;
Elle cesse, on l'écoute encor !

Voilà son image fidelle.
Sans l'aimer qui pourrait la voir ?
Oui, c'est Corinne ; oui, c'est bien elle :
Oh ! que l'Amour a de pouvoir !

LES FEMMES.

Oui, je veux, d'un sexe adorable,
Esquisser les traits enchanteurs :
Choisissons un modèle aimable
Et qu'il subjugue tous les cœurs.
C'en est fait : Corinne m'inspire;
Ses beaux yeux animent ma lyre;
J'aperçois le sacré vallon :
Sa voix, comme une enchanteresse,
M'appelle aux rives du Permesse;
Corinne est mon seul Apollon.

Femmes! recevez mon hommage!
L'univers vous doit des autels.
Accordez-moi votre suffrage,

Et mes vers seront immortels.
Que n'ai-je votre plume habile
Qui, sous vos doigts toujours docile,
A votre gré changeant de ton,
Tour à tour savante ou légère,
Sait peindre comme La Bruyère,
Ou badiner comme Hamilton!

Sexe adoré! de nos alarmes,
Vous êtes le consolateur;
Par votre esprit et par vos charmes,
Vous calmez les peines du cœur.
Vos tendres soins, votre présence
Embellissent notre existence;
Heureux qui fixe votre choix!
Charmer est votre aimable étude :
On n'aime plus la solitude,
Quand on a vécu sous vos lois.

La femme, par un doux sourire,
Soumet l'orgueilleuse fierté,
Et ne doit jamais son empire
Qu'à ses attraits, à sa bonté.
L'homme, fier amant de la gloire,

Brûlant d'enchaîner la victoire,
Veut-il régner sur l'univers ?
Superbe monarque du monde,
C'est sur sa force qu'il se fonde,
Et son pouvoir donne des fers.

De l'antique chevalerie,
Combien j'aime le souvenir !
O temps heureux où notre vie
N'était qu'amour, gloire et plaisir !
Ivre d'exploits et de tendresse,
Belles, la vaillante jeunesse
Ne vivait alors que pour vous :
On dit même que la vieillesse,
Rappelant une douce ivresse,
Tombait encore à vos genoux.

Laissons aux despotes d'Asie
La gloire d'être vos tyrans :
Leur inquiète jalousie
Fait le supplice des amans.
A la puissance de vos charmes,
Mortels soumis, rendons les armes ;
Respectons votre volonté :

Nous sommes vos heureux esclaves ;
Pourquoi vouloir , par des entraves ,
Enchaîner votre liberté ?

Que la femme soit l'ennemie
Des philosophes ennuyeux ;
Je plains leur aveugle folie :
Le bonheur est-il fait pour eux ?
Mais je hais un rimeur sauvage
Qui des Dieux parlant le langage ,
Insulte au chef-d'œuvre des cieux.
Que le malheur soit sur ses traces !
Quand on ose affliger les Grâces ,
On est coupable à tous les yeux.

A ÉMILIE.

Est-il bien vrai? vous voulez, Émilie,
Que l'amitié règne seule en mon cœur?
Ce sentiment embellit notre vie;
Quelquefois même il suffit au bonheur.
Mais pensez-vous que l'ardente jeunesse
Puisse goûter sa paisible douceur?
Laissons ce bien à la sage vieillesse.
Écoutez-moi : l'impitoyable Temps
N'a point encor, de sa faux éternelle,
Osé flétrir les roses de nos ans :
Un Dieu puissant sous ses lois nous appelle.
Ce Dieu punit les cœurs indifférens ;
Mais aux mortels qui brûlent de sa flamme,
Il sait promettre et donner tour à tour
Mille plaisirs, délices de notre ame.
Ce Dieu puissant, quel est-il? C'est l'Amour.

Eh oui ! l'Amour. A ce nom plein de charmes,
Pourquoi, déjà, pourquoi frémir de peur?
Ne tremblez point et soyez sans alarmes :
La confiance est le calme du cœur.
Tous ces trésors, adorable Émilie,
Ce doux sourire et ces yeux enchanteurs,
Ce pied mignon, cette main si jolie,
Tous ces trésors sont autant de faveurs
De cet Amour, de ce Dieu de la vie.
Pour enchaîner à jamais les amans,
Il sut aussi, par un heureux caprice,
A tant de grâce, à tant d'appas charmans,
Unir en vous l'esprit et la malice.
Et vous croyez que ces rares présens,
Dons si flatteurs, et surtout quand on aime,
De l'amitié doivent être le prix !
Ah ! revenez de cette erreur extrême.
Lorsque le temps à nos sens affaiblis
Ne promet plus de vive jouissance,
L'amour finit et l'amitié commence.
Cette saison est si loin de nos jours !
N'y pensons pas; profitons du bel âge;
Et retenons cet avis doux et sage :
Bonheur qui fuit est perdu pour toujours.

L'INDIFFÉRENCE.

Grace à ta perfidie, ingrate Éléonore,
La raison va calmer le mal qui me dévore.
Je connais mon erreur : plus d'amour désormais !
Depuis assez long-temps ma douleur se prolonge :
Ma liberté n'est plus un songe ;
Mes fers sont rompus à jamais.

Quel heureux avenir ! Aujourd'hui plus tranquille,
J'abjure, sans dépit, un amour inutile,
Et je goûte un repos que j'avais méconnu.
Ta beauté sur mes sens a perdu son empire :
Quelque jour, si ton cœur soupire,
Le mien n'en sera pas ému.

La nuit, quand le sommeil a fermé ma paupière,
Ton image, autrefois et si tendre et si chère,
Par une aimable erreur ne vient plus me charmer.
Le matin, tu n'es plus ma première pensée.
Ta mémoire est tout effacée :
J'ignore si j'ai pu t'aimer.

Je te revois toujours sans plaisir et sans peine.
C'en est fait : tu n'as plus de ruse qui m'enchaîne,
Et je vis loin de toi sans désir de te voir.
Mes rivaux dans mon cœur ne jettent plus d'alarmes;
Ils m'entretiennent de tes charmes ;
Je leur parle sans m'émouvoir.

Dans un triste séjour avec toi je m'ennuie,
Et je me plais sans toi sur la rive fleurie.
Vois ma sincérité! tes traits sont ravissans ;
Mais, malgré tes appas, tu me sembles moins belle :
Toujours une amante infidelle
Perd à nos yeux mille agrémens.

Quand je brisai mes fers, (je l'avoue à ma honte)!
Mon cœur fut atterré; je crus qu'une mort prompte
Allait finir des jours qui n'étaient que pour toi ;

Mais rappelant enfin un reste de courage,
Je sortis de cet esclavage
Que je chérissais malgré moi.

Peut-être maintenant tu crois que je t'adore.
Sans feinte, sans détour, je te le dis encore :
Ton pouvoir est détruit; non, je ne t'aime plus.
Mais semblable au pilote échappé du naufrage,
J'aime à parler de mon voyage
Et des dangers que j'ai courus.

COMME ON GAGNE LE CIEL.

CONTE.

Trois humains terminaient ici-bas leur carrière :
Pour avoir place en paradis,
Tous trois s'en vont trouver S[t] Pierre.
« Venez, leur dit le saint; approchez, mes chers fils.
Vous, François, répondez : qu'étiez-vous sur la terre?
« Qu'avez-vous fait pour mériter le ciel ? »
— « Je suis resté célibataire.
Plein d'un zèle fervent, tous les jours en prière,
J'espérais des élus le bonheur éternel. »
— « J'entends. Le mariage à vos yeux était triste ;
Vous avez craint les soins qu'il entraîne après lui.
Mais en restant garçon l'on vit en égoïste :
Vous n'entrerez pas aujourd'hui.
Vivre pour soi n'est pas une œuvre méritoire :

Mon cher, vous subirez dix ans de purgatoire.
Vous, Jean, avez-vous mieux employé votre temps?
Parlez; contez-nous votre histoire. »
— « Grand saint, je fus pendant vingt ans,
Dans les liens du mariage.
Mes bras ont travaillé pour nourrir dix enfans :
La paix et le bonheur régnaient dans mon ménage. »
— « Marié! dix enfans! mon fils, que de vertus!
Allez, assez long-temps vous fites pénitence;
Entrez et rangez-vous au nombre des élus :
De qui sert bien son Dieu telle est la récompense. »
Le troisième avançait et croyait, pour le moins,
Avoir en paradis la place la plus belle.
« Du mariage aussi, moi, j'ai connu les soins;
Et même quand la mort cruelle
De ma femme ferma les yeux,
J'en pris une autre. » - « Une autre! malheureux!
Je sais qu'il faut souffrir pour le repos de l'ame;
Mais croyez-moi, mon fils, c'est assez d'une femme.
Allez, allez, les fous n'entrent point dans les cieux. »



LE CONSEIL DES MUSES.

Las enfin d'entasser volume sur volume,
Et de se voir sans cesse abreuver d'amertume,
Un cortége nombreux d'infortunés auteurs,
Alla porter sa plainte au conseil des Neuf-Sœurs.

Clio, le front paré du laurier de la gloire,
Pensive, interrogeait les pages de l'Histoire;
Un sceptre d'une main, et de l'autre un poignard,
Melpomène lançant un terrible regard,
Superbe et déclamant nos chefs-d'œuvre sublimes,
Du Sophocle français faisait tonner les rimes;
L'enjouée Érato lisait Anacréon :
Près d'elle, avec malice, écoutait Cupidon;
Calliope, embouchant la trompette héroïque.

Chantait le bon Homère et son génie antique;
La joyeuse Thalie, un Molière à la main,
En riant aux éclats lisait monsieur Jourdain;
Euterpe, solitaire, assise au pied d'un hêtre,
Charmait l'écho des bois sur sa flûte champêtre :
Philomèle étonnée interrompait ses chants,
Et semblait applaudir à des sons plus touchans;
Plus loin, d'un pas léger, la vive Terpsichore
Dansait aux doux accens de la harpe sonore;
Uranie, attentive, et d'un air sérieux,
Sur un globe mouvant étudiait les cieux,
Et Polymnie enfin, dans un brillant délire,
D'une éloquente voix célébrait l'art d'écrire.

Nos auteurs au conseil sont bientôt annoncés,
Et pour être entendus déjà se sont placés.
« O filles d'Apollon! au nom de mes confrères,
Dit l'un, j'exposerai nos constantes misères.
Depuis long-temps, en vain nos talens, nos écrits
Veulent toucher les cœurs et charmer les esprits;
C'en est fait des Beaux-Arts dans ce siècle d'intrigue!
Il n'est point de succès sans cabale et sans brigue.
Hélas! tel d'entre nous crut avoir triomphé,
Et fut, par la cabale, en un jour étouffé.

En vain nous enfantons merveilles sur merveilles ;
Nous ne pouvons jouir du produit de nos veilles.
Muses ! daignez changer notre sort malheureux :
Votre gloire en dépend : j'en jure par les Dieux ! »
— « Je conçois vos chagrins, répondit Polymnie ;
Mais pour monter au rang qu'on accorde au génie,
Quels sont ici vos droits ? quels titres avez-vous ? »
— « Quels titres ? écoutez : nous les produirons tous.
J'ai fait pour la jeunesse un traité d'éloquence,
Et maints discours en chaire ont prouvé ma science.
D'ignorans détracteurs les ont jugés mauvais ;
Ils ont osé dormir tandis que je parlais ! »
- « Eh quoi ! Typhon, c'est vous ! superbe pédagogue,
Qui briguez le surnom de savant philologue,
Vous vous mêlez d'écrire ! allez, mon cher Typhon,
Cédez à votre étoile et devenez maçon.
Apprenez ce métier ; laissez la rhétorique,
Et dans l'art de bâtir mettez votre logique. »
A ce discours sans fard, le rhéteur un peu sot,
Interdit et honteux s'enfuit et ne dit mot.
Il fait place à Baldus, qui, versé dans l'Histoire,
Voulut de nos hauts faits retracer la mémoire :
« O toi, qui fais parler l'auguste Vérité,
Toi qui, sur les autels de la postérité,

Élèves la vertu, fais rougir le coupable,
Sur moi laisse tomber un regard favorable. »
— « Sur vous, lui dit Clio? Jusqu'à ce jour, Baldus,
Vos chefs-d'œuvre nombreux ne me sont pas connus.
On m'a dit que, peignant des héros fantastiques,
Vous aviez composé des romans historiques;
Je n'en lis point : l'Histoire est un livre sacré :
Malheur à l'écrivain qui l'a défiguré!
Non, non; n'espérez pas de monter au Parnasse :
Baldus auprès de nous ne prendra jamais place. »
Le tragique Cimmer s'avance lentement,
Adresse à Melpomène un pompeux compliment,
Arrange son maintien, compose son visage,
De ses drames obscurs déclame maint passage,
Et d'une voix sinistre et les cheveux épars,
Se plaint que, loin de lui détournant ses regards,
Au sort le plus funeste Apollon l'abandonne,
Et fait siffler partout ses vers et sa personne.
Melpomène, à ces mots, perdit sa gravité,
Pour la première fois montra de la gaîté,
Et d'un souris moqueur répondant au poète,
Poursuivit sa lecture en secouant la tête.
Cimmer fuit en courroux, et, d'un drame nouveau,
Roule le vaste plan dans son brûlant cerveau.

D'un air riant, Cliton se présente à Thalie,
Et veut, bon gré, malgré, lire sa comédie :
« Aujourd'hui, pour briller, il faut de grands efforts;
J'ai su faire jouer les plus heureux ressorts :
L'intrigue, l'intérêt, ce vrai pouvoir magique,
Et quelques calembourgs pour le côté comique,
Tout se trouve en ma pièce.» — «Excepté le bon sens.
Je ne sais pas flatter, ni, d'un trompeur encens,
Follement enivrer un rimeur misérable
Qui, dans un autre état, peut se rendre estimable.
Auprès de vos badauds, charmés de votre esprit,
Recueillez votre gloire et restez en crédit. »
Milin parut alors : sur un ton spasmodique,
Il chantait les airs faux de sa maigre musique.
A ces sons discordans, les Neuf-Sœurs à la fois
Se mirent à bâiller..... Milin perdit la voix.
Gambillard le suivit. Gambillard, dans la France,
Selon lui, n'eut jamais son égal pour la danse.
Dansomane érudit, composant des ballets,
Dans Corneille et Racine il prit tous ses sujets,
Et possédant à fond l'art de la pantomime,
Rendit le *qu'il mourût* d'un coup de pied sublime.
Terpsichore assez mal accueillit le danseur,
L'accusa d'avilir Melpomène sa sœur,

Et dans les noirs accès d'une étrange manie,
De vouloir, comme un fou, danser la tragédie.

Lysidès arriva : traducteur sans renom,
Qui mutila Catulle, Horace, Anacréon :
« O divine Érato! du poète des Grâces,
Lysidès, pour vous plaire, ose suivre les traces.
Recevez cet ouvrage et soyez son appui. »
A ces mots, effrayé, Cupidon s'est enfui.
Érato condamna le traducteur stérile;
Lui dit qu'il eût été calculateur habile;
Mais que jamais ses vers, dans le sacré vallon,
N'obtiendraient un regard des filles d'Apollon.
Chapelain de nos jours, rimeur fécond sans verve,
Damis fit un poème en dépit de Minerve :
« Oui, le voilà, dit-il, ce poème en vingt chants,
Ce livre infortuné, victime des méchans!
O Muse des héros! réparez l'injustice
Que me fit des mortels le perfide caprice. »
— « Allez, dit Calliope; allez, froid écrivain;
Rien ne saurait changer l'immuable destin :
Faites de petits vers, rimez quelque bleuette,
Et craignez désormais d'emboucher ma trompette. »
Nouveau Nostradamus dans l'étude des cieux,

Clytophon avançait d'un pas silencieux,
Et pour mieux honorer la savante Uranie,
Apportait sa physique et son astronomie,
Ses systèmes, ses plans, ses tubes, ses compas.
La Muse l'observait et se moquait tout bas :
« Croyez-moi, Clytophon, abjurez la folie
De prétendre des cieux expliquer l'harmonie.
A faire un almanach consacrez vos instans,
Et fixez, avec art, la pluie et le beau temps. »

Nos auteurs déploraient leur fatale aventure :
Le courroux était peint sur leur blême figure.
Ils s'éloignent enfin ; et tous, par un serment,
Promettent de venger leur affront.... en rimant.
Telle est du peuple-auteur la triste maladie :
Chacun pense ici-bas être en butte à l'envie.
Le chemin du Parnasse est-il fermé pour eux ?
Le public est injuste et jaloux à leurs yeux.

****

TABLE.

POÉSIES DE TOLLENS.

POÉSIES DE BILDERDYK.

POÉSIES DIVERSES.

FIN.

****

NOMBRE DE SOUSCRIPTEURS
PAR PROVINCE.

Brabant-Septentrional.	78
Brabant-Méridional.	125
Limbourg.	169
La Gueldre.	211
Liége.	62
Flandre-Orientale.	356
Flandre-Occidentale.	116
Hainaut.	306
Hollande-Septentrionale.	7
Hollande-Méridionale.	39
Utrecht.	10
Zélande.	5
Anvers.	50
Namur.	87
La Frise.	57
Overyssel.	32
Groningue.	18
Drenthe.	14
Luxembourg.	89
La Société de bienfaisance (nord).	24
La Société de bienfaisance (sud).	41
TOTAL	1896

N. B. Dans quelques exemplaires, il faut corriger ainsi le 4e vers de la page 181 :

Menacent d'engloutir dans leurs gouffres grondans,

